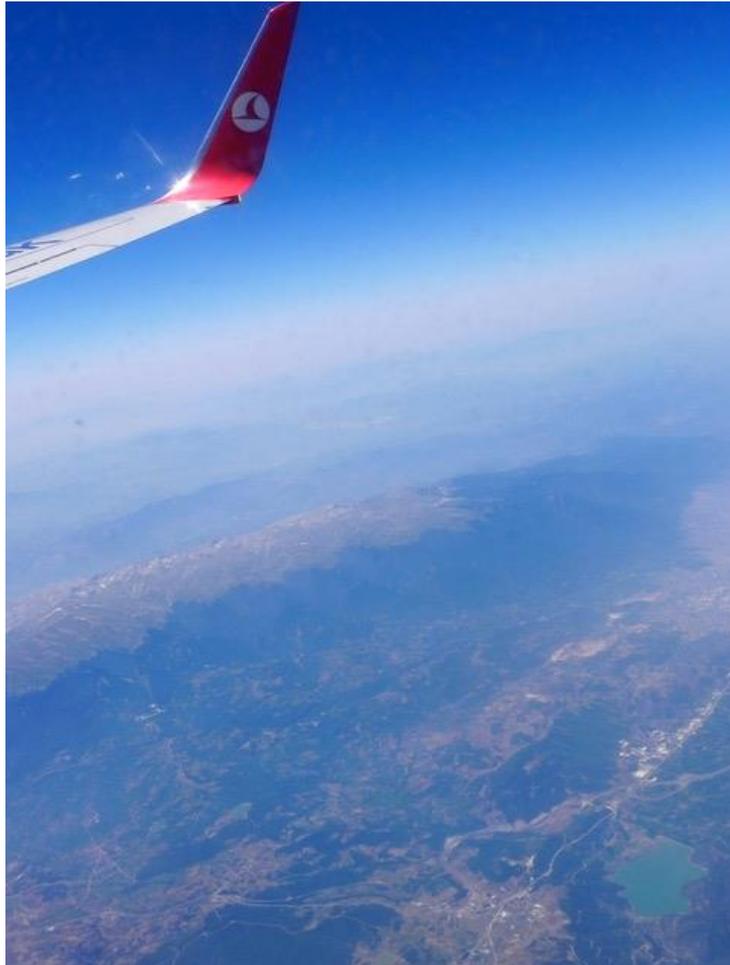


**Les rescapés**

**I**

**SAMUEL**



**De Sandrine Cohen**

Sandrine Cohen – 06 86 89 88 29 – [sandrine@sandrinecohen.com](mailto:sandrine@sandrinecohen.com)

## Samuel

Samuel a repris connaissance presque immédiatement après le choc. Il tient Léo dans ses bras. Autour de lui, c'est le chaos. Des cris, des corps, des morceaux de métal, de la fumée, du sang. Samuel a le visage couvert de sang. Il ne le voit pas. Il ne voit rien. Il ne voit que Léo dans ses bras qui respire encore. Un souffle. Rien qu'un souffle de vie. Un souffle ténu. Mais un souffle. Samuel parle à Léo. Il lui raconte l'histoire d'un petit garçon, Léo, qui survit à un crash d'avion. Il lui raconte sa force et son courage, Léo a des supers pouvoirs. Léo regarde Samuel, il respire à peine.

- *Reste avec moi.*

Samuel a les larmes aux yeux. Léo sourit. Il sait lui. Il sait qu'il va mourir. C'est comme ça. C'est la vie. Il est déjà un peu parti. Il a accepté. Il ferme les yeux. Il voudrait dire à Samuel que ça va aller. Que c'est comme ça. Mais il ne peut pas. Il n'a plus la force. Alors, il ferme les yeux, il se laisse porter. Il voit Samuel qui le serre fort dans ses bras. Il voit son père. Il pense à sa mère Elise. Il a une souffrance. Une peine. Il ouvre les yeux. Il voudrait dire à Samuel de prendre soin de sa mère. Qu'elle va en avoir besoin. Qu'il va bien. Même s'il n'est plus là. Il voudrait dire ça à Samuel. C'est important. Mais il n'en a plus la force. Il le dit très fort, en pensées. Il espère que Samuel l'entend. Il se laisse aller.

- *Reste avec moi.*

Samuel crie.

- *Reste avec moi.*

Dans un murmure.

- *Reste avec moi.*

Soudain les secouristes sont là. Deux. Un homme. Une femme. Rapides. Efficaces.

- *Poussez-vous Monsieur.*

Samuel ne comprend pas tout de suite. Il tient Léo dans ses bras. Il sent son souffle. Un souffle infime de respiration. Dans un souffle.

- *Reste avec moi.*

- *Monsieur.*

Le secouriste insiste, il pousse Samuel. Un troisième secouriste, un homme, arrive. Bouche à bouche. Massage cardiaque. Masque à oxygène. Brancard. En moins de 5 minutes, Léo est évacué. Samuel se précipite avec eux. La secouriste veut l'examiner. Non. Samuel n'a rien. Il a du sang sur le visage. Non. Il n'a rien. Il veut aller avec Léo. Il veut. Il se débat. Il va grimper dans l'ambulance de force s'il le faut. Il est prêt à en découdre. Il veut tenir la main de Léo. Il veut le toucher. Il... Ça fait 7 minutes qu'il l'a laissé tout seul. Ce n'est pas possible. Il... Il sert les poings.

- *Laissez-moi vous examiner.*

Ses phalanges blanchissent.

Les secouristes ont chargé le brancard dans l'ambulance. Un des ambulanciers a pris le relais. Un autre ferme un des battant de la porte.

- *Je vous dis que je n'ai rien.*

Le claquement du battant de porte. Le poing de Samuel.

- *Vous êtes son père ?*

Samuel s'arrête une seconde.

- *Montez.*

Il monte à toute vitesse dans l'ambulance. Il prend la main de Léo.

- *Je suis là. Je suis là.*

L'ambulance démarre. Toute sirène dehors.

A l'hôpital, Samuel est assis sur un lit. Il a un pansement sur le front. Un médecin entre avec un dossier à la main. Il sourit. Samuel n'a rien. Juste une plaie à la tête. Ça saigne toujours beaucoup à la tête. Mais il n'a rien. Un miracle. Un miracle ? Samuel avait bien dit qu'il n'avait rien.

- *Léo ?*

Le regard du médecin. Un poids dans sa poitrine.

- *Comment va Léo ?*

Le regard du médecin. Le poids dans la poitrine. Dans la gorge. Samuel sait ce que le médecin va lui dire. Il ne veut pas l'entendre. Léo. Comme un sanglot.

- *Je suis désolé. Ses blessures étaient trop grave. Il n'a pas survécu.*

Le poids dans la poitrine explose. Le cerveau de Samuel l'insensibilise immédiatement. Il se distancie un peu. Hors de lui. Ça lui rappelle quelque chose mais il n'en a plus la mémoire. Il est comme dans de la ouate. Il ne veut même pas pleurer. Surtout pas. Il est à l'intérieur de lui. Concentré. Absent. Et brumeux.

- *Ça va ? Monsieur ? Ça va ?*

Samuel fait un effort. Il prend sur lui. Pour parler.

- *Oui. Oui. Ça va. Ça va aller.*

C'est à ce moment-là que Nathalie, la femme de Samuel, entre dans la chambre. Boule de nerf et d'énergie, dispersée, elle balaie tout sur son passage. Elle a eu peur. Si peur. Elle ouvre un sac, en sort un tee-shirt, prend Samuel dans ses bras, salue le médecin et parle, parle, parle. Nathalie parle tout le temps. A toute vitesse. Pour conjurer sa peur. Comme si les mots pouvaient conjurer sa peur.

- *Tu es vivant. C'est un miracle. Un miracle. Je suis si heureuse. Je n'aurais pas pu vivre sans toi.*

Elle lui enlève sa chemise pleine de sang. Elle l'aide à enfiler son tee-shirt.

- *Tu ne te rends pas compte. Il ne faut pas me faire des peurs comme ça. Il te va bien ce tee-shirt. Papa va dire qu'il te l'avait dit. C'est la première chose qu'il m'a dit d'ailleurs. Il m'a dit : « Je lui avais bien dit de ne pas y aller. »*

Samuel pousse un gémissement. Il n'a rien mais quand même, il vient de survivre à un crash. Il a quelques bleus.

- *Pardon.*

Nathalie hésite, elle avait déjà sorti un jean propre et était prête à lui enlever celui-là.

- *Merde. Les chaussures.*

Samuel la regarde. Il ne comprend pas.

- *Je t'ai apporté un rechange mais je n'ai pas pensé aux chaussures.*

Soudain, Nathalie panique. Elle est blême. Bloquée. Crise d'angoisse à proximité.

- *Comment on va faire ?*

Elle réfléchit à toute vitesse. Et pare au plus pressé. Elle lui tend un jean propre.

- *Mets ton jean.*

Samuel s'exécute. Il enlève son jean abimé et met celui que Nathalie lui tend. Elle enchaîne. Réfléchis à haute voix.

- *Tu ne peux pas rentrer avec ces chaussures. On va jeter toutes ces affaires. Je ne veux plus voir ces affaires. Elles... On va les jeter. Si tu rentres avec... On ne va pas provoquer le destin quand même. Hein. Merde. Merde. Merde. Comment on va faire pour les chaussures.*

Nathalie s'arrête. Perdue. Une seconde. Samuel regarde le médecin. Encore plus perdu qu'elle. Le médecin hésite. Il reconnaît le choc. L'état de choc. Il se décide. A être rationnel. Ou plutôt irrationnel.

- *Vous pouvez aller à la boutique. Il y a des vêtements de premières nécessités et des baskets je crois.*
- *Voilà. Parfait. C'est parfait. Toi qui voulait des baskets. Depuis le temps. Tu vois, tu as de la chance. Il y a des jours comme ça où on a de la chance. Tu ne les mettras pas pour aller travailler. Papa ne va pas aimer. Les enfants sont avec Papa. Ils nous attendent. On y va. Je suis tellement content. Je n'aurais pas pu vivre sans toi tu sais. Tu sais ça.*

Nathalie regarde Samuel qui s'apprête à mettre ses chaussures.

- *Je préfère que tu ne les mettes pas. Tu peux aller pieds nus jusqu'à la boutique non ?*  
*Oui. Tu peux.*

Samuel hésite. Le médecin va intervenir. Nathalie voit une paire de chaussons d'hôpital jetable.

- *Tu peux mettre ça.*

Vague interrogation. Plutôt une affirmation. Samuel acquiesce. Il enfile les chaussons en papier. Nathalie sourit, soudain soulagée. Elle récupère le jean, la chemise et les chaussures du crash et met le tout à la poubelle.

- *Voilà.*

Soudain, elle pense à quelque chose. Le slip. Le slip de Samuel. Elle hésite. Non. Tant pis. Elle le jettera chez elle. Elle se tourne vers le médecin tout sourire.

- *On y va.*

Elle s'arrête devant le silence du médecin.

- *Quoi ? Il n'a rien. On m'a dit qu'il n'avait rien.*

Le médecin confirme. Non. Rien. Il n'a rien. Et oui. Ils peuvent rentrer. Mais il conseille une nuit en observation. Et la visite d'une psychologue. Nathalie est déçue. Elle se tourne vers Samuel.

- *On rentre ?*

Il y a de la supplication dans la question.

- *Oui.*

Samuel aussi veut rentrer. Il ne veut pas rester ici. Il. Elle sourit.

- *J'ai eu si peur. Ils ont dit à la télévision un crash. Je regardais la télévision. Enfin pas vraiment. Je faisais à manger. Et j'ai juste entendu : « le vol New-York Paris ». J'ai regardé l'heure. C'était presque l'heure de partir te chercher. Je... J'ai appelé Papa. »*  
Le médecin prépare une décharge que Samuel doit signer. *« Il est venu tout de suite. Le temps de venir ici.. J'ai imaginé le pire. Et puis, ils m'ont appelée. Et maintenant, on rentre à la maison. Alors ça va. Papa nous attend. Tu as faim. Non ? Tu as surement faim.*

Samuel signe la décharge. Le médecin signe le bon de sortie. Samuel et Nathalie sont sur le point de sortir. Le médecin les arrête une seconde.

- *Excusez-moi. Pouvez-vous me dire votre numéro de siège ?*

Samuel le regarde sans comprendre, Nathalie aussi. Le médecin hésite une seconde, il est gêné.

- *Nous irons plus vite pour l'identification du petit garçon.*

Samuel comprend. Une décharge électrique dans sa poitrine. Voix blanche.

- *49F. Il s'appelle... Il s'appelait Léo.*
- *Merci. Je suis désolé.*

Ils sortent. Au bout du couloir, leur chemin se séparent, le médecin d'un côté, Samuel et Nathalie de l'autre. Merci. Au revoir. Au revoir. Merci. Un miracle. Oui. Un miracle. Faites attention à vous.

Samuel et Nathalie prennent l'ascenseur, ils se dirigent vers la sortie.

- *Pourquoi il t'a demandé ça ?*
- *Quoi ?*
- *Ton numéro de siège.*
- *Je... J'ai fait le voyage à côté d'un petit garçon. Il... Après... Il était... Je lui ai raconté une histoire. Il est mort.*
- *Ah d'accord. Je suis désolée. Mais toi tu es vivant. Tu te rends compte. Tu es vivant.*

Nathalie continue sa litanie en boucle. Samuel est vivant. Il n'a rien. C'est un miracle. Elle n'aurait pas pu vivre sans lui. Papa attend. Les enfants sont avec lui. Elle va faire à manger.

Samuel n'entend pas. Il n'écoute pas. Il ne pense qu'à une chose. Léo. Léo, le petit garçon qui voyageait à côté de lui. Léo, le petit garçon qui est mort. Léo, le petit garçon qu'il n'a pas sauvé. Cling. Ouverture des portes. Ils sont arrivés au rez-de-chaussée, dans le hall. Les familles des victimes sont là. Le vacarme émotionnel est assourdissant. Le bruit aussi. Panique. Cris. Rires nerveux. Silence. Demande d'aide. De renseignements. Téléphones. Mouvements compulsifs et désordonnés. La foule est aussi grouillante qu'à l'aéroport. Flash. C'est ce que Samuel se dit. Une seconde. C'est pareil. C'est pareil qu'à l'aéroport avant le vol. En plus désordonné. En plus. Il a vu ça. Un sentiment de déjà-vu. Il ne sait pas. Son esprit bloque. Le bruit. Les sons. Les autres. La logorrhée verbale de Nathalie. Il sait faire ça. Il a l'habitude de faire ça. Il cherche quelqu'un du regard. Il veut voir quelqu'un. Il veut voir la maman de Léo. Il l'a appelée. Léo l'a appelée juste avant que l'avion... Il ne sait pas à quoi elle ressemble. Il voudrait lui dire. Il voudrait. Nathalie le tire par la manche. Par la main. Par l'épaule. Par tout.

- *Qu'est-ce qu'il y a ?*

Comme une supplique. La voix de Nathalie est montée d'un cran dans les aigus. Elle a percé le brouillard de l'esprit de Samuel. Celui qu'il met en place pour se protéger.

- *Qu'est-ce qu'il y a ?*

Samuel ne s'en est pas rendu compte mais il s'est arrêté là. Au milieu du hall. Au milieu de la foule. Pour voir la maman de Léo. Il ne sait pas à quoi elle ressemble. Il ne sait même pas son nom.

- *Ca va ?*

Il voudrait. Il pourrait. Un début de larmes dans les yeux de Nathalie.

- *Ca va ?*

Samuel fait un effort.

- *Oui. Ca va. Je...*

Nathalie sourit, soulagée.

- *On achète cette paire de basket et on y va. Tu ne vas pas rentrer avec les chaussons quand même. Voila. Tu as gagné une paire de baskets. Toi qui voulait des baskets. Mais tu ne les mettra pas pour aller travailler. Hein ? Je t'aime. Tu sais. Je ne sais pas comment. Enfin. Tu es là. Je ne veux pas y penser.*

Alors, Samuel renonce. Il suit Nathalie. Il va acheter une paire de baskets. Il se dit subrepticement qu'acheter une paire de basket un jour de crash c'est une drôle d'idée. Et que

d'ailleurs, il ne savait pas qu'on pouvait acheter des baskets dans un hôpital. Mais si dans un grand hôpital on peut et l'hôpital est grand. Très grand. La boutique est surchargée de monde. Ils ont hésité à fermer mais au contraire, avec tout ce monde. Le vendeur est gêné. Il fait payer des gens. Il. Oui. Ils ont des basquets. Un petit rayons vêtements. D'accord alors. Voila. Elles sont rouges ces baskets. Pas un rouge vif. Un joli rouge carmin. Elles sont chouettes. Il ne les mettra pas pour aller travailler. Non. Bien sûr, il ne les mettra pas pour aller travailler. Il les jettera en rentrant. Non. Pour le coup, il va les garder. D'accord. Samuel et Nathalie sont près de la sortie. Samuel a un dernier regard pour la foule. Il cherche quelqu'un. Il ne le sait plus. Il ne sait plus qu'il cherchait quelqu'un. La maman de Léo. Ils sortent. Ses baskets rouges aux pieds.

Samuel rentre chez lui et dans sa vie.

Samuel a une vie bien établie. Bien tracée. Il a 48 ans. Il habite une maison juste à la sortie de Laval dans la Mayenne. Il est originaire de là. Il doit reprendre la petite entreprise de bâtiment de son beau-père, Jean-Claude. Jean-Claude, le père de Nathalie.

- *Papa nous attend.*

Nathalie est comptable dans l'entreprise de son père. C'est important la famille. Pour Nathalie. Et pour Jean-Claude. Et pour Samuel par relation de cause à effet. C'est important la famille. Oui. C'est important. Et ils ont de la chance. Ils sont une famille unie. Et heureuse. Avec Thierry et Sylvain, les deux enfants de Samuel et Nathalie. Thierry et Sylvain ont 15 et 12 ans. Thierry reprendra l'entreprise de son grand-père et Sylvain la fera fructifier. « Fructifier », c'est ce que dit Jean-Claude. Jean-Claude considère Samuel comme son fils, lui qui a toujours rêvé d'avoir un fils. Et de construire un empire.

- *Mes parents, paix à leur âme, étaient des bouseux. Pas des agriculteurs comme certains tu sais, les riches. Non, des ouvriers agriculteurs. Des pauvres. 3 moutons. 1 vache. Ma mère faisait des ménages. Dans les fermes voisines. Et à la ville. Moi j'ai construit. J'ai tout fait de mes mains. Le bâtiment c'est du solide. Et tu vois le résultat. Nous 3 au bureau. 6 manutentionnaires. Du contreplaqué partout dans le département. Toi, tu peux continuer le boulot. Et tes fils après toi. Faut développer. La région. Et faire fructifier. C'est comme ça qu'on démarre un empire.*

Oui, Jean-Claude considère Samuel comme son fils. Et ce n'est pas un vain mot. C'est vrai. Vraiment vrai. Il l'a recueilli alors que Samuel avait 18 ans. Parce que Samuel a perdu ses parents dans un accident de voiture quand il avait 18 ans. Il était déjà avec Nathalie. Et il est allé habiter avec elle chez Jean-Claude. Hélène, la femme de Jean-Claude, la mère de Nathalie, était morte l'année d'avant. Un cancer.

- *Un chagrin plus un chagrin plus un chagrin ça ne fait pas trois chagrins. Ça en fait un peu moins peut-être que deux. On a de la chance dans notre malheur.*

C'est ce qu'a dit Jean-Claude. Et c'est peut-être vrai. Ça a du sens. En tout cas, ils ont fait comme ça, ils ont mis leur 3 chagrins en commun et ils se sont débrouillés avec ça. Et voilà. Samuel a épousé Nathalie. Il a commencé à travailler avec Jean-Claude. Comme stagiaire. Ils ont déménagé dans la maison mitoyenne à celle de Jean-Claude. Un coup de bol. Thierry est né. Puis Sylvain. Samuel a pris du galon dans l'entreprise. Il est directeur adjoint. Et c'est bien. Oui, c'est bien. Même si c'est toujours un peu poussif. Un peu laborieux. Samuel est un « tâcheron » dit Jean-Claude. Un besogneux. Il n'a pas vraiment ça dans le sang les affaires. Mais, il travaille. Ça compense. C'est plus fiable en même temps. Samuel n'a pas vraiment ça dans le sang les affaires. Non. C'est sûr. Ni le bâtiment d'ailleurs. En fait, Samuel n'aime pas le bâtiment. Il ne le sait pas. Il ne s'est même pas posé la question. En fait, Samuel ne s'est posé aucune question depuis la mort de ses parents. Aucune. Il avance. Il vit. C'est déjà pas mal. Il vit ? Non. Il est un peu mort. Ce jour-là. Ce jour-là, Samuel s'est coupé d'une partie de lui-même. Le choc était trop. Trop fort. Trop puissant. Trop violent. Il s'est absenté à lui-même. Rentré en lui-même. Pour ne pas éprouver. Pour ne pas ressentir. La douleur. L'immensité de la douleur. Il n'a pas pleuré. C'est ce jour-là que, pour la première fois, que le brouillard est apparu autour de son esprit. Pour le protéger. Après, c'est devenu une habitude. Un automatisme. Cet état brumeux où il est là sans être là, il écoute sans entendre et il acquiesce. Pour être tranquille. Mais un peu par lâcheté aussi. Pour être porter. Pour ne pas penser. Pour ne pas vivre. Samuel ne le sait pas mais, il a peu à peu déserté sa place d'homme, de mari et de père. Il s'est déserté lui-même. Il a déserté sa vie.

Dans leur maison sur deux étages entièrement décorée par Nathalie, dans un parfait confort bourgeois classique, avec une télévision allumée en permanence, dont l'écran est devenu de plus en plus grand au fur et à mesure de la technologie, Samuel n'a demandé qu'une seule chose. Ou plutôt une seule pièce. Le grenier. Il l'a demandé, il l'a imposé. Il n'a pas renoncé.

Non, ce ne sera pas un débarras. Ce sera sa pièce. A lui. Sa place. Son lieu. Son endroit. A lui. Nathalie a renoncé à son débarras. D'accord. La mort dans l'âme. Samuel a acheté un canapé, des étagères et une table. A dessin. Il a rangé sa collection de bande dessinée et de comics sur les étagères. Une collection qu'il avait commencée avec son père. Il a accroché des lithographies au mur. Certaines de grande valeur. Il a installé sa table à dessin avec tout le matériel pour dessiner. Des couleurs. Des crayons. Des stylos. Des feutres et même de l'aquarelle. Samuel ne dessine pas souvent, pour ainsi dire jamais. Mais. Sa table comme une promesse. Une douceur dans son esprit. Une pensée douce. Oui. Comme une pensée douce. Un possible. Samuel passe du temps au grenier même si de moins en moins. Mais quand même. Il reste sur le canapé, il lit ou il rêve. Au dessin. Au possible. Il aurait bien voulu partager ça avec ses fils. Au moins un. Mais non. Ni l'un ni l'autre ne monte au grenier, ne s'intéresse à la BD, aux histoires dessinées. Samuel a renoncé. Comme sur le reste. Et c'est peut-être mieux ainsi. Il aime être là. Au grenier. Seul.

Samuel vit. Et c'est déjà bien ainsi. Parfois, un doute le réveille la nuit. Mais, Nathalie se presse contre lui. Et lui fait à manger. Samuel vit. Il travaille. Il s'isole. Pas trop. Pas trop longtemps. Il laisse Jean-Claude emmener ses fils au sport, au rugby et au judo. Il met son brouillard anti dérapant. Il achète des fleurs à Nathalie les jours de marché. Samuel aime bien faire le marché souvent le samedi matin. Parfois le dimanche. Pas souvent. Le dimanche, souvent, ils vont à la pêche, à la chasse ou à la cueillette aux champignons, en fonction de la saison. Le soir, ils mangent des endives au jambon. Samuel n'aime pas la pêche, encore moins la chasse, et pas trop la cueillette aux champignons. Il n'aime pas non plus les endives au jambon. Ni que le bâtiment donc. Mais il ne le sait pas. Il ne le sait plus. Il vit sa vie par procuration.

Samuel est rentré depuis deux semaines. Il n'a pas encore repris le travail. Il est fatigué. Il dort beaucoup. Le médecin a dit que c'était normal. Un reste du choc. Parce que c'était un choc quand même. Il a mis un brouillard épais, dense. Brumeux en permanence. Il n'écoute pas Nathalie. Nathalie qui n'arrête pas de parler. Il n'écoute pas Jean-Claude. Jean-Claude qui ne cesse de répéter qu'il lui avait bien dit de ne pas y aller et qui trouve qu'il devrait se remettre en selle. Ça fait deux semaines. Deux semaines de repos c'est bien. Plus c'est de la complaisance. Tout ça pour une bande dessinée.

Le jour où Samuel est rentré, Jean-Claude a scellé l'histoire. Il l'a serré fort dans ses bras, lui aussi, il a eu très peur.

- *Je t'avais bien de ne pas y aller. Aller à New York pour une... un... une bande dessinée. Pire qu'un gosse. Ridicule. Je n'ai jamais compris ta lubie pour ces trucs. Tu te rends compte. Tout ça pour une BD.*
- *Pas une BD Jean-Claude, un comics.*
- *C'est pareil.*

Non, ce n'est pas pareil. Samuel ne le dit pas. Il renonce. Ils se sont retrouvés une seconde tous les 3. Jean-Claude, Samuel et Nathalie. Comme avant. Et le chagrin et la peur. Tout ça pour une BD. Les garçons sont descendus. Ils ont embrassé leur père, un peu intimidés. Samuel est devenu un héros en l'espace d'un crash. Lui qui était transparent voir légèrement sujet à leur mépris, peu, mais quand même, un léger mépris teinté de pitié, ça fait bizarre. Jean-Claude a broyé Samuel dans ses bras. Une rage de peine.

- *Tu te rends compte. Ils ont failli perdre leur père. Tout ça pour une BD.*

Samuel a laissé dire. Il n'a pas répété. Pas une BD Jean-Claude, un comics. Et pas n'importe quel comics. Un rare. Un précieux. Le numéro 507 d'Avengers. Un collector. Un qui n'existe qu'en 13 exemplaires dans le monde. Un qui. Un que. Pas n'importe lequel. Non, vraiment. Un que son père lui avait acheté pour ses 18 ans. Un qui a brûlé avec eux dans la voiture. Décidément, ce comics ne lui porte pas chance. C'est le moins qu'on puisse dire. C'est drôle quand même. Un comics. Pas une BD. Deux accidents. Au moins, cette fois, il l'aura lu. C'est déjà ça. Samuel s'est arrêté un instant dans le brouillard de son propre esprit, il a aperçu quelque chose. Le comics. L'accident de voiture. Le crash. Léo. Un dessin. Beaucoup. C'est beaucoup et ça fait comme un dessin. Samuel a aperçu quelque chose et puis il a renoncé. Comme il a renoncé à reprendre Jean-Claude. Le jour où il est rentré et les jours d'après. Comme il va renoncer bientôt à sa fatigue. Et qu'il va retourner travailler.

Samuel n'a pas très envie de retourner travailler. Pendant ces deux semaines, quand il ne dormait pas, il était dans le grenier et il y était bien. Il a même dessiné.

Dans le grenier, Samuel dessine. Il y a des dessins sur des feuilles entières. Comme des planches uniques. Et puis, une esquisse de BD. Pas de texte. Pas de mots. Des dessins. Des

cases de toutes les tailles. Un trait fin. Précis. Sec. A la mine. Noir. Peu de couleur. Un peu de fusain. De brou de noix. Mais surtout de la mine. Et puis, par endroit une tache de couleur. De l'aquarelle. Poétique. Noir. Dense. Profond. C'est l'histoire d'un super héros qui empêche le crash d'un avion. Et qui sauve un enfant. L'enfant a le visage de Léo. Samuel refait l'histoire à sa manière. Il essaye. Il s'absente. Cette fois pour se retrouver.

Dans l'avion, Samuel trouve sa rangée. Il a la place à côté du hublot. Un petit garçon est déjà assis côté couloir. Léo. Il lui passe devant.

- *Bonjour.*
- *Bonjour.*
- *Pardon.*

Il s'assoit et sort de son sac un comics. Le fameux numéro 507 d'Avengers. Il est tellement content de l'avoir. Il est comme un enfant. Un sourire au milieu du cœur. Il a eu raison d'insister. De ne pas renoncer. Ça valait le coup. Rien que pour cette chaleur. Là. Dans la poitrine. Cette chaleur. Le sourire de Samuel n'est pas seulement au milieu de son cœur, il est accroché à son visage. C'est bon. Cette chaleur. Il pose son sac par terre. Et le comics sur la table. Non. Sur ses genoux. Il doit relever la table avant le décollage. Et puis, il a promis d'appeler Nathalie. Il veut être tranquille pour le savourer son comics. Un aller-retour de deux jours à New-York pour un comics. C'est vrai que ça a l'air dingue dis comme ça, mais ça valait le coup. Vraiment. Il appelle Nathalie. Il la rassure. Tout va bien. Il est dans l'avion. Il rentre. Mais non. Il ne se passera rien. Moi aussi je t'aime. Mais si je t'aime. Oui je t'aime. Je raccroche. D'accord, toi d'abord. Le visage de Samuel s'est un peu crispé, rien, 3 fois rien, juste une aspiration, légère. Il raccroche. Et... Il voit Léo qui le regarde avec ses grands yeux souriants. Il y a du sourire dans cette rangée de l'avion. Du sourire d'enfant.

- *Tu voyages tout seul ?*
- *Oui. Je reviens de San Francisco.*
- *Ah c'est bien ça.*

L'hôtesse passe. Elle les interrompt. Vérifie les ceintures. Donne les consignes de sécurité. Décollage imminent. Samuel garde son comics sur ses genoux. Il attend. Il veut savourer le moment. Etre tranquille. Il attendra d'être dans les airs. Ça ne va pas tarder. L'annonce du commandant.

- « *Ici Christophe Gouram, votre commandant de bord. Bienvenue à bord de l'Airbus A340 qui vous emmènera à destination de Paris Roissy Charles de Gaulles. Décollage prévu à 19H15. Arrivée prévue à 8H35 du matin fuseau horaire local. Notre vol durera 7H10. Notre vitesse de croisière est de Mach. 82. Notre altitude de croisière est de 10 700 m. Il fait beau à Paris. La température est de 23 degrés. Bon vol. »*

En français. Et en anglais.

Samuel prend un paquet de chewing-gum dans son sac. Il le tend à Léo.

- *Tu veux un chewing-gum ? Pour les oreilles.*

Grand sourire.

- *Oui merci.*
- *Un ou deux ?*
- *Deux.*

Samuel pousse deux chewing-gum dans la main de Léo au-dessus du siège entre eux. Vide. Il prend deux chewing-gum pour lui, remet le paquet dans son sac. L'avion se met à rouler sur la piste. Christophe pousse les gaz. Le bruit du moteur. La vitesse. Léo se penche vers le hublot. Samuel glisse le comics dans son sac, relève l'accoudoir à côté de Léo. Il défait sa ceinture.

- *Viens là. Sans te lever.*

Léo glisse sur le siège du milieu. Samuel boucle sa ceinture. Il prend le comics contre lui et se colle contre son dossier pour que Léo voit à travers le hublot. Les gaz. La vitesse. Le tarmac. Le bruit. Et... L'avion décolle. Il vole. Applaudissements. Merveille de la technologie. La terre s'éloigne. Le bruit s'apaise. Les moteurs se mettent en régime de croisière. La terre n'est plus qu'une impression dans la rétine. Le bleu du ciel. Le coton des nuages. Le sourire de Samuel. Et celui de Léo. Léo se remet droit sur son siège. Il reste à côté de Samuel. Samuel reprends son comics. Il le regarde. La chaleur dans sa poitrine. La transparence de sa pensée. De son esprit. Il ne le sait pas mais à ce moment-là, le brouillard quasi permanent qui le tient à distance du monde s'est levé. Le temps est aussi clair en lui que dehors. Il a pris de l'altitude. Au sens strict. C'est le moment. Et ce moment, le moment de l'exemplaire 507 d'Avengers, le moment collector, il va le partager avec Léo. Et c'est bien comme ça.

- *C'est quoi ?*
- *Un comics.*

- *Moi j'adore les BD. J'adore. Je voudrais être designer de BD quand je serais grand. Ou de jeu vidéo. C'est quoi un comics ? Ce n'est pas une BD. Ça a l'air génial.*
- *Non. Ce n'est pas une BD. Et c'est génial.*
- *Raconte.*

Oui. Vraiment, c'est bien comme ça. Samuel se dit même que ça ne pouvait pas être mieux. Pensée fugace. Comme un battement d'aile. Une légèreté dans la poitrine. Pas un vide. Non, une légèreté. Un non poids. Un espace qui donne, soudain, une impression de légèreté. Samuel regarde Léo.

- *Un comics c'est pareil qu'une bande dessinée mais c'est en anglais, c'est américain, et ce sont des histoires de super héros.*
- *Comme Batman.*
- *Oui. Là c'est Avengers. Tu connais ?*
- *Non.*

Léo regarde Samuel comme si c'était lui le super héros.

- *Comment tu t'appelles ? » « Léo.*
- *Enchanté Léo. Moi c'est Samuel.*

Samuel descend la table de Léo et pose son comics dessus. Il l'ouvre. Page 1. L'histoire des origines.

Il fait encore jour dans l'avion. Samuel dessine avec un stylo Léo en super héros. Léo adore. Il ne regarde plus Samuel comme un super héros mais comme un super super héros.

- *Tu dessines super bien. Tu es designer de comics ?*
- *Non.*
- *Quand même tu es dessinateur.*
- *Un peu.*
- *Beaucoup. Et moi je suis un super héros. On continue la saga des Avengers. Faut me trouver un nom. Oh, je sais. Tu peux faire de moi un super héros écologique. Dans un champ de Colza. J'adore les champs de Colza. Mon super pouvoir c'est d'enlever la pollution. Et mon nom c'est. Comment on dit vert en anglais ?*
- *Green.*
- *Et homme ?*
- *Man.*

- *Voilà. Je m'appelle Green Man. A ne pas confondre avec Hulk qui devient vert. Moi je deviens régénérescence de la planète. C'est maman qui va être contente. Dans un champ de Colza. Tu veux bien. Et je vais sauver le monde de la pollution.*

Samuel sourit. Il a déjà commencé à dessiner Green Man. Un petit garçon dans un champ de Colza.

- *Samuel. Samuel.*

Samuel revient dans le grenier, assis à sa table de dessin. Il est là, en suspens, depuis un moment, assez longtemps, combien de temps, perdu dans ses pensées ou plutôt dans l'avion, avec Léo. Léo.

- *Samuel. A table. Samuel. Tu descends.*

Samuel descend. Au sens strict. Le poids dans sa poitrine. Dans sa gorge. Etouffant. Nathalie l'attend.

- *Papa va arriver d'une minute à l'autre. Tu veux bien déboucher une bouteille.*

Samuel prend la bouteille et l'ouvre bouteille. Oui. Il peut faire ça. Dans le salon salle à manger, Thierry et Sylvain sont vautrés sur le canapé. Thierry est sur son smart phone, FB, Instagram, Snapchat. Sylvain mange du pain en jouant à un jeu vidéo sur sa Déesse. La télévision est allumée. L'écran plasma gicle les informations et le crash tourne en boucle. Nathalie baisse le son. Elle redit ce qu'elle dit depuis deux semaines, comme les médias d'ailleurs.

- *Tu te rends compte. 465 morts. C'est dingue. Ils disent que c'est un miracle qu'il y ait 6 rescapés. Tu vois. Je t'avais dit. Un miracle. 6 sur 471, ça fait 1,2%. 1,2%. Tu te rends compte. Je ne sais pas comment... Tu as encore ces baskets ?*

Ça sonne. Jean-Claude est un homme ponctuel. L'heure c'est l'heure et le dîner c'est à 20H. Nathalie va lui ouvrir. La porte s'ouvre sur un brouhaha, bruit de foule, flashes. Jean-Claude râle.

- *Ils ne peuvent pas foutre le camp ? Vautours.*

Devant la maison, les journalistes sont nombreux. Ils campent. Ils attendent. Ils attendent que Samuel craque. Qu'il leur parle. Qu'il leur raconte. Ça fait quoi ? Ça fait quoi de ne pas être morts ? Ça fait quoi d'avoir vu la mort en face ? Ça fait quoi ? Ça fait quoi ? Les rescapés ça fait de l'audimat. Les victimes aussi. Le crash en fait. L'avion. Les secouristes. L'hôpital. Vus. En boucle. Images choc. Choc mais pas émotionnel. Les victimes. Les familles de victimes plutôt.

Ça oui. Des larmes. De la douleur. Du désespoir. Ça fait vendre le désespoir. Oui, mais au bout d'un moment on en a fait le tour du désespoir, des victimes ou plutôt des familles de victimes, toujours les mêmes qui racontent leur malheur et puis le malheur, le désespoir, finalement, ce n'est pas sensationnel. Alors maintenant, les médias, la population, veut du vrai. Du vraiment sensationnel. Du grand 8. Du grand frisson. Du qui était dans l'avion. C'était comment ? C'était comment les 8 minutes de chute libre ? C'était comment au moment de voir la mort en face ? C'était comment au moment de l'impact ? C'était comment ? C'était comment de se réveiller au milieu des morts ? C'était comment ? Les noms et les visages des rescapés tournent en boucle sur toutes les chaînes, le net, la presse écrite, les réseaux sociaux. Les rescapés. Les miraculés. Les noms. Les adresses. Ils ont tout divulgués. Et maintenant, ils font le guet. Il n'ont pas bougé depuis deux semaines. Et eux, ils ne sont pas prêts de renoncer. Les vautours.

Jean-Claude râle.

- *Ça fait deux semaines. Et ça n'arrête pas. C'est de pire en pire même. Je veux pouvoir sortir de chez moi tranquille.*

Jean-Claude râle, ça ne l'empêche pas de faire respecter les bonnes manières.

- *Vous dites bonjour à votre grand père.*

Thierry et Sylvain se lèvent pour embrasser leur grand-père.

- *Ces vautours. Ils viennent renifler le chagrin. Lamentable.*

Sur l'écran plasma, justement, le visage d'une dame éplorée. En bandeau. Jeannine. 67 ans. Jeannine a perdu sa fille, son gendre et ses deux petits enfants dans le crash. Elle se demande quel est le sens de la vie. Samuel éteint la télévision. Nathalie voudrait rallumer. Elle n'ose pas. Toute la journée, Nathalie regarde fascinée les images de son miracle. Elle, les journalistes devant sa porte ne la dérangent pas. Ils sont la preuve, justement, de son miracle. Elle hésite. Ça gratte dans son esprit. Elle a besoin de rallumer la télévision. Et puis non, son père et son mari sont d'accord. Et de toute façon, elle a son petit poste dans la cuisine si elle veut. Voilà. Ça ira comme ça. Samuel enchaîne.

- *Je vais aller voir l'avocate. Elle voulait que je donne une interview. Elle dit que c'est bon pour nous. Pour le procès. Je vais lui dire que ce qui est bon pour moi c'est qu'elle leur dise de décamper de chez moi. »* Son poing se serre légèrement mais sûrement. *« Celle-*

*là elle est partout tout le temps. A croire que ça lui fait plaisir d'avoir perdu son mari et son gosse. Aucune dignité.*

L'avocate, c'est Laurence. Une des rescapés. Elle a pris en charge le dossier d'indemnisation. Elle veut un procès. Samuel n'a pas encore décidé pour le procès. Il veut surtout être tranquille. Et les médias, ça ne l'aide pas. Thierry a entendu une information qu'il a déjà relayée sur Messenger. Message à une conversation groupée - Mon père va passer à la télé. Twitt #monpereunrescape

- *Tu vas donner une interview ?*
- *Mais non, je viens de dire que non.*
- *Mais pourquoi ?*

Thierry pense à ses likes, statuts, posts, commentaires et followers. Facebook. Twitter. Instagram. Sylvain lève la tête de sa Déesse. Thierry insiste.

- *Tu devrais papa, c'est trop la classe. Mais faudra mettre l'interview sur le net. Plus personne ne regarde la télé c'est trop naze.*

Samuel s'agace. Il répète ce qu'il dit, lui, depuis deux semaines.

- *Il n'y a pas de fierté à être rescapé d'un crash. Il y a eu des morts. Des enfants sont morts. » « Quand même, 6 sur 471, c'est la classe.*
- *Non, ce n'est pas la classe. Ce n'est pas un club.*

Jean-Claude enchaine.

- *Ne dis pas n'importe quoi. Et ne répète pas bêtement ce que disent tes copains.*

Thierry baisse la tête. Sylvain retourne dans sa Déesse. Samuel les regarde, peiné. Un peu. Pour la première fois depuis longtemps, ses fils s'intéressent à lui et c'est pour des raisons d'intérêt médiatique. C'est moche. Il a soudain une clarté de la situation. Pas longtemps, juste le temps d'avoir de nouveau besoin de se protéger. Jean-Claude s'installe à table, le chapitre des journalistes est clos, il peut en venir aux choses sérieuses.

- *Je t'avais dit de ne pas y aller. Mais bon. Ce qui est fait est fait. Maintenant faut avancer. Se remettre en selle. Et vite. Je veux que tu reprennes le travail lundi. La vie continue. Pas la peine de se complaire là-dedans. Tu n'as rien de toute façon. Donc ? On est d'accord. Tu reprends lundi.*

C'est vrai, Samuel n'a rien de toute façon. Donc ? Donc ? C'est vrai quoi ? Donc quoi ? Nathalie temporise. Il doit se reposer. Encore ? Ça va. Ça fait deux semaine qu'il se repose. Didier, le chef d'atelier, fait ce qu'il peut mais ce n'est pas normal qu'il fasse le boulot de deux

personnes. Il est bien Didier. Vraiment bien. N'empêche. Ce n'est pas normal. Jessica pourrait l'aider ? Non. Jessica a déjà bien assez à faire à l'accueil. Et puis, il ne lui fait qu'à moitié confiance. Le père et la fille parlent entre eux comme si Samuel n'était pas là. Ça ne le gêne pas. Il a l'habitude. Il a mis son brouillard. Il a quasiment tout le temps son brouillard. Il ne le sait pas mais il ne pourrait pas vivre sans. Soudain, il capte une information.

- *C'est vrai que tu pourrais jeter ces baskets et reprendre à mi-temps non ?*

Nathalie insiste.

- *Non ?*
- *Si.*

Voilà. Parfait.

- *Tu les veux comment tes côtelettes ?*
- *A point.*

Stupéfaction. Et de Nathalie. Et de Jean-Claude. Et de Thierry. Et de Sylvain. Nathalie hésite puis se lance, un peu perdue ailleurs, mais affirmative sur les côtelettes.

- *Les côtelettes d'agneau c'est saignant.*
- *Pourquoi tu me demandes alors ?*

Samuel regarde Nathalie. Soudain, il a su. Il sait. Il n'aime pas les côtelettes d'agneau saignantes. Il se demande s'il aime toujours la viande d'ailleurs.

- *Parce que... Je ne sais pas... pour... Mais tu les manges toujours saignantes.*
- *Oui mais je les préfère à point. S'il te plaît.*

Nathalie hésite. Jean-Claude enchaîne.

- *Fais lui ses côtelettes à point. Les côtelettes d'agneau ça dépend. Ma mère les faisait à point. Ce qui faisait hurler ta mère d'ailleurs.*

Nathalie est déstabilisée. Elle a toujours entendu que les côtelettes d'agneau c'était saignant. Il faut dire qu'elle n'a pas presque pas connu sa grand-mère. Elle reste une seconde perplexe.

- *A point alors.*

Une vague interrogation inquiète. Elle voit les baskets de Samuel. Elles sont impossibles. Elles sont... rouges.

- *Tu me donnes tes baskets.*
- *Maintenant ?*

Jean-Claude tranche.

- *Mon garçon ne remet pas à plus tard ce que tu peux faire le jour même. C'est valable pour tout.*

OK. Samuel enlève ses baskets, mets ses mocassins. Nathalie récupère les baskets, soudain rassérénée. Elle retourne à la cuisine.

- *A point alors.*

Voilà. Va pour les côtelettes à point, les baskets à la poubelle et la reprise du travail à mi-temps. Samuel ne peut pas avoir raison sur tout quand même. D'un coup, ce serait trop.

Le soir, Samuel sort de chez lui. Les flashes. Les journalistes devant le portail.

- *S'il vous plaît. Samuel. S'il vous plaît. Une question. S'il vous plaît. Avez-vous conscience que vous êtes un miraculés ? Vous allez signer la plainte ? Pour le procès ? Vous voulez de l'argent ? Vous en voulez à la compagnie ?*

Il les ignore et va dans le garage. Il récupère ses baskets dans la poubelle. Il reste une seconde en suspens. Une pensée le traverse comme l'aboutissement d'un long raisonnement. De toute façon, fallait bien qu'il aille à New-York pour les enchères, le vendeur ne voulait pas d'enchères au téléphone. Il ne voulait vendre qu'à un passionné. CQFD. Il devait aller à New-York. Samuel rentre. Il monte ses baskets dans le grenier. Les pose dans un coin.

- *Chéri. Qu'est-ce que tu fais ? Tu viens te coucher.*
- *J'arrive.*

Samuel rejoint Nathalie, passe dans la salle de bain, brosse à dent, déshabillage, tee-shirt et caleçon de nuit, retour dans la chambre, lit. Nathalie arrête de lire. Elle se colle contre lui.

- *Je t'aime.*
- *Moi aussi.*

Il se tourne. Elle l'embrasse dans le dos, le sert contre elle. Fais la cuillère.

- *Bonne nuit.*
- *Bonne nuit.*

Samuel éteint. Il a les yeux grands ouverts.

Samuel prend son petit déjeuner avec Nathalie. Les garçons vont et viennent, Thierry est déjà sur son téléphone, il est accro aux réseaux sociaux et le crash est toujours d'actualité. Il sait que ça n'aura qu'un temps, il est étonné que ça dure aussi longtemps, Laurence fait bien son travail, et puis ils sont télégéniques les rescapés, ou leur histoire, il y a même le commandant,

ça c'est fort, meurtrier ou victime. Thierry poste et gagne en notoriété par père interposé. Sylvain, lui, lit un livre d'astronomie.

- *Vous ne voulez pas vous mettre à table ? Qu'on prenne un petit déjeuner ensemble ?*

Non. Bon. Nathalie bavarde toute seule, comme d'habitude, les questions de comptabilité, l'organisation de la sortie de l'école de Sylvain, le cadeau d'anniversaire de papa, la pêche aux gros ce dimanche... La télévision est allumée. Le crash. Les rescapés. Samuel rentre dans le garage. Son nom. Nathalie entend le nom de son mari, jette machinalement un coup d'œil. En une fraction de seconde, Samuel se lève de table, fonce dehors, traverse la pelouse, va dans la rue, crie.

- *Barrez-vous. Mais barrez-vous. Je veux être tranquille. C'est clair. Il faut vous le dire comment. Tranquille. Tranquille.*

Les flashes. Le bruit des caméras. Les journalistes. Les flashes. Le bruit des caméras. L'urgence. Le scoop. Un rescapé. Et un rescapé en colère. C'est bon ça. Voilà du sensationnel.

- *Barrez-vous. Mais putain, barrez-vous.*

Un journaliste s'approche un peu trop près. Samuel lui arrache son appareil photo des mains et le balance. Loin. Le journaliste le regarde, prêt à en découdre. Il a déjà au bord des lèvres, mais ça ne va pas non, pour qui tu te prends, connard, tu sais combien ça vaut un appareil comme ça. Il va le dire. Il s'arrête net. Quelque chose dans le regard de Samuel. A moins que ce ne soit ses poings. Serrés. Samuel n'a jamais été comme ça. C'est comme ça. Il n'a plus de brouillard dans la tête, il a une tempête. Le journaliste fait un pas en arrière. Les autres reculent avec lui. Comme si. Comme si quoi ? Comme s'ils avaient compris que cette fois, ce ne serait pas du scoop, ce serait un carnage et quand même, ils n'ont pas envie d'être des vautours. Surtout pas là. Le type est un rescapé. Un presque mort. Déjà mort. Jean-Claude est sorti sur le pas de sa porte. Il est sidéré, ne sait pas quoi penser, entre approbation et inquiétude. Samuel fait demi-tour dans un silence assourdissant. Les poings toujours fermés. Il croise le regard de Jean-Claude. Jean-Claude rentre chez lui. Sur le perron, Nathalie, Thierry et Sylvain le regardent comme un étranger. Ils ne le reconnaissent pas. Ils vont devoir s'y faire. Pensée fugace. Ses poings se serrent un peu plus et puis se relâchent. Les phalanges blanchies. Sans un mot, Samuel prend sa veste, la voiture. Il va voir l'avocate, il faut que ça cesse. Il faut que ce cirque cesse. Il veut être tranquille.

Après 3 heures de voiture à 80 kilomètres heure sur les départementales et 140 sur la nationale et l'autoroute, à ne penser à rien, avec juste cette tempête sous son crâne, Samuel arrive à Paris. Léo. Une pensée pour Léo. Là. Paris. Léo. Il a été enterré où ? Pourquoi il n'a pas été à l'enterrement ? Deux semaines. Il est déjà enterré ? Oui. Surement. La maman de Léo. Il ne l'a pas vue à l'hôpital. Il y a pensé pourtant. Et puis, il a oublié. Pourquoi il a oublié ? Il oublie vite. A nouveau. Vite. Cette pensée et les autres. Léo. Ça lui fait mal. Dans sa poitrine. Dans son cœur. Oui. C'est ça, c'est précis comme douleur, c'est dans son cœur. Alors, Samuel remet de la tempête plus fort dans sa tête, aussi pour chasser la douleur. Il souffle sa rage. Les journalistes. L'avocate, c'est bien simple, elle va virer les journalistes sinon, il accepte la proposition d'indemnisation à l'amiable de l'assurance, ça lui fera les pieds. Elle veut un procès. Il veut être tranquille. C'est donnant donnant. Il veut être tranquille. Passer à autre chose. Tourner la page. Oublier. Un procès c'est long. Et l'argent il s'en fout. De toute façon, ça ne répare rien l'argent. Il lui a dit à l'avocate quand elle l'a appelé et qu'elle lui a dit de tout refuser, qu'elle pouvait avoir 10 fois plus. Il lui a dit, ça ne répare rien, l'argent. Elle a enchaîné, l'argent, parfois, ça aide. Elle lui a raconté le cas d'un jeune garçon qui a perdu ses parents. Il a besoin d'argent pour payer ses études. Et puis, si l'argent aide aussi à se réparer. Un peu. Il y a le préjudice. Moral. Physique. C'est comme dans un accident de voiture. Le conducteur en faute paye. Pour réparer. Un peu. Sa faute. Comme dans un accident de voiture ? Une porte ouverte trop grand dans l'esprit de Samuel se ferme aussitôt. Samuel n'a pas entendu la suite ou vaguement. Importance de la justice. Reconnaissance du statut de victime. Il tenait la porte fermée. Celle de son passé. Il évité de penser au chauffard ivre qui a percuté la voiture de ses parents. Il a évité de penser. Samuel a promis de réfléchir. Il a réfléchi. Il allait dire oui. Parce que oui, l'argent, ça peut aider des gens. Et il a bien envie d'aider des gens. Et que oui, la justice c'est important. Il allait dire oui. Mais, il n'a pas encore dit oui. Il sait que c'est important pour elle. Qu'elle est prête à tout pour ça. Alors c'est simple, où elle vire les journalistes ou c'est sans lui. Son procès. Ses indemnités. Et tout le reste. Et qui dit sans lui dit potentiellement sans d'autres. C'est toujours comme ça. Un montre l'exemple et les autres suivent. CQFD.

Samuel roule dans Paris. GPS. Adresse de l'avocate. Bureau. Elle n'est pas là. Il insiste. Il veut parler à quelqu'un. Il donne son nom. Passe partout. Mot magique. Il est immédiatement reçu par Alexis, l'assistant de Laurence. Elle est en studio justement, en train d'enregistrer une

émission pour la télévision avec Anatole Valère. Anatole Valère est un des 6 rescapés. Alexis lui donne l'adresse, il lui propose même de l'y conduire. Non. Merci. Il a sa voiture. OK. Samuel repart. Alexis appelle Laurence. Samuel Lafargue arrive. Il est gonflé à bloc. Cocotte-minute prête à exploser. Bombe à retardement à désamorcer. Dans 30 minutes sur zone. A peu près. OK. Merci.

Laurence est donc prévenue quand Samuel arrive dans le studio d'enregistrement. Et c'est tant mieux. Parce que oui, Samuel est une cocotte-minute prête à exploser, une bombe à retardement à désamorcer. Encore plus maintenant qu'il a passé non pas un, mais deux barrages, qu'il a été alpagué 4 fois, pour un selfie et même un autographe. Un autographe ? Non, mais je rêve. Laurence a été prévenue doublement et même triplement. Par Alexis donc, et puis, à chacun des deux barrages. Elle est avec Anatole, elle reste avec lui. Elle pense effet de solidarité entre rescapés. Normalement, Samuel devrait s'identifier à Anatole. Samuel les voit de loin. Il va droit sur eux. Il reconnaît Anatole. Elle le lui présente. Samuel l'ignore. L'effet de solidarité ne fonctionne pas du tout. Samuel se fout complètement des rescapés. Il ne veut pas être un rescapé, il veut être tranquille. Anatole s'éclipse. Il s'éloigne avec une journaliste. Samuel enchaine. Il veut être tranquille. Alors c'est simple, où elle vire les journalistes ou le procès c'est sans lui. Et qui dit sans lui dit potentiellement sans d'autres. C'est toujours comme ça. Un montre l'exemple et les autres suivent. CQFD. OK. Laurence sait qu'il est fragile. Elle sait pour ses parents, elle a fait une enquête sur chacun des rescapés. Elle sait qu'il a refusé de porter plainte à l'époque. Refusé le procès. Elle sait que dire oui à un procès aujourd'hui ne le laissera pas tranquille doublement. Au passé et au présent. Elle le sait. Elle sait qu'elle a besoin des médias mais plus encore de sa voix. Elle promet. Elle va faire en sorte que les journalistes le laissent tranquille. En échange, il signe la plainte collective pour le procès. Samuel hésite. L'argent ne répare rien. Ce qui est fait est fait. Il le sait. Il ne le dit pas, il ne s'en souvient pas, il l'a occulté mais il a touché de l'argent à la mort de ses parents, le type avait ne s'était pas arrêté au stop. L'assurance a payé, même sans procès. L'argent ne répare rien. Il le sait bien. Laurence a réfléchi. Si, l'argent répare parfois. L'argent répare un peu, il est vecteur d'énergie, une preuve que la victime est victime et que le coupable paye son crime. Au sens strict. Samuel décroche à victime. Sa tempête est retombée, il met du brouillard à la place. A la place de victime. Samuel ne se sent pas victime. Il l'est. D'abord de lui-même. Parce que la vie ne lui a pas fait de cadeau et qu'à 18 ans, il s'est senti victime de la vie. Il se trompe.

Mais il ne le sait pas. Il ne sait pas non plus que la vie vient de lui faire un cadeau. En le laissant en vie. Et en lui prenant Léo. Une occasion unique de ressentir, s'il en a le courage, sa peine, sa douleur, celle d'aujourd'hui et celle d'hier. Et de prendre sa vie en main. D'arrêter le pilote automatique et le brouillard. Alors oui, le procès, c'est bien pour lui. Et l'argent aussi. Il ne sait pas encore tout ça. La vie oui. Samuel dit oui. D'accord. OK. Va pour la plainte collective. Il va signer. Merci. Ce n'est pas pour elle, c'est pour les autres. Et peut-être lui. Quand même. Elle lui donne son numéro personnel, au cas où. Elle est disponible H24. Ça lui évitera de faire 450 kilomètres en voiture la prochaine fois. Samuel enregistre le numéro. Un peu contraint et forcé. Il salue Laurence, refait le chemin à l'envers, soudain s'arrête, s'étonne lui-même de son attitude, retourne sur ses pas, s'excuse. Il ne voulait pas être désagréable, c'est juste que... Il ne sait pas ce qui lui a pris. Trop de pression sans doute. Il est désolé.

Samuel rentre chez lui, les journalistes sont déjà sur le départ. Elle est efficace Laurence. Samuel est contrit. D'un coup, il est désolé. Là aussi. Il n'a pas l'habitude de s'énerver. Encore moins d'être obéi. Oui, il est désolé, d'un coup, d'avoir pu les gêner. Il cherche celui à qui il a jeté l'appareil photo.

- *Je... Excusez-moi ? Votre appareil ? Il est cassé ? Je vous rembourse si c'est cas.*

Le journaliste le regarde sidéré, pour le coup il n'a jamais vus ça.

- *Non c'est bon, il a juste un pet au boitier.*

- *Vraiment ?*

- *Oui, c'est bon.*

Samuel traverse le parterre de journaliste en train de se vider.

- *Désolé. Ce n'est pas contre vous. Je sais bien que vous ne faites que votre travail. Mais, je voudrais être tranquille. Ma famille aussi.*

Une journaliste, à côté, lui sourit.

- *Mais non, c'est nous. Vous avez raison de vouloir être tranquille. Vous avez raison de vouloir reprendre votre vie. Oublier tout ça.*

Oublier tout ça. Soudain, le cœur de Samuel se serre. Oublier tout ça ? Oublier quoi d'ailleurs ? Léo. Il soupire, c'est fragile la douleur. La mémoire aussi. Il oublie. Il rentre chez lui.

Dès qu'il rentre, Nathalie le prend à parti.

- *Tu faisais quoi dans le garage ?*

- *Quoi ?*
- *Tu faisais quoi dans le garage ? Hier soir ?*

Elle a vu Samuel rentrer dans le garage à la télévision. Pardon ? Oui, elle l'a vu rentrer, dans le garage, à la télévision, juste avant qu'il, c'est pour ça qu'il ? Enfin, juste avant qu'il ne fasse ce qu'il a fait avec les journalistes. Samuel comprend. Les baskets. Il devait aller à New-York.

- *J'ai récupéré une ampoule pour la lampe de ma table à dessin.*

Samuel n'a pas pensé. Ça lui est venu comme ça. Il n'aime pas mentir. Mais là, il sait, il sent, que les baskets, il n'est pas apte à les gérer. Pour l'instant. OK. Nathalie sourit. Parce qu'elle y a pensé toute la journée, qu'elle a tout refait dans sa tête, et que, sa question d'après c'était, pourquoi tu es monté au grenier pour redescendre aussitôt. Nathalie n'est pas comme ça d'habitude. Mais, il faut dire que depuis deux semaines, rien n'est comme d'habitude.

- *Tu m'as fait peur avec les journalistes, Les garçons eux, ils ont adoré. Thierry a filmé. Il a mis une vidéo sur le net. Il est fier de toi.*

Thierry a filmé. Il a mis une vidéo sur le net. Mais putain ! Jamais ça s'arrête ! Samuel monte à l'étage, prend son fils entre 4 yeux.

- *Alors je t'explique tu me supprimes cette vidéo d'internet, et tu arrêtes avec ça. Tu arrêtes !*

Thierry n'en revient pas. Nathalie non plus. Samuel monte au grenier. Il faut qu'il se calme. La tempête. Il risque de sombrer. D'être débordé. Avis de tempête. Force 10.

La vie reprend son cours. Comme d'habitude. Pas tout à fait comme d'habitude. La tempête s'est calmée. Elle attend son heure.

Samuel reprend le travail à mi-temps. Le matin. C'est mieux. Comme ça il peut voir les manutentionnaires. On se lève tôt dans le bâtiment. Ça lui va bien à Samuel. Depuis le crash, il ne dort pas, peu. Il est fatigué. Il a du mal à se concentrer. Il peine. Il oublie. Des rendez-vous. Des clients. Jean-Claude s'agace. Nathalie tempère. Samuel promet. Il fait de son mieux. Il est désolé. Il va se reprendre. Il est à mi-temps le temps que tout redevienne comme avant.

Le reste du temps, les après-midis, Samuel les passe au grenier. Il dessine, sans dessiner. Un début d'histoire, il cherche à refaire l'histoire. Léo. Sans que ce soit Léo. Un super héros empêche le crash d'un avion. Mais on ne peut pas refaire l'histoire, on peut juste l'accepter,

parfois la transcender et même la sublimer. Mais pour ça, il faut l'accepter. Et Samuel n'en est pas encore là. Alors, en attendant, Samuel reste assis des heures sur le canapé. Même sans dessiner. Il oublie. Il ne sait pas quoi mais il oublie. Il anesthésie. Lui. Jean-Claude. Et même Nathalie.

Samuel oublie les fleurs pour Nathalie aussi. Une fois. Deux fois. Trois fois. Il était resté trop longtemps au grenier. Pas assez tôt au marché. La troisième fois, elle a eu tellement de peine. Depuis, il n'oublie plus. Ni les fleurs ni le marché. Il se reprend. Il reprend ses activités. Familiales. Il retourne à la pêche le dimanche. Parce que la chasse, ce n'est plus la saison, en attendant celle à l'affût, que la cueillette aux champignons ce n'est pas encore la saison. Et que la pêche, c'est bon pour la concentration. Et le grand air pour ses poumons. Il se demande bien ce que ses poumons vient faire là mais se dit que bon. Il mange les endives au jambon le dimanche soir. Nathalie a repris les habitudes culinaires, les deux premiers dimanches, elle avait fait du poulet, c'est un classique aussi et elle sait bien que Samuel préfère. Mais pas son père. Samuel n'a rien dit. Il a mangé les endives. Elles lui ont paru plus amères qu'avant au début et puis, il a repris l'habitude. Lui aussi. Les médias ont rebroussé chemin. Le crash n'est plus un sujet. L'actualité regorge d'autres morts. Et les attentats ne sont jamais loin. Thierry et Sylvain se sont à nouveau désintéressés de cet homme qui est leur père. Qui n'est qu'un absent. Samuel en a conçu une peine. De même nature que celle quand il s'est dit qu'ils ne s'intéressaient à lui que à cause de son intérêt médiatique justement. Une fraction de seconde, il s'est demandé s'il avait bien fait de chasser les journalistes, s'il n'aurait pas dû les garder. Pour ses fils. Mais non. Alors, il fait ce qu'il a toujours fait, il les regarde vivre dans le salon, sur le canapé. Il met la table, n'écoute pas le bruit de Nathalie, la remercie pour sa blanquette. Il lui fait l'amour une ou deux fois par semaine. Il fait attention de ne pas la froisser. Il donne le change. Nathalie est tellement gentille avec lui. Elle a toujours été gentille avec lui mais là, elle est au petit soin, au grand soin serait plus juste. Elle l'aime. Elle n'aurait pas pu vivre sans lui. Elle lui dit. Elle le répète. Encore et encore. Elle ne s'est toujours pas remise de son miracle. Elle demande à son père d'être patient. Elle l'est bien elle. Parce qu'en même temps, elle voit bien que quelque chose ne va pas. Samuel se met à faire des choses différemment, des détails mais qui d'après elle veulent dire beaucoup, les côtelettes, les basquets, les chemises à l'extérieur du pantalon, une nouvelle coupe de cheveux, courte, ça, ça l'a faite paniquer. Samuel s'est excusé. Il a promis de les laisser repousser mais quand

même. Nathalie n'aime pas ces changements. Et puis, il passe son temps au grenier, elle doit lui répéter les choses 3 ou 4 fois, il regarde sans cesse son téléphone, comme s'il attendait un appel. Elle est habituée à ce qu'il soit distrait, ça oui, et ça lui convient dans une certaine mesure. Mais là, c'est autre chose. C'est comme si Samuel n'était plus là. Ailleurs. Oui, Nathalie sent bien que quelque chose ne va pas.

Nathalie sent ce que Samuel lui-même ne sait pas. Il est traversé par des émotions contraires. Qu'il ne comprend pas. Qu'il ne connaît pas. Il a remis son brouillard mais ça ne suffit pas. Alors, il s'absente. Il a des absences. De vraies absences. Des vides. D'existence. Des sortes de black-out de quelques secondes. Parfois quelques minutes. Son esprit cherche quelque chose. Une issue. Il ne la trouve pas. Et la tempête n'est pas bien loin.

Samuel s'absente de plus en plus, de lui-même et en lui-même. Il n'est plus là. Littéralement plus là. Ni à la maison. Ni au travail. Même s'il donne le change, il le donne de plus en plus mal. C'est normal. A force de ne pas être là, ça se voit. Et ce qui devait arriver arriva.

Un jour évidemment, Samuel fait une erreur au travail. Il n'oublie pas. Il se trompe. Et ça. Dans le bâtiment, ça ne pardonne pas. C'est un client en moins. De l'argent perdu. Et la colère de son beau-père. Ça suffit. Jean-Claude débarque dans son bureau, entre sans frapper.

- *Ça suffit. Tu fais n'importe quoi. Ça ne peut pas durer. Plus durer. Ma patience a des limites. Et d'abord arrête de regarder ce foutu portable. Regarde-moi quand je te parle. Regarde-moi quand je te parle.*

Samuel était absent. Soudain, il redescend. Il n'a rien entendu ou presque. Quoi ? De quoi il parle ? Pourquoi il lui crie dessus ? Jean-Claude continue.

- *Tu vas reprendre le boulot à plein temps dare-dare, ça suffit la fatigue chronique. A ce stade, c'est de la paresse. Alors tu te reprends en main vite fait. Et tu arrêtes d'emmerder tout le monde. Y compris ma fille. Que tu peux remercier d'ailleurs.*

Pourquoi il lui crie dessus ? Il a passé l'âge qu'on lui crie dessus. D'abord, personne ne lui a jamais crié dessus. Même pas quand il était petit. Surtout pas quand il était petit. Tu n'es pas mon père ! Cri de son esprit. Tu n'es pas mon père ! Choc de la pensée. Distance. Lucidité. Et d'abord, mon père ne m'a jamais crié dessus. Jamais ! Nouveau cri de son esprit. Les poings de Samuel se serrent.

- *Tu ne me parles pas comme ça.*
- *Je parle comme je veux.*

Les phalanges blanchies. Le coup pas si loin. Tout près. Jean-Claude sent quelque chose, se souvient, les journalistes, le regard de Samuel, recule d'un coup, contre toute attente, presque doux.

- *On s'est toujours parlé franchement.*

Oui surtout toi. Petite voix dans la tête de Samuel. Ça l'inquiète. Ces voix, ces cris, dans son esprit.

- *On est une famille. C'est important de se parler franchement. Surtout entre nous. Excuse-moi si j'ai crié. Mais ça ne peut pas durer comme ça. Tu as fait livrer 60 panneaux au lieu de 80 sur le chantier Gendron. J'ai vérifié, on les a en stock mais quand même, on va finir par perdre des clients.*

Samuel recule à son tour, s'excuse, fait marche arrière. Il a fait marche arrière dès que Jean-Claude s'est excusé. Et même avant. Le cri dans son esprit. Il est désolé. Il promet. Qu'il va faire des efforts. Encore. Et pour le plein temps ? Pour le plein temps ? Samuel a bien envie de renoncer. Il s'est fait peur à lui-même. Non ! Cri de son esprit. Cœur à la chamade. Non ! Samuel voudrait céder mais son esprit ne veut pas, il n'a pas encore d'issue mais, il sait que s'il retourne en arrière, cède sur tout, la catastrophe n'est pas loin. Il a besoin de temps. Il dit non. Enfin, pas vraiment. Il dit qu'il va réfléchir. Jean-Claude sent qu'il ne doit pas insister. Pas maintenant. Il change de stratégie et lui propose de venir sur le chantier Gendron. Evidemment c'est un après midi. Samuel dit oui.

Le soir, Nathalie tourne dans le salon, complètement déstabilisée. Elle voudrait savoir ce qui s'est passé au bureau. Elle sait qu'il s'est passé quelque chose. Elle entend crier. Mais elle ne sait pas quoi. Son père a balayé sa question. Tout va bien. Ils ont réglé ça entre hommes. Il emmène Samuel sur un chantier, le chantier Gendron. C'est bien ça. Une preuve de confiance. Nathalie sait ce que ça signifie. Normalement, elle devrait s'en réjouir. Mais non. Elle tourne en rond, dans le salon et dans son esprit. Samuel ne lui a rien dit. Enfin si, il s'est excusé. Pour son père. Pour le mi-temps. Pour les fleurs. Pour le marché. Pour tout. Il a failli pleurer. Il ne sait pas pourquoi il est comme ça. Il est désolé. Nathalie n'a pas supporté. Elle a vite, vite, enchainé. Tant pis pour sa question. Il est fatigué. C'est un miraculé. La technique du disque rayé. Alors, Samuel s'est repris. Il n'a plus rien dit. Il est rentré après le déjeuner. Il s'est assis

sur le canapé du salon. Tout l'après-midi. Même pas celui du grenier. Il s'est absenté. Il n'a pas entendu quand Nathalie est rentrée. Quand elle a allumé la télé. Il n'a pas entendu les garçons râler que leur père squattait leur canapé, s'assoit de l'autre côté. Il n'a pas entendu quand Nathalie lui a demandé de mettre la table. Elle a laissé tomber. Nathalie hésite. Elle voudrait lui parler. Elle voudrait lui demander. Qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'est-ce qui se passe en fait. Qu'est ce qui se passe à la fin ! Mais ça, elle ne peut pas, elle ne veut pas, le demander. En fait, elle ne veut pas connaître la réponse. Alors, elle tourne en rond dans le salon, regarde Samuel dans le canapé. Machinalement, il vérifie son téléphone. Il vérifie son téléphone ? Encore. Soudain Nathalie n'en peut plus de ce téléphone. Pourquoi il regarde sans cesse son téléphone ? La télé allumée. Le bruit des informations du monde. Le plat de lasagnes dans la main. Les enfants à l'étage. Samuel qui regarde pour la dixième fois son téléphone. Bouffée d'angoisse. Crise de panique à proximité. Larmes aux yeux. Au bord du cœur. Nathalie voudrait tellement que tout redevienne comme avant. Comme d'habitude. Comme si rien. Comme si rien ne s'était passé. Pas de crash. Pas de miracle. Rien.

- *Tu attends un appel ?*

Le cri aigu de sa voix qui monte, révélateur de son état, perce le brouillard de Samuel. Retour dans le salon. Il était où ? Dans l'avion en fait. Avec Léo. Il ne le dit pas. Il ne le sait pas.

- *Quoi ?*

- *Tu attends un appel ?*

Sourire jaune, fausse plaisanterie pour masquer l'inquiétude.

- *Tu passes ton temps à regarder ton téléphone. C'est devenu un tic. Tu ne t'en rends pas compte ?*

- *Ah bon ? Non. Non. Désolé.*

Il s'interrompt. Son téléphone.

Samuel est dans l'avion. Turbulence. Brouhaha. Panique. L'avion secoue. Les hôtesse rassurent les passagers comme elles peuvent. Les alarmes clignotent. Samuel regarde par le hublot, la terre comme une orange mais qui se rapproche vite, trop vite. Léo le regarde. Samuel regarde Léo. Ils savent. Samuel a une pensée pour Nathalie. Il prend son téléphone, le rallume, hésite, regarde Léo.

- *Tu veux appeler ta mère ?*

- *Oui.*

Toute petite voix, tellement pleine de gratitude. Léo prend le téléphone, il connaît le numéro de sa mère par cœur. Sonnerie. Répondeur.

- *Maman. C'est moi. C'est Léo. Il y a un problème avec l'avion. Je voulais te dire. Je t'aime Maman. Ça va aller. C'est Samuel qui m'a prêté son téléphone. Le monsieur qui est assis à côté de moi. Il est super. Il me dessine une BD super. Je t'aime maman. T'inquiète pas. Bisous.*

Léo raccroche, les larmes aux yeux, le cœur à l'envers, et pourtant si responsable. Il tend le téléphone à Samuel.

- *Merci.*

Il hésite.

- *Tu sais, je m'inquiète pour maman, déjà qu'elle a perdu papa.*

Samuel est bouleversé. Il a perdu son père. Il pense à sa mère. Il...

- *Ne t'inquiète pas. On va s'en sortir.*

Samuel prend Léo dans ses bras, mets le téléphone dans sa poche. Pensée fugace pour Nathalie. Pour ses enfants. Léo dans ses bras. La terre tout proche. Il répète.

- *On va s'en sortir. Tu vas t'en sortir.*

C'était une minute avant le choc.

Samuel regarde son téléphone et il comprend. Le numéro de la mère de Léo est dans son téléphone. Maman. Déjà qu'elle a perdu papa. L'avion qui tombe. Léo dans ses bras.

- *On va s'en sortir. Tu vas t'en sortir.*

Mais non. Léo ne s'en est pas sorti. Alors que Samuel oui. Soudain, il sait ce qu'il lui reste à faire.

Pour la première fois depuis le crash, Samuel se sent léger. Il sait. Il sait ce qu'il doit faire. Ça le soulage. Un poids en moins sur la poitrine. Son esprit a trouvé une issue. Il range son téléphone dans sa poche. Il n'attend pas d'appel. Il va en passer un. Il dit qu'il a fait livrer 60 panneaux au lieu de 80. Qu'il est désolé. Il remercie Nathalie pour ses lasagnes. Il adore les lasagnes. Il se lève, va à table. Il propose à ses fils, assis sur le canapé, une sortie bowling. Ils disent non. Il hoche la tête. Nathalie sourit. Soulagée. Voilà. Comme avant.

Samuel est dans son grenier. Les planches à dessin. Le visage de Léo. Son téléphone. Son journal d'appel. Le crash, le 12 janvier. Il a un coup au cœur. Et s'il n'avait plus le numéro ? Trop longtemps. Trop d'appels. Effacé. Stress. Pensées qui tournent vite. Il ne connaît pas le nom de famille de Léo. Il pourrait demander ? A Laurence ? Elle doit avoir les coordonnées de tout le monde. Oui, bien sûr qu'elle les a. Elle voudra bien les lui donner. Peut-être pas. C'est peut-être confidentiel. Mais non. Il a le numéro. L'avant dernier. Après celui de la maison. De Nathalie. Tiens, le numéro de Nathalie est enregistré à maison. Heureusement qu'il ne se sert presque jamais de son téléphone portable. Il faut dire que Samuel est assez réfractaire aux nouvelles technologies. Internet, tout ça, ce n'est pas son truc. Il a un vieux smart phone. Un que Thierry lui a donné pour en avoir un plus récent. Il devrait peut-être s'y mettre. Jean-Claude dit que c'est important pour le boulot. Il râle. Samuel s'est mis au mail quand même. En même temps, le fax ça marche encore bien dans le bâtiment. Et puis, il tient à ne pas rapporter de travail à la maison. Et sur ça, Nathalie est d'accord. Les clients ne l'appellent pas sur son portable. Il l'appelle sur le fixe au bureau. Et quand il est sur les chantiers... Il ne va pas sur les chantiers. C'est Jean-Claude qui y va. Enfin, ça va changer. Il va aller sur le chantier Gendron. A chaque chose malheur est bon. Ou pas. Il n'est pas sûr d'avoir envie d'y aller en fait. Ses pensées s'égarer. Le numéro. Le 12 janvier. Son cœur s'accélère. Ca fait déjà presque deux mois. Ca passe vite. Et s'il dérangeait ? Elle n'a sûrement pas besoin de lui. Enfin, elle n'a sûrement pas besoin qu'il lui rappelle le drame. Elle va lui en vouloir. Le détester. Il n'a pas sauvé Léo. Ses pensées s'emballent. Maman. Je m'inquiète pour maman. Léo. Samuel prend une grande respiration et... il appelle le numéro. Sonnerie. Une. Deux. Trois. Quatre. Il raccroche. Il rappelle. Sonnerie. Une.

- *Allo.*

Silence.

- *Allo ?*

Samuel se lance. Une seconde il a pensé raccrocher à nouveau mais non.

- *Allo. Pardon, j'espère que cet appel ne va pas vous déranger. Je ne voudrais pas... Je... On ne se connaît pas. Je... Je suis Samuel... Lafargue... J'étais assis à côté de votre fils quand... Je... Je suis désolé, je n'aurais pas dû appeler...*

- *Si, bien sûr. Si. Samuel. Si vous saviez combien de fois j'ai... Je n'avais pas votre numéro. Normalement les numéros s'affichent mais quand Léo a appelé j'étais sur messagerie. J'ai... Si vous saviez combien de fois j'ai hésité à vous appeler. Je ne savais pas si c'était*

*vous. Je n'étais pas sûre. Je veux dire à la télévision. J'avais peur que ce ne soit pas vous. J'avais peur de me tromper. C'est idiot. Samuel, c'est un prénom courant. Enfin, non, je ne voulais pas dire ça. C'est juste que... Samuel... Je suis contente. Merci. Vraiment. Je... C'est bête j'aurais dû essayer. Tant mieux que vous l'ayez fait...*

Elise s'arrête une seconde, la voix étranglée par un sanglot. Samuel ne sait pas quoi dire. Il ne s'attendait pas à... Il ne s'attendait à rien. A quoi il s'attendait en fait ? A rien, mais pas à ça. Elise reprend.

- *Je.... Ça me ferait plaisir. Du bien. De vous voir. Si vous voulez bien. Je m'appelle Elise.*
- *C'est joli.*
- *Quoi ?*
- *Elise. C'est joli comme prénom. Moi, je ne connaissais pas votre prénom. C'est joli. Pas courant. Je voulais dire... Je ne voulais pas dire ça... C'est juste que...*

Contre toute attente, ils rient.

Samuel rencontre Elise. Elle habite à Angers. Dans la banlieue d'Angers plus exactement. Ça tombe bien, vraiment très bien, ce n'est pas si loin de Laval la banlieue d'Angers. 1H10 en voiture exactement. Et Samuel aime conduire. Vite. Donc, plutôt 55 minutes. Elle aurait habité à Marseille, il y serait allé quand même. Mais ça aurait été plus compliqué. Beaucoup plus compliqué. Angers c'est bien. Bref. Ils se rencontrent chez Elise. Elle a préféré. Elle ne sait pas pourquoi. Un café c'est trop formel. Elle a l'impression de le connaître un peu. Elle ne sait pas pourquoi non plus. Ils s'installent dans le salon. Elise habite une toute petite maison au bout d'une impasse, avec des fleurs et des plantes partout, elle a la main verte Elise. Dans le salon, il y a un piano. Elle joue. La lettre à Elise de Beethoven mais pas que. Ils rient à nouveau. Elle range un paquet de cahier. Elise est institutrice. Elle ne met pas de notes. Elle utilise une nouvelle méthode pédagogique, enfin plutôt sa méthode, inspirée des nouvelles méthodes pédagogiques, toutes les façons d'éveiller l'enfant sans le contraindre, de favoriser ses aptitudes, de conforter ses goûts, elle les fait travailler par projets, que de l'appliqué et pas de note donc. Elise s'anime. Elle adore son métier. C'est sa passion. Elle pense sincèrement que l'école peut changer le monde et le monde a bien besoin d'être changé. N'est-ce pas ? N'est-ce pas ? Samuel ne sait pas, il n'avait jamais pensé à ça. Mais il comprend. Il comprend Léo. Pourquoi Léo est... Pourquoi Léo était comme ça. Il comprend.

- *Vous êtes où ?*

Elise sourit. C'est sa douceur qui ramène Samuel dans le salon. Il sait qu'il peut lui dire la vérité. Et puis, surtout, il la sait. Il ne s'est pas absenté nulle part, dans le vide de ses pensées empêchées. Il s'est absenté avec Léo. Il le sait. Il ne s'est pas empêché de penser.

- *J'étais... avec lui. Je me disais qu'il était comme ça parce que vous.*

Elise reste une seconde silencieuse. Ça y est. C'est là. C'est le moment. Elle le sait. Elle tient en apnée, une seconde, juste une seconde, pour retarder, encore un peu, l'inévitable. Elle se lance.

- *Vous voulez bien me raconter.*

Alors, Samuel lui raconte. Il lui raconte le voyage avec Léo. Il lui raconte leur complicité immédiate. Il lui raconte Green Man. Il lui raconte son amour pour sa mère. Il lui raconte qu'il était dans ses bras quand. Qu'il est désolé. Qu'il n'a pas pu le sauver. Qu'il aurait préféré que ce soit lui qui... « *Ne dites pas ça.* » Elise essuie les larmes qu'elle a versées doucement. Elle a la tristesse pudique, Elise. « *Ne dites pas ça.* » Comme un murmure. Parce qu'Elise sait que ce genre de pensées fait du mal. Beaucoup de mal. A soi. A l'autre. Au monde. Et qu'elle a déjà assez de mal comme ça à ne pas les penser, ces pensées qui font du mal, justement. Ce n'est pas facile. C'est un entraînement. Une gymnastique de l'esprit. Elle s'y tient. Son travail, ses élèves l'y aident, ses plantes et son piano aussi.

- *Merci d'être venu. Merci d'avoir été avec lui. Merci de lui avoir prêté votre téléphone. Merci.*

Il y a un silence. Il n'y a plus rien à dire. Pourtant, Elise n'a pas envie que Samuel s'en aille. Et Samuel n'a pas envie de partir. Alors, Elise enchaîne.

- *Léo m'a dit que vous dessiniez des BD ? Léo adorait les BD. Vous voulez que je vous montre ?*

Samuel saisit la balle au bond. Enthousiaste. Bien sûr qu'il veut. Ils vont à l'étage, dans la chambre de Léo. Tout est là. Intact. Elle n'a touché à rien. Elise montre à Samuel la collection de BD de Léo. De fil en aiguille, elle lui montre ses dieux, ses figurines, ses dessins. Elle lui raconte les histoires qu'il se racontait. Elle lui raconte Léo. Ils redescendent dans le salon. Elle lui montre un petit coffre en bois. Il est là. Elle lui parle.

- *Vous me trouvez dingue.*

Plus une affirmation qu'une question même si une pointe de question, envie d'être rassurée, sans doute que non. Non. Samuel ne la trouve pas dingue. Il la trouve forte. Et douce. Elise sourit. Elle doit s'occuper de 19 enfants tous les jours. Léo était dans sa classe. C'est difficile

pour eux. C'est difficile la mort pour un enfant de 10 ans. Elle se doit d'être forte. Et douce. Pour eux. Pour Lui. Léo n'aurait pas aimé qu'il en soit autrement.

Léo n'aurait pas aimé qu'il soit autrement et il voulait que Samuel prenne soin de sa mère. Sa dernière volonté. Qu'il a très fort pensé. Dans les bras de Samuel. Peut-être que Samuel l'a entendu en fait ? Quelque part. Et c'est tant mieux. Oui, vraiment. Léo savait qu'Elise, même si elle est forte et douce, aurait besoin d'aide. Et elle a besoin d'aide, elle le sent. Samuel aussi. Et il a envie de faire ça. De l'aider. Et puis, il sent que ça va l'aider aussi. A quoi ? Il ne sait pas encore. En tout cas, voilà, Samuel va prendre soin d'Elise. Aucun doute là-dessus. Aucune question. Une évidence.

Samuel pense à ça sur la route du retour. Ses pensées vont à la vitesse de l'éclair. La vitesse de la voiture ne suffit pas à lui vider la tête, il a envie de marcher, de prendre l'air, de respirer. Il en a envie, il en a besoin. Il passe près d'un sentier le long de la Mayenne, un sentier où il allait se promener, marcher, avec son père, entre hommes, jusqu'à... jusqu'à l'accident. Il n'était jamais revenu là depuis. Il avait oublié. Samuel s'arrête, arrête la voiture, descend. Soulagement. Il marche. Il retrouve la sensation de liberté. Cette sensation de liberté, quand les pieds prennent le relais, que l'esprit s'apaise et que le calme se fait. Lui. Le silence. La nature. La marche. Les pensées qui passent. Il se vide la tête. Soudain apaisé. Le tumulte de ses pensées. Il marche dans la campagne, le long de l'eau, à travers champs, longtemps. Il s'arrête et contemple le courant. L'eau qui passe. Ça va. Ça va bien. Mieux. Que depuis longtemps. Depuis quand ? Il ne sait plus. Longtemps. Il est là depuis longtemps. Il a envie de voir Nathalie, de la prendre dans ses bras, de lui dire, reprenons tout à zéro, je t'aime, faisons une ballade en mer, une croisière, tu sais, comme on en rêvais. Oui, il a envie de lui dire ça. Je t'aime, allons-nous promener. Alors, il fait demi-tour, il est retourné à la voiture, fatigué. Une bonne fatigue. Il voit ses chaussures de ville pleines de terre. Il se dit qu'il devrait acheter des baskets et marcher plus souvent. Il se dit aussi comme ça, tranquillement, que c'était sûrement pour ça qu'il voulait acheter des baskets avant l'accident. Pas celui de voiture. Pas celui de ses parents. Celui d'avion. Le sien. Oui, c'était sûrement pour ça. Les baskets. Il pense aux baskets rouges. Il ne pourra pas les utiliser, il faudrait qu'il dise à Nathalie qu'il a été les chercher dans la poubelle, ça lui ferait de la peine. Pas la peine. Il pourra en acheter d'autres. Des plus classiques. Des comme il faut. Il pense à tout ça en rentrant chez lui, en vitesse de

croisière. Il n'a pas envie d'aller à la vitesse de l'éclair. Il se sent bien. Il ouvre une fenêtre, l'air est doux, un air de vacances. Une certaine nonchalance. Ça fait du bien. Oui, vraiment, ça lui fait du bien de marcher. Il met la radio. Ça faisait longtemps ça aussi. La marche. La radio. Son père. Il cherche une station, il ne les connaît plus, RTL, Inter, Nova, FIP. FIP c'est bien. La voix douce des fipettes. Et le jazz. Samuel aime le jazz. Ça balance. Il se dit qu'il devrait réécouter de la musique. Il aime bien. Le groove. Il aimait bien danser. Avant. Ses doigts tapent la mesure. Ses pieds aussi dans une certaine mesure. Jingle. La voix d'une fipette.

- *« Il est 19H47 et où que vous soyez je vous souhaite de pouvoir vous arrêter et vous dire un instant, voilà, c'est ça, la vie, le jazz, le groove. Ça balance. Et si vous pouvez, oui, si vous pouvez, arrêtez-vous, même un instant, et faites quelques pas de danse. C'est ça la vie. Bonne vie à tous. Avec Duke Ellington.*

- *19H47 et où que vous soyez...*

19H47 ? Samuel se crispe un instant. Il est en retard, qu'il n'a pas vu l'heure passer. Nathalie.

- *... c'est ça la vie, le jazz, le groove. Ça balance... »*

Il passe à autre chose. Elle a lu dans ses pensées ? C'est dingue. C'est exactement ce qu'il était en train de penser. Elle a lu dans ses pensées. La fipette a lu dans ses pensées. Cette pensée le fait sourire, il se détend à nouveau. Take it easy baby. Everything cool. La vie c'est comme une danse. Il n'est pas en retard. Par rapport à quoi d'ailleurs. Il sera rentré à 20H30, pile pour dîner. Tout va bien. Oui, tout va bien. Pour lui. Pas pour Nathalie.

Samuel arrive. Il a à peine le temps de garer la voiture. Nathalie l'attend, se précipite, anxieuse, vraiment anxieuse. Il était où ? Elle s'est inquiétée. Il a 1 heure et demi de retard. Ah voilà. Si, il était en retard. Elle l'attend depuis 19H. Il est toujours là quand elle rentre. Elle s'est fait un sang d'encre. Elle ne pouvait pas appeler son père. Il aurait dit... Elle ne veut pas savoir ce qu'il aurait dit. Ah voilà. C'est ça. Le retard. Nathalie rentre à 19H. Il est 20H30. CQFD. Il a 1 heure et demi de retard. Samuel enregistre l'information instinctivement pendant que Nathalie parle, affolée, les larmes aux yeux. Vraiment paniquée. Qu'est-ce qu'il a fait ? Il ne se rend pas compte. Elle a tout imaginé. Surtout le pire. Un accident. Un accident de voiture. Elle a bien vu qu'il avait pris la voiture. Pourquoi ? Pourquoi il fait ça ? Elle a besoin de lui. Un miracle, ça n'arrive qu'une fois dans la vie. Pas deux. Il ne faut pas provoquer le destin. Elle ne pourrait pas vivre s'il lui arrivait quelque chose. Qu'est-ce qu'il a fait tout ce temps ? Depuis combien de temps ? Il est parti directement après déjeuner ? Avant ? Il a déjeuné ? Où ? Nathalie

s'arrête soudain. Il a l'air bien. Reposé. Pour la première fois depuis le crash. Pourquoi ? Soudain, à l'intérieur d'elle quelque chose s'effondre. Qu'est-ce qui se passe. Maman. Il a fait quoi ? Samuel hésite une seconde. Elise. Et s'il parlait d'Elise ? Et puis non. Il se tait. Il ne parle pas d'Elise. Parce qu'il sait que, comme pour les baskets, il n'est pas prêt. Qu'il risque de renoncer. Et qu'il ne veut pas renoncer. A la place, il s'excuse, il dit qu'il a marché, c'est tout, qu'il est parti directement après le bureau, qu'il n'a pas déjeuné, qu'il a marché, qu'il a besoin de s'aérer l'esprit, que c'est pour ça qu'il voulait des baskets, avant l'accident, il croit, oui, que c'était pour ça, qu'il a besoin de marcher, qu'il va acheter des baskets si elle veut bien, qu'elle choisira, des qui vont aussi avec ses pantalons, et qu'il ira marcher avec. Qu'il s'excuse. Vraiment. Il n'a pas vu l'heure. Il est désolé. Voilà. Samuel dit tout ça, un demi mensonge, une demie vérité, ça dépend de qu'elle point de vue on se place. Il ne lui parle pas d'Elise, il ne lui dit pas qu'il l'aime, qu'ils devraient partir en croisière, à la cool, tous les deux. Il ne lui dit pas qu'il voudrait, oui, tout recommencer, reprendre à zéro, faire de leur vie une danse et écouter du jazz. Il ne lui dit pas, parce qu'il l'a déjà peut-être oublié et que surtout, parce qu'il n'a pas le temps, ses pensées s'échouent dans le fracas de celles de Nathalie. Mais pourquoi, pourquoi il ne l'a pas appelé ? Soudain, le désespoir dans cette phrase, la voix de Nathalie si aigüe qu'elle risque de percer un nuage, provoquer un orage. Sa gorge nouée. Les larmes de ses pensées. Pourquoi ? Pourquoi il ne l'a pas appelée ? Il n'a pas pensé à l'appeler parce qu'il n'a pas vu l'heure. Il s'est rendu compte de l'heure sur le retour à la radio, il a pensé qu'il arriverait pour le diner, que ça allait. Il est désolé. Nathalie note, instinctivement, qu'il a passé ces deux derniers mois avec le téléphone dans les mains, mais là non, c'est vrai, il ne l'a pas dans les mains, il n'a pas vu l'heure, son père a raison, les montres à l'ancienne, c'est mieux. Il est où son téléphone ? La radio ? C'est trop. Trop d'informations. Il n'a pas vu l'heure ? Il a marché ? C'est vrai ? Quoi ? Pourquoi ? Pourquoi il n'a pas appelé ? Nathalie est désespérée. Les larmes dans sa gorge. L'espace d'une seconde, Samuel se demande si elle ne parle pas d'un autre appel. Il n'a pas appelé de l'avion. Il a laissé le téléphone à Léo. Il s'excuse encore. Il sait que c'est difficile pour elle depuis le crash. Il va faire attention. Il fera attention, il sera à l'heure.

- *Il est où ton téléphone ?*
- *Je ne sais pas, tu sais moi et le téléphone.*

Non, elle ne sait pas. Il n'arrêtait pas de regarder son téléphone. Il ne l'a pas appelé.

- *J'ai essayé de t'appeler plein de fois.*
- *Je suis désolé.*

Samuel récupère son téléphone dans une poche de son blouson, sur silencieux. 14 appels en absences. Le numéro d'Elise. Pas de nom. Il se dit instinctivement qu'il devra faire attention à rentrer à l'heure mais aussi à son téléphone. Il le remet dans sa poche.

- *Je suis vraiment désolé.*
- *Tu as écouté quoi à la radio ?*

Samuel sourit.

- *Ça m'a pris d'un coup, après avoir marché, FIP, tu te souviens on écoutait ça avec papa.*

Il allait parler de la voix des fipettes. Il se tait.

- *- Tu m'aimes ?*
- *Oui. Je t'aime. Viens là.*

Samuel prend Nathalie dans ses bras.

- *Tu vas vraiment marcher ?*
- *Oui. Ça t'embête ?*
- *Tu rentreras à l'heure ?*
- *Oui chérie, oui, je ferais attention. Je suis désolée. J'aurais dû t'appeler.*
- *C'est sûr ?*
- *Oui, c'est sûr.*

Nathalie hésite. Elle voit les chaussures de Samuel. Il est vraiment allé marcher. Pensée fulgurante. Elle se sent soulagée. Elle ne veut pas qu'il aille marcher mais elle préfère qu'il ait marché que... que quoi d'ailleurs ? Elle ne sait pas.

- *C'est vrai qu'il te faut des baskets. Je vais t'acheter des baskets.*

Elle hésite une seconde, le désespoir à nouveau là.

- *Mais pas des rouges quand même ?*

Samuel est étonnement calme, il voit, il decode ce qui se joue. Que les baskets pour Nathalie, c'est vital comme une assurance que tout ira bien. Entre eux. Il se dit qu'il peut bien lui donner ça. Que la vérité attendra. Il sait que ça l'arrange aussi de s'arranger avec ça.

- *Non, pas des rouges. Evidemment. Tu as bien fait de les jeter.*
- *Tu es sûr ?*

Nathalie supplie, ne sait pas de quoi. Samuel la prend à nouveau dans ses bras.

- *Tout ira bien chérie. Je suis là.*

Et oui, c'est vrai, pour la première fois depuis des années, Samuel est là. Soudain, il le sait avec clarté. Il est là.

Samuel renvoie à Laurence la plainte signée. Il ira au procès.

La vie reprend son cour. Pas comme d'habitude. Et le brouillard se dissipe.

Samuel travaille toujours à mi-temps. Plutôt mieux en fait. Il n'a plus d'absence. Il est plus concentré. Il travaille presque plus facilement qu'avant le crash. Il se dit ça. C'est étrange. C'est comme une certaine aisance. Oui, comme une fluidité. En fait, le brouillard de Samuel se lève. Il gagne en énergie. Et en lucidité. Il commence à voir la réalité telle qu'elle est. Il voit qu'il sait faire ce qu'il a à faire mais qu'il n'aime pas vraiment faire. Ça ne l'intéresse pas. Pas vraiment. Alors forcément, vu que ça ne l'intéresse pas, il n'apprend pas, pas vite, il n'a pas de fulgurances, il oublie. Il confond encore le hêtre avec le cerisier. Il voit que les manutentionnaires ne parlent qu'à Didier ou à Jean-Claude. Et c'est normal, eux, le hêtre ou le cerisier, c'est leur évidence. Il voit que Jean-Claude fait tout, veut qu'il reprenne l'entreprise mais ne veut surtout rien changer, ne rien lâcher, pas passer son bébé. Il voit qu'il n'est sans doute pas la bonne personne, que Didier, qui a repris la clientèle, mi-temps oblige, est mieux placé que lui, plus naturellement. Oui, évidemment. Lui, il aime vraiment le bâtiment. Il voit que Jean-Claude ne veut pas être dépassé, au fond, tout au fond de lui, il a peur que Samuel le dépasse, jeu inconscient d'un dilemme intérieur, celui de tout père, de tout parent, avec son enfant. Il faut du courage pour vouloir que son enfant soit plus grand que soi. Du courage et beaucoup d'amour. Jean-Claude pourrait avoir ce courage avec Didier parce que Didier est doué. Mais, Didier n'est pas son fils. Il n'a pas d'amour. Il pourrait avoir ce courage et cet amour avec Thierry sans doute, même si après beaucoup de discussions, Thierry a fait son stage de fin de collègue dans la banque, école de commerce en vue, il n'empêche, il donne un coup de main, comprend tout simplement. Il ne l'a pas avec Samuel. Ce courage. Ni cet amour peut-être finalement. Samuel n'est pas sa chair et son sang. C'est comme ça. Il faut dire que Samuel n'a jamais eu la flamme, le talent, l'envie nécessaire, qui aurait permis à Jean-Claude de passer le relais pour que l'autre gagne. Et alors l'amour par alliance aurait suffi. C'est comme ça. Alors, au fond, ça l'arrange Jean-Claude, pas le mi-temps, ça non, vraiment pas, mais l'absence d'engagement de Samuel. Il peut continuer à gérer, contrôler, garder pour lui, le bébé. Pas facile de lâcher ce qu'on a construit de ses mains, tout seul, à la force du poignet. Jean-Claude est un autodidacte de l'ascension sociale et de l'amour aussi d'ailleurs. Il fait ce

qu'il peut. Dans les deux cas. Et il a plutôt bien réussi. Il a du courage. Samuel voit tout ça. Pas encore clairement mais quand même. Il le perçoit. Il perçoit qu'ils sont collés à un jeu de dupes. Un jeu de dupes qu'ils prennent pour la réalité. Lui de vouloir reprendre une entreprise qu'il ne veut pas. Jean-Claude de vouloir transmettre une entreprise qu'il ne veut pas transmettre. Pas à Samuel en tout cas. Puisse que Samuel n'en veut pas. Samuel commence à voir tout ça. Pas Jean-Claude.

Jean-Claude veut qu'il revienne à plein temps. Il insiste. Une fois. Deux fois. Trois fois. Samuel ne dit pas oui. Ne dit pas non. Il pratique l'évitement. Il sait bien faire ça. Ça s'est mis à la place du brouillard. Pour éviter la tempête. La tempête fait peur à Samuel. Mais l'évitement a ses limites et Jean-Claude aussi. Un jour, il va voir Samuel dans son bureau.

- *Je veux que tu reviennes à plein temps lundi. Ça suffit les...*

Il s'interrompt. Il a envie de dire les conneries. Mais non, il fait attention depuis la scène sur l'erreur du chantier Gendron.

- *Ça ne peut pas durer comme ça. Didier ne peut pas rester à 1 poste et demi éternellement.*

- *Je sais j'y ai pensé, on pourrait prendre un stagiaire BTS commercial pour la prospection.*

Jean-Claude devient blême. Un stagiaire. Un inconnu. Déjà qu'il a mis 6 mois avant d'accepter Jessica à l'accueil. Pas de stagiaire. Pas d'embauche. Pas de solution. Samuel doit revenir à plein temps. Non. Samuel est catégorique cette fois. L'évitement lui a servi à ça. Il a pris le temps de réfléchir. Il a pris une décision. Il refuse de revenir à plein temps. Il tient bon. Il ne renonce pas. Non, ça ne lui est pas égal la pérennité de l'entreprise. Oui, il est reconnaissant. Non, il ne laissera pas tomber Jean-Claude. Oui, c'est temporaire. Il veut juste réfléchir. Il a besoin de réfléchir, il a besoin de prendre du temps pour lui. Pour réfléchir. Il a 48 ans, s'il ne le fait pas maintenant, il ne le fera jamais. Evidemment. Il ne dit pas non plus qu'il a besoin de temps pour dessiner, qu'il aimerait dessiner à plein temps. Ça, c'est à lui qu'il n'en a pas parlé. Voilà. Il veut du temps, c'est tout. Pour réfléchir. Pour réfléchir ? Mais il a pris du temps, là, trois mois pour réfléchir, c'est suffisant. Non ? Non, ce temps-là, c'était pour comprendre qu'il avait besoin de réfléchir. Ah d'accord. Il a pris tout ce temps à réfléchir pour décider qu'il avait besoin de réfléchir. Samuel ne relève pas le sarcasme. Après tout ce n'est que la réalité. Oui, il a pris le temps de réfléchir pour décider qu'il avait besoin de réfléchir. Oui, il répète, c'est

temporaire. Non, il ne sait pas combien de temps. Evidemment pas 1 an. Il hésite. Il a envie de lui dire que Samuel aurait dû reprendre le travail à plein temps tout de suite. Qu'il n'aurait pas dû écouter Nathalie. Qu'il aurait dû s'écouter lui. Que c'est quand on lâche du lest que tout s'écroule. Il hésite. Les journalistes. Le regard de Samuel. La scène mémorable du chantier Gendron. Ses poings. Même là. Pas si loin. Son ton. Un ton qu'il ne lui a jamais entendu. Ferme. Déterminé. Jean-Claude hésite. Il a envie de lui dire qu'il devrait manger ses côtelettes d'agneaux saignantes. Parce que quand même, les côtelettes d'agneau c'est saignant. Il renonce. Il ne rien dit. Ni pour le mi-temps ni pour les côtelettes. De toute façon, Nathalie n'en fait plus. Des côtelettes.

Jean-Claude renonce, même si ce n'est pas dans sa nature. Il sent bien que ce qui se passe est une lame de fond et qu'il doit la jouer finaud s'il veut que tout redevienne normal. Comme avant. Il ne doit pas être frontal. Il doit faire mine de comprendre. Il doit faire attention. Et il fait attention, très attention. Il attend, il surveille, il tâte le terrain. Il n'a pas demandé à Samuel à quoi il voulait réfléchir. Surtout pas. Il n'a pas envie même qu'il y pense. Il ne lui a pas demandé ce qu'il faisait non plus tout ce temps libre. Il ne veut pas le savoir. Tout ça pour une foutue BD. Il évite les conflits, les discussions de fond, il la joue finaud. Il implique Samuel. Plus. Beaucoup plus. Il lui offre un portable pour le travail, pour les chantiers. Même Nathalie était d'accord, elle aimerait bien qu'il reprenne un plein temps maintenant. Ça suffit. Elle regrette presque d'avoir insisté. Et si elle s'était trompée, avait mis le ver dans le fruit. Il est bien temps d'y penser a dit son père. Il lui a dit, oui, maintenant que le ver est dans le fruit, il faut que je le récupère. Ça tombe bien peut-être, il fallait que quelque chose change. Passer le flambeau. Sans doute. Jean-Claude lui a offert un portable donc, auquel il répond peu, sauf aux heures ouvrés, les siennes, et il l'emmène sur les chantiers, en tout cas, il essaye. Parce que même sur le chantier Gendron, Samuel y est allé à reculons. Et après, il est allé sur un ou deux, et puis non. Samuel résiste. Il dit non. L'après-midi. N'empêche, Jean-Claude insiste. Il a besoin de lui sur les chantiers, il est temps qu'il passe le relais. Samuel cède parfois, comme ça. Mais la plupart du temps non. Il sait bien qu'il doit faire attention lui aussi. Là où il met les pieds. Il ne le sait pas encore mais il sent qu'il va devoir choisir vraiment ou oui, ou non. Ce qu'il fait de sa vie et du bâtiment.

A la maison, Samuel résiste aussi. Différemment. Nathalie ne lui a pas acheté de baskets. D'un commun accord, tacite, il les a achetés lui, il les laisse dans le coffre de sa voiture et ne les rentre pas à la maison, en gros, il ne les met pas sauf quand il marche. Il respecte le plus possible le 19H, à un quart d'heure près. Qu'il ait été marché vraiment, ça lui arrive, il y a pris gout et c'est comme ça qu'il réfléchit. Ou qu'il revienne de chez Elise, ça lui arrive aussi. Mais ça, il ne le dit pas, le passe sous silence. Quand Samuel n'est pas à la maison, il marche. C'est un fait acquis. Et puis, il passe du temps au grenier, il dessine. Il pense. Il crée. Dans sa tête, une autre histoire. Pas celle du crash, ça, il a bien compris qu'il ne la refera pas. L'histoire. Il a compris ça avec la psy, la psy de l'assurance, Viviane, qu'il voit depuis un mois, parce que les cris et les voix dans son esprit faisait trop de bruit. Parce que Elise aussi. La psy. Et l'histoire. Samuel a bien compris qu'il ne refera pas l'histoire grâce à Elise aussi. Elise ne lui a jamais dit ça comme ça mais il voit bien qu'elle accepte, tant que faire se peut, l'histoire. La sienne. Insupportable. La mort d'un enfant. De son enfant. Léo. Elle le laisse vivant, un peu, beaucoup, Léo, mais elle ne ressasse pas les « si », et autres besoins compulsifs et bien naturels de la gamme des « qu'est-ce que j'aurais pu faire autrement ? » Ça la garde en vie. Elle. Et Samuel aussi. Samuel ne veut plus refaire l'histoire, qui ne peut pas se refaire. Et s'il lui avait donné ma place au début du voyage ? La place à côté du hublot. Et s'il l'avait pris dans ses bras, au lieu de suivre les consignes, et de l'avoir laissé, recroquevillé, les mains sur la tête, la tête sur les genoux. Et s'il ne l'avait pas pris dans ses bras après, peut-être qu'il a accentué ses blessures internes ? Hémorragie interne, Elise lui a dit. Et s'il lui avait plus parlé ? Raconté une autre histoire ? Et autre, si, et j'aurais préféré que ce soit moi plutôt que lui. Samuel a bien compris. Il ne veut plus refaire l'histoire, il veut raconter une autre histoire. Il a cherché, un peu au hasard, de ses pensées et de ses inspirations. Il s'est arrêté sur un dessin. Un homme derrière un barbelé. Il a su, d'un coup, ce qu'il allait raconter. Il allait raconter, il raconte, l'histoire d'un homme emprisonné à tort. Un homme qui s'est retrouvé au mauvais endroit, au mauvais moment, un coup du sort, du mauvais sort. A moins que ce ne soit le bon. Qui, en tout cas, se bat pour retrouver sa liberté. Cet homme a été accusé à tort d'un double meurtre. Un couple au bord d'une route. Il a juste voulu les aider. Mais, personne ne l'a cru. Il s'est fait accusé de leur mort. Il n'en sait pas plus. Il n'en est qu'au début. Il n'a que la trame. Une sorte de thriller existentiel. Il y travaille. Sérieusement. En mots. Et en dessins. Il a demandé à Nathalie de ne plus l'appeler tout le temps quand il est au grenier, il a besoin de concentration. Comme au travail. Oui, il travaille. Ce n'est pas une lubie. Le dessin. Les comics. La BD. Son

roman graphique. Il n'était pas bien sûr de lui quand il a dit ça, un peu branlant, il l'a dit quand même. Oui. C'est un roman graphique. Des planches. Du texte. Quelques dialogues. Un roman graphique. C'est classe a pensé Samuel, surpris lui-même. Il a pensé c'est classe. Un peu. Pas trop. Il n'a pas trop insisté. En lui-même. Question d'enjeu intérieur. Il a besoin de se protéger encore. N'empêche. Il a répété. « *Je travaille. Tu comprends.* » Non. Nathalie ne comprend pas mais elle a dit oui. Oui. OK. Samuel a enchainé. Et puis, il aimerait que la télévision soit éteinte de temps en temps et que les enfants mangent à table avec eux, le matin et le soir, même quand leur grand-père n'est pas là. Thierry s'est rebellé, Sylvain aussi, pour faire comme son frère. Mais, il était content au fond, Sylvain, il l'aime bien son père, il a souri, instinctivement. Samuel s'en est aperçu et il s'en ait servi, comme un tremplin. Il a insisté. Thierry s'est plié. Nathalie n'a rien dit mais il a bien vu qu'elle était paniquée. Il voit bien qu'elle n'a pas osé lui dire non. Elle lui a parlé de ses chemises à la place. « *Pourquoi tu les mets hors de ton pantalon maintenant ?* » Samuel a accepté de rentrer ses chemises dans son pantalon. Comme il a accepté de laisser repousser ses cheveux. A une autre occasion. Sur ça, les cheveux, les chemises, Samuel ne se bat pas. Il accepte. Il ne peut pas tout faire à la fois. Il se fixe sur l'essentiel et pas sur le détail. Et l'essentiel, c'est sa relation à lui-même et sa relation aux autres. A sa famille. Sa femme. Ses enfants. Il ne le sait pas, il ne se le dit pas, absolument pas, comme ça, mais c'est ça.

Samuel décide d'écouter Nathalie. A quel moment, il a arrêté d'écouter la femme qu'il aime, son premier amour, son seul amour, la mère de ses enfants, il ne sait pas, mais, il sait, soudain, avec évidence, qu'il doit changer ça. Maintenant. Il décide d'écouter Nathalie et il le fait. Il l'écoute vraiment, du moins, il essaye, il a du mal, elle parle vite, très vite, et comme, maintenant, il l'écoute pour lui répondre, et non plus seulement pour l'approuver, il lui demande de parler moins vite, sinon il ne peut pas, il n'y arrive pas. Nathalie est déconcertée. Elle ne sait pas si ça lui plait ou non, soudain, ce surcroit d'attention, elle s'était faite à cette présence, absence, ça lui allait bien peut-être. Comme à Jean-Claude, pour l'entreprise. Une question d'attachement ? De peur de l'attachement ? Ça lui allait bien. Ou pas. Les histoires de couples sont faites de ces petits arrangements, parfois des grands, qui vont bien aux deux finalement. N'est-ce pas ? N'est-ce pas ? Nathalie ne sait pas. Elle n'en est pas là dans ses réflexions. Elle en est à se dire qu'elle ne sait pas si elle aime ou pas, que Samuel soit là. Vraiment là. Elle ne sait pas. Ce qu'elle sait, c'est que, soudain, elle doit faire avec quelqu'un

et elle ne sait plus comment faire. Elle hésite. Elle panique, bafouille, détourne l'attention, remarque un détail qui ne va pas, un col de chemise mal repassé ou la poussière sous le tapis, gagne du temps. Ça ne marche pas. Samuel lui demande de parler moins vite et aussi d'arrêter de focaliser sur le ménage ou tout autre faux plis. Parce que ça les empêche de parler. De se parler vraiment. Il n'est pas idiot. Il voit bien que dès qu'il tente un sujet important, la poussière, se retrouve là-dedans, et que plus rien ne compte sauf ça, ou tout autre pli de la nappe ou de l'esprit, pas assez bien repassé. Il insiste. Il faut qu'elle arrête ça. Nathalie ne voit pas le rapport. Panique à bord. Elle a dit oui. D'accord. Elle a pensé au secours.

Nathalie ne sait plus faire avec quelqu'un. Et là, Samuel est là. Il n'a jamais été autant là. Même pas, non, même pas avant la mort de ses parents. Et, Nathalie ne sait pas quoi faire de ça. Elle hésite, parle vite un jour, moins le lendemain, et se retient, sur les plis, ou pas, elle fait comme elle peut, ça dépend des fois. Elle ne sait pas, comment être, avec ça. Elle ne sait même pas ce qu'elle doit éprouver avec ça. Elle en est là quand arrive le jour de la fête des mères. La fête des mères. C'est important pour Nathalie qui a perdu la sienne trop jeune. Même son père la lui souhaite. Pas cette année. Enfin si, mais il ne vient pas dîner. Enfin si, mais pas avec eux. Cette année, Samuel invite Nathalie à dîner en tête à tête dans le meilleur restaurant du Mans. C'est une surprise. Tu m'étonnes. Nathalie est bouche bée. Et comme, en plus, il lui a aussi apporté un cadeau, mais pas un autocuiseur comme elle s'y attendait, non, un chemisier, qui lui plait, en plus. Elle ne sait plus quoi dire, ni quoi penser. Elle ne sait pas si elle doit se réjouir ou paniquer. Elle ne sait pas non, vraiment pas, mais elle sait qu'elle a envie de pleurer. A la place, elle rit. Parce que son père approuve, a dit oui, un dîner en tête à tête ça ne peut leur faire que du bien, même si un autocuiseur c'est quand même plus utile qu'un chemisier, a apporté des fleurs comme chaque année, il ne faut quand même pas tout changer, vient garder les garçons qui peuvent bien se garder tout seul, mais quand même. Parce que Samuel engueule Thierry qui a oublié de la lui souhaiter, sa fête, la fête des mères, et qu'une mère c'est important. Parce que Sylvain, prenant exemple sur son père, et de mèche, un peu, lui a offert un bracelet de pacotille qu'elle met, oui, bien sûr, tout de suite. Et le chemisier ? Et le chemisier ? Oui, le chemisier, elle ne le met pas ? Samuel précise que s'il ne lui plait pas, elle peut toujours le changer. Non, non, il lui plait, c'est juste qu'elle doit s'y faire. Il sait comment elle est. Oui, Samuel sait. Enfin non. Il n'est pas sûr en fait. Il n'est pas sûre de savoir comment elle est. Il trouve qu'elle a changé mais il ne sait pas depuis quand. Il ne le dit pas, il dit que

oui, il sait, il sourit. Il l'emmène au restaurant. Il lui parle de son roman graphique. Il a pris un peu d'assurance. Pas beaucoup. Juste assez. Et là, soudain, devant son plat 4 étoiles, Nathalie veut juste que toute redevienne comme avant, en fait. En fait, les fleurs et l'autocuiseur, ça lui allait bien. Sa présence, absence, aussi. Elle refera des côtes d'agneaux, elle aime bien les côtes d'agneau avec une ratatouille, c'est parfait. Et du thym. Oui, du thym. Elle a la nostalgie des côtes d'agneau. C'est ce qu'elle se dit, même si le chemisier est joli. C'est elle qui s'absente. Samuel le voit. Ça va ? Oui ça va. Oui. Oui. Enfin non, son col de chemise n'est pas repassé. Cette fois, elle n'a pas pu s'empêcher. Ils sont rentrés. Nathalie a rangé le chemisier dans un tiroir. Samuel s'est dit qu'il ne recommencerait pas tout de suite ce genre de soirée.

Après ça, Samuel a laissé tomber, un peu, les remarques, moins vite, pas les plis. Il la laisse faire. Il la regarde faire. Il voit bien qu'elle fait des efforts. Il se demande depuis quand elle est devenue comme ça ? A paniquer pour la moindre contrariété. Parce que ses manies, c'est quelques choses comme ça. De la panique. Les plis. La poussière. Elle n'a pas toujours été comme ça. Non. Elle a changé. Il voit bien qu'elle a changé. Il ne sait pas depuis quand. Il se dit qu'il n'a pas vu le changement. Qu'il doit faire attention à elle. Qu'elle est fragile. Nathalie a changé, c'est vrai mais pas tant que ça, elle a toujours été inquiète de tout, elle est devenue anxieuse, au fil du temps, de la vie et de ses tourments. Oui, c'est de la panique. Le rangement. Simplement, sa vie lui allait bien. Avant. Avant, elle contrôlait. Son anxiété. Depuis le crash, Nathalie ne sait plus où donner de la tête ni comment se comporter. Samuel bouge les lignes et elle ne sait comment s'adapter. C'est sa chance en fait, mais elle ne le sait pas encore. Elle mettra du temps à le comprendre. En attendant, elle résiste, elle, et ça contribue, encore, à augmenter son anxiété qui se mue en angoisse. Nathalie fixe sur les détails pour ne pas voir l'essentiel. Elle voudrait que tout redevienne comme avant. Elle est envahie par les « c'était mieux avant », corollaires des « qu'est-ce que j'aurais pu faire autrement », autant de petites phrases assassines qui veulent refaire l'histoire et empêchent la vie d'être, tout simplement. Depuis le crash, Nathalie ne sait plus à quel saint se vouer. Elle perd pied. Trop de changements. Trop de mouvement. Maman. Au secours. Panique à bord. Elle panique. Elle n'arrive pas à se réjouir, même quand c'est bien, mieux qu'avant. Elle n'arrive pas à se réjouir alors elle panique. Les plis. La poussière. Même dans leur lit parfois, parce que Samuel soudain, aime ça, la touche vraiment, la caresse, la fait jouir et qu'elle ne sait plus ce que c'est.

Non, vraiment, pour Nathalie, ce n'est pas simple que Samuel soit là. Vraiment là ? Quand il est là.

Quand il n'est pas là, c'est pire. Parce que Samuel est vraiment là aussi quand il n'est pas là, et même parce qu'il n'est pas là. Parce qu'il vit sa vie. Sans elle. Sans Nathalie. Nathalie passerait bien toute ses journées, chaque heure, chaque minute de sa vie avec Samuel. C'est ce qui se passait avant. Maintenant non. Et son absence le rend extrêmement présent. Trop. Quand il est dehors, en train de marcher, et qu'elle ne peut pas faire semblant de ne pas le savoir, qu'il rentre après 19H, chaque minute compte triple. Elle l'appelle, une fois, deux fois, pas trois. La plupart du temps, il ne répond pas. Il ne répondait déjà pas avant. Maintenant c'est pire. Il dit qu'il a besoin de son espace de pensées. Que ça ne l'empêche pas de penser à elle. Et c'est vrai. Il ne dit pas bien sûr, qu'il ne veut pas lui répondre devant Elise, pas que ça le dérangerait, mais ça l'interromprait et puis, ça lui donnerait l'impression de mentir pour de vrai. Quant au téléphone du bureau, elle peut toujours essayer, il ne le prend même pas avec lui. Il n'est pas là. Vraiment pas là. Pas si longtemps mais le temps lui paraît long, une éternité. Le silence. Rien de pire que le silence.

Samuel discute avec Elise.

Samuel se promène le long de la Mayenne. Le vent lui caresse le visage. Il voit les nuages dans le ciel. Il voit des dessins. Il marche, un sourire accroché aux lèvres. Il sent le frisson du printemps, de l'été presque là. Les herbes hautes. Ses baskets s'enfoncent dans la terre encore humide de l'orage de la veille. Le ciel a des couleurs changeantes. Quelques gouttes de pluies. Il accélère le pas, retourne à la voiture. Il était temps. Un léger crachin. Quelques gouttes, presque rien. Il enlève ses baskets, remet ses chaussures de ville, regarde son téléphone, un appel en absence, Nathalie. Elle n'a pas laissé de message. Il n'a pas le courage d'appeler. Il envoie un SMS, tout va bien, tu veux que je te rapporte quelque chose, du pain pour le diner. Non, merci, je t'attends. Je t'aime. Je t'aime. Il se dit qu'il lui achètera des fleurs sur la route. Et du pain quand même. Il tourne la clé. Un éclair jailli. La voix d'une fipette.

- *Il est 18H15 et je vous accompagne pour une heure, une heure de pas de danse, à seul ou à deux, la vie comme un pas de deux et Keith Jarrett aux manettes.*

Il se dit que Nathalie est rentrée tôt. Qu'il aime Keith Jarrett. Et décidemment cette fipette. Il tombe une pluie à verse. Un déluge. Les éclairs. La tempête. Samuel ne bouge pas. Il aime ça. Le jazz. La fipette. Et les éléments déchainés.

Si, il y a pire en fait. Le pire pour Nathalie, c'est quand il est là, sans être là, dans le grenier, qu'il est en train de dessiner, qu'il ne descend pas quand elle rentre, lui dit juste bonsoir, chaque minute de silence, compte encore plus, comme une quadruple présence, dans son absence. Nathalie n'arrive plus à se concentrer, elle a envie de monter, elle a envie d'hurler, descend-s'il te plait. Oui, ça, vraiment, Nathalie s'en passerait.

Samuel est au grenier, assis sur son canapé. Il dessine, concentré et détendu, un ciel d'orage. Les éléments déchainés. Un homme est assis au volant d'une voiture, le ciel fait des dessins. L'homme est enfermé, menotté. La voiture est renversée. Il ne peut pas sortir. L'eau monte. L'eau descend du ciel, monte sur la route. L'eau partout. La voiture sera bientôt immergée. Les menottes attachées à la portière. Il ne peut pas sortir, rien faire. Une sirène. Un gyrophare comme un éclair. Une femme flic. Son visage. Dans l'eau. Noyé d'eau. Elle va le sauver.

Alors, pour accepter, pour supporter, tout ce mouvement, cette présence en mouvement, Nathalie se dit que ça va passer. Que son mari fait sa crise d'adolescence. Une crise d'adolescence qu'il n'a jamais faite. Ça va passer. Son père est d'accord. Ça les arrange bien tous les deux. Mais au fond, elle sent bien que ce n'est pas si simple que ça. Et qu'il est possible que ça ne passe pas.

Un jour, Samuel décide d'instaurer une nouvelle règle. Dorénavant, il déjeunera une fois par mois avec ses fils. Tous les 3. Entre hommes. Au restaurant. Ou au bowling. Et, si le bowling c'est pour les ploucs, ils feront autre chose. Match de rugby. Concert. Cinéma. Ou autre. Il n'a pas proposé la marche, il veut se garder cet espace, à lui, son père et lui. Ne pas confondre. Il sait, le sent. Nathalie est restée sans mot dire. Elle ne pouvait pas dire que non, surtout pas. Non. Elle ne veut pas. Pas un déjeuner. Un après-midi toute seule. Encore. Un moment où il n'est pas là. Trop là. Pourquoi ? Elle va faire quoi ? Elle ne veut pas. Elle ne peut pas dire ça. Décemment. Elle a laissé Thierry râler, s'époumoner, dire que c'était n'importe quoi, qu'il n'avait plus 10 ans, qu'il fallait y penser avant, Thierry a tenu bon. Sylvain a dit d'accord. Tout

de suite. Thierry a fini par céder. Nathalie est devenue blême. Elle ne s'y attendait pas. Ensuite, il s'est agi de savoir quand. Quel midi ? Quel après-midi ? Le dimanche ? Elle a cru défaillir, papa, s'est précipité sur le revers de pantalon de Sylvain, mal fait, tu peux le refaire ? Une affirmation. Dis, tu peux le refaire. Maintenant ? Oui. Maintenant. Un ordre. Sylvain s'est exécuté. Thierry a continué. Il a négocié. Le dimanche non, papa, non, vraiment pas, et puis grand-père. OK. Pas le dimanche. Nathalie a été soulagé. Un instant. L'instant d'après, elle a prié pour que ce ne soit pas le samedi. Le samedi, elle fait son ménage, elle aime bien savoir Samuel à la maison, même dans son grenier. Oui, même dans son grenier. Le samedi, aucun risque, c'est le jour de sortie de Thierry avec ses copains. OK. Pas le samedi. Ce sera le jeudi. Samuel est à mi-temps. Thierry n'a pas cours. Sylvain non plus. Le jeudi. Et comme ça, il n'empiètera pas sur son temps familial. Nathalie travaille à l'entreprise le jeudi après-midi. C'est parfait. Un moindre mal. Va pour le jeudi midi et après-midi. Nathalie n'a rien dit. Samuel est content. Il sait qu'il est passé à côté de son rôle de père. Il se dit qu'il est temps d'y remédier. On ne sait jamais.

Samuel fait ce qu'il doit faire, quitte à bousculer sa vie. Il va voir Elise régulièrement. Il ne l'a pas dit à Nathalie donc. Il a enregistré son numéro de téléphone. Elise. Dans ses contacts. Il a changé celui de Nathalie, il a mis Nathalie, à la place de maison. C'est mieux quand même. Nathalie est sa femme, une femme, pas une maison. D'ailleurs l'air de rien, il prend plus de plaisir avec elle au lit, il la redécouvre, sa demande, son odeur, sa peau. Nathalie lui demande souvent de faire l'amour, ça la rassure. Parfois elle pleure, mais c'est quand elle a joui. Il aime bien la faire jouir, il avait oublié cette sensation. Même pour lui, c'est différent, il est plus présent. Il se dit que c'est la marche, le grand air, il prend du muscle. C'est surtout que, comme son esprit est moins encombré, que le brouillard s'est dissipé, le corps reprend ses droits, il ressent. Ça a du bon. Oui, vraiment, Samuel aime faire l'amour avec Nathalie, même après 30 ans. Maintenant. Avec Elise, Samuel y a pensé, un peu, à faire l'amour. Elle a 40 ans, elle est jolie, intelligente, et douce et forte. Pas comme Nathalie. Il y a pensé et puis non, il a décidé que non, que ce n'était pas le sujet. Il l'aime beaucoup mais il aime sa femme. Il aime Nathalie. Il n'a pas envie de changer de vie. Et, une maitresse, ce n'est pas pour lui. De toute façon, Elise ne voudrait sans doute pas. Ou peut-être que si ? Ce n'est pas la question. La question c'est lui. Il se pose la question, vraiment, et il se dit non. Elise s'est posé la question, elle aussi, a répondu non. Elle sait bien qu'elle n'est pas construite, reconstruite, démolie, en vrac, même

si ça ne se voit pas. Et qu'une histoire sur des cendres, avec des cendres, surtout celles d'un enfant au milieu, ça ne peut pas marcher. Pas comme ça. Pas maintenant. Pas comme un pansement. Et puis, elle est fine, elle sait que Samuel bouge, change, évolue, doit se trouver lui-même, avant de trouver quoi que ce soit d'autre, qui que ce soit d'autre. Elle le voit bien. Donc non. Ce n'est pas la question. Pour le moment. Ils n'ont pas eu besoin de se le dire. Ils le savent. Et ils savent que l'autre sait.

Elise se doute bien que Samuel n'a pas dit à Nathalie qu'il la voyait. Elle n'aime pas beaucoup ça, elle pense que ça crée une ambiguïté. Un jour, elle le lui a dit. Elle est comme ça Elise, elle dit les choses. Tout vaut mieux que le non-dit. Samuel y a pensé. Il a pensé dire à Nathalie, au lit, après qu'elle ait joui, tu sais, à côté de moi, dans l'avion, il y avait un enfant, Léo, il est mort, il n'est pas miraculé lui, je vois sa mère, il l'a appelée de l'avion, juste avant, le crash, la mort, c'est pour ça que je ne t'ai pas appelée toi, tu ne m'as pas demandé pourquoi, pourquoi je ne t'ai pas appelé, je sais que ça t'inquiète même si tu ne m'en parle pas de ce coup de fil là, j'y ai pensé, je n'ai pas eu le temps, il a appelé sa mère, j'avais son numéro, elle devient une amie, je veux l'accompagner, l'aider, le temps qu'elle se remette, un peu, de ce dont on ne se remet pas, jamais, mais je sais, au fond de moi, que j'en ai besoin, aussi pour moi, c'est pour moi, aussi, que je la vois, je suis désolé, de te l'avoir caché. Il ne l'a pas fait. Il n'a pas le courage, là tout de suite de s'y confronter, de confronter Nathalie, et lui-même, à cette liberté. Elle est trop fragile. Nathalie. Cette liberté. Il sait que sans doute, elle n'y résisterait pas, qu'il n'y résisterait pas, qu'il renoncerait. Il le sent. Il sent qu'il n'est pas prêt. Comme pour les baskets. Les premiers. Les rouges. Ceux qui sont dans le grenier. Il n'aime pas mentir. Il le fait. En fait, il n'a même pas besoin de le faire, elle ne lui demande pas ce qu'il a fait, elle part du principe qu'il marche, quand il n'est pas là. C'est ce qu'il lui a dit le premier jour. C'est ce qu'il a réellement fait. Aussi. Oui, enfin, il sait bien qu'elle ne parle pas de ça. Elise n'est pas comme Nathalie, pas du tout une adepte du non-dit, et encore moins de la transaction avec soi-même ou de toute autre forme de mauvaise foi. Oui. Samuel le sait. Il sait qu'il se débrouille pour être rentré le plus possible avant 19H. Que la marche n'est qu'une excuse. Même s'il marche vraiment. Qu'il fait attention à ne pas laisser trainer son téléphone personnel, maintenant qu'il en a deux, qu'il le laisse toujours sur silencieux. Oui. Il le sait. Il sait qu'il ment. Même par omission. Qu'il fait attention. Il le sait. Et il n'en est pas fier. Il ne sait simplement pas comment faire autrement. Pour le moment. Elise lui dit que rien ne vaut la vérité, jamais. Elle lui dit, oui,

rien ne vaut la vérité. Elle le sait. Et puis, ils sont passé à autre chose. Après ça, Elise ne s'en est plus mêler. Après tout, elle a dit ce qu'elle pensait. D'une certaine manière, le reste ne la regarde pas.

Samuel et Elise se voient une ou deux fois par semaine, parfois plus quand l'un, ou l'autre, en a besoin. Ils évitent les règles. Même si de facto, le mercredi Elise ne travaille pas et que c'est plus facile. Les autres jours, elle finit à 15 heures et Samuel a un œil sur l'heure, pour rentrer à l'heure justement. L'absence de vérité, c'est une absence de liberté. Le jeudi, depuis que c'est le jour de ses garçons, il n'en est pas question, ni d'un côté, ni de l'autre. Même si, pour l'instant, le jour des garçons n'est qu'hypothétique, ils n'ont jamais été libres tous les deux, et ils se sont contenté de déjeuner ensemble une fois ou deux, vite fait, à la maison, après Samuel est monté dans le grenier. Mais quand même. Si jamais. Elise est d'accord, ses enfants sont la priorité. Samuel évite le samedi, et le dimanche, il n'en a même pas été question. Ils se voient régulièrement dans un espace contrôlé, quand même. Très contrôlé même. Pareil pour les communications, Elise l'appelle peu, les SMS, c'est plus simple. Et puis, instinctivement, elle ne veut pas déranger, elle voit bien qu'avec elle, il ne le sort jamais, il sait bien, il le lui a dit, que c'était pareil chez lui. Oui, vraiment, l'espace de leur relation est très contrôlé. Décidément, Elise préfèrerait la vérité, c'est mieux, pour tout le monde, et même pour elle. Surtout pour elle. Elle ne veut pas avoir l'impression de déranger. Elle ne veut pas devoir se restreindre dans ses appels et ses demandes. Elle ne veut pas contrôler, être contrôlé, rentrer dans une case, se sentir emprisonnée. Elise aime la liberté. Surtout qu'il n'y a rien à cacher. Elise ne dit rien, elle n'en pense pas moins, Samuel le sait bien. Il se rend disponible, se dit que s'il rentre vraiment tard un jour, ou que si Elise appelle à un moment où il est avec Nathalie, il saisira la balle, au bond, l'occasion, de dire la vérité. J'ai une amie. Ce n'est pas si compliqué. Si, ça l'est. C'est comme ça. Pour l'instant.

Pour l'instant, Samuel et Elise deviennent amis. Même s'ils se voient comme des amants, ils deviennent amis, ils sont amis. Ils prennent le thé ensemble. Ils marchent dans la nature. Elise aime autant marcher que Samuel. Ils parlent de tout et de rien, mais surtout de Léo au début. Elle lui a montré les photos, sur son ordinateur et chacune était une histoire. Il a évoqué le procès aussi. Et pourquoi il a signé. Il sait que la question va se poser pour Elise. Et puis, de plus en plus, ils parlent d'eux. De ce qui les constitue. De ce qui leur importe. Le dessin. La

musique. La vie. Elise joue du piano aussi. Ils partagent le silence des notes. Le silence tout court parfois, aussi. Ils apprennent à se connaître. Ils se sont tout de suite appréciés. Ils apprécient de se connaître. De se rencontrer. En toute liberté. C'est ça. Sans doute. L'amitié.

Samuel découvre l'amitié. Il a une amie, lui qui n'avait pas d'ami, n'a pas d'ami, ne savait même pas ce que c'était. Elise, elle connaît bien l'amitié. Elle a des amis, ici, ailleurs, elle sait créer du lien, c'est ce qui la sauve aussi. Et puis, elle a ses amies d'enfance, sa famille. Elle lui raconte. Il y a Valentine, Laëtitia et Aurore. Elles ne vivent pas là, elles sont dans le sud, Marseille et alentours, Elise vient de la région d'Aix en Provence, elle a voulu changer, déménager, après que Stéphane, son mari... Elise s'arrête. Un sanglot dans la voix. Forte. Mais pas tant que ça. C'est dur. Si dur parfois. Le manque. Là. La région du cœur en souffrance. Elise pleure, à l'intérieur. Elle sourit dans ses larmes aux bord des yeux, sa pudeur. Et elle reprend. Ses amies ne vivent pas là, mais elles mais sont là, Laëtitia est venue le premier mois, quand Samuel n'était pas encore là, elle ira pour les vacances. En attendant, il y a Skype, Facebook, si, si, ça a du bon les réseaux sociaux, un coup de TGV le week-end, oui, elle a une vie le week-end, quand il n'est pas là. Elise sourit. Samuel est contrit. Non, non, pas de message caché. Elle lui dira quand elle en aura assez. D'être cachée. En attendant, elle reprend son histoire, là où elle en était. Elles s'appellent les 3 mousquetaires, ben oui, elles sont 4 comme dans la vraie histoire, elle a déménagé, il y a deux ans, à Angers, là où il y avait un poste. Elles ont juré que ça ne changerait rien et c'est vrai. Pour Léo ça a changé mais pas tant que ça. Son ami d'enfance était parti à San Francisco le mois d'avant. C'est pour ça que c'était important, Kevin, l'enfance, l'ami d'enfance de Léo, de Marseille à San Francisco. Elise se tait d'un coup. Ça va ? Oui. Ça va. C'est que... C'est que Sylvie, l'hôtesse de l'air l'a appelée. L'hôtesse de l'air ? Oui. Celle qui... Avec qui... Celle qui a accompagné Léo jusqu'à l'avion. Elle l'a appelée. Elle avait peur qu'il ait été tout seul. Elle a dit... « *J'avais peur, si peur, qu'il ait été tout seul. Quand j'ai vu son nom sur la liste. Je...* » Et puis elle a pleuré. Elle a tellement pleuré. Ça lui a brisé le cœur à Elise des pleurs pareils.

- *Elle a pleuré si tu savais. Je l'ai laissé pleurer. Tu comprends ?*

Tu comprends ? Oui, Il comprend. Son cœur brisé. Sa voix aussi. Oui, il comprend. Il ne le dit pas. Il ne dit rien. Il laisse le silence. Il laisse le silence s'installer. Un silence, dense, épais, à ne pas rompre, de peur que quelque chose ne se rompe, ailleurs. Que les digues ne tiennent plus, celles qui contiennent le chagrin, ce chagrin insurmontable, endigué, mis de côté, jusqu'à

temps que ce soit le moment, que la souffrance ne dévaste pas tout, dedans. Il laisse le silence. Elise pense à Sylvie, à Sylvie qu'elle a laissé pleurer alors qu'elle lui aurait bien raccroché au nez, elle a dû arrêter de respirer, pour supporter, ses pleurs, à elle, pas à elle. Elle, elle ne peut pas pleurer. Elle ne pleure pas. A peine. Elle dit souvent cette phrase, ne me secouez pas, je suis pleine de larmes. Elise pense à tout ça et ne le dit pas, ni cette phrase qu'elle dit souvent, ni sa colère, sa haine, contre cette femme qui a mis son bébé dans l'avion, pourquoi ? Pourquoi ? Hurlement dans son esprit. Tétanie. Injustice. Chienne de vie. Je te hais. Je te vis. Elise pense à tout ça. Elle pense tout ça. Elle respire. Elle ne ne peut pas lui dire ça. Non. Elle ne peut pas. Non, qu'elle en ait honte, elle n'en a pas honte, c'est juste que, si elle le dit, juste derrière la haine, il y a le chagrin. Insurmontable. Pour l'instant. Elle se tait parce qu'elle sait que sans le silence, là, elle pourrait s'écrouler. Samuel le voit. Il n'ose pas la toucher, la secouer, lui aussi il pense à cette phrase qu'elle dit souvent, ne me secouez pas, je suis pleine de larme, une citation, il ne sait pas de qui, elle ne le lui a pas dit, Elise cite parfois des phrases en disant je ne sais plus de qui. Il se dit qu'elle devrait sans doute pleurer un peu plus, mais que ce n'est pas le moment. Lui, il a senti son cœur se serrer. Tout ça pour une hôtesse de l'air. Putain d'hôtesse de l'air. Pourquoi elle l'a mis dans l'avion ? Lui aussi. Finalement, Elise a continué. Elle l'a laissé pleurer. L'hôtesse. Elle s'est arrêté de pleurer, elle s'est excusée. Elle a dit je suis désolée. Elise s'arrête à nouveau. Le silence.

- *Je suis désolée.*

Je suis désolée ? Ne le soit pas connasse, ce n'est pas toi qui a perdu ton bébé. Elise respire fort, dans le silence. Le cri de son esprit. Mon bébé. Mon bébé ! Samuel se tait. Elise reprend, se reprend, sait l'ambivalence, se laisse traverser, sourit parce que c'est vrai aussi.

- *Je l'ai rassurée, je lui ai dit qu'il était bien accompagné. Une sorte de super héros. Je lui ai dit que je te voyais. Que tu m'aidais. Elle était soulagée. Elle a demandé à passer. Elle est rentrée en France, elle m'a parlé d'une amie à elle, une hôtesse elle aussi, qui a laissé monter une famille entière qui était en retard. Je n'ai pas tout compris. J'ai dit non. Je ne veux pas la voir. Faut pas exagérer quand même.*

Non. Faut pas exagérer.

Ce jour-là, ils sont passés à autre chose. Il n'était pas temps de s'y attarder. Mais quand même, ça a fait son chemin.

Quelque temps plus tard, Elise a voulu reparler de Léo, de la mort. Elle ne peut pas l'éviter. La mort fait partie de la vie d'Elise. C'est comme ça. Parfois ça lui semble être une malédiction. Parfois non. Comme une clé d'entrée pour autre chose. La mort fait partie de sa vie, c'est vrai. Ses parents. Son mari. Et maintenant. Elle a souri. Elle a peur de lui porter la poisse. L'humour pour dévier. Une autre digue. Un autre barrage pour ne pas se noyer. Il saisit la balle au bond, sourit lui aussi. Il lui raconte ses parents. Sa vie qui a basculé.

- *Bon alors on peut faire un club ?*

Samuel hésite. Et puis, il se lance. Il dit ce qu'il n'a jamais osé dire. La mort d'un enfant, ce n'est pas pareil. Silence. Le cœur de Samuel bat à tout rompre. Et si c'était trop, trop vite, pas encore le moment, et s'il n'avait pas la force, ne pouvait pas, être là, tenir, l'empêcher de se noyer. Elise hésite. Elle ne sait pas. Oui. Pas pareil. N'empêche. Pareil. Elle n'a pas d'autre choix que d'accepter. Elle le dit.

- *Je n'ai pas d'autre choix que de l'accepter.*

Elle le dit avec force et conviction, sûrement pour s'en convaincre. Elle n'a pas d'autre choix que de l'accepter. Et, en même temps, elle n'accepte pas. Elle ne l'accepte pas. Pas du tout. Samuel le sait bien même s'il ne dit rien. Elle parle de Léo au présent. Elle a laissé sa chambre intacte, n'a rien touché, achète encore des jouets. Il ne dit rien. Il n'en pense pas moins. Elle sait ce qu'il pense. Elle le pense aussi. Elle pense qu'elle n'est pas prête. Pas encore prête. A le laisser partir, l'abandonner. Elle n'est pas prête. Elle le sait. Elle doit l'accepter. Plus jamais. Ses baisers. Papillons. Esquimaux. Normaux. Plus jamais ses câlins. Maman, je t'aime. Samuel la regarde. Il hésite. Il se dit qu'il va y arriver, que c'est fait pour ça les amis, que si ce n'est pas lui, alors qui ? Que ses amies sont loin, ne peuvent pas lui tenir la main. Que c'est lui qui a tenu la main de Léo. Il sait qu'il doit parler. L'aider. A avancer. A accepter. Alors, il se lance. Il faut bien commencer par quelque chose, accepter, d'avancer.

- *Tu as... Tu as gardé, effacé, le message de Léo ?*

Voilà. On y est. Elise le sait. Elle sait qu'elle doit parler. Avancer. Alors elle se lance. Elle saute dans le vide. Non. Non, elle n'a pas effacé le message même si elle ne l'écoute pas. Elle hésite. C'est après que c'est difficile. Plus difficile. Mais, c'est le cœur du sujet. Elle n'a pas d'autre choix que d'accepter. Elle n'a pas accepté. Dire pour avancer. Nommer pour dépasser. Elle raconte. Le message. Quand elle l'a entendu. Son cœur dans la bouche. Un haut le cœur. Son cœur s'est arrêté pour ne pas se briser. Le cœur au bord des lèvres. Léo dans ses oreilles. Je t'aime maman. Son cœur brisé. Elle ne peut pas le réécouter. Elle ne doit pas. Elle le sait. La

tentation de l'obsession. Elle devrait l'effacer. Elle le sait. En même temps, pas la peine. Ça revient au même. Elle l'a dans les oreilles. Dans les morceaux de son cœur éclaté. Je t'aime maman. C'est pareil au fond. Non, pas pareil. Pas pareil du tout en fait. L'effacer, sa voix, son message, je t'aime maman, c'est symbolique. Ça dit quelque chose. Non, ce n'est pas pareil. Non. Au fond, il a raison, ce n'est pas pareil. La mort d'un enfant. Pas pareil du tout. Ça n'a pas de sens. C'est un non-sens. Je t'aime maman. Comment faire avec un non-sens ? Comment faire pour accepter. Avancer. Se relever.

- *Est-ce qu'on se relève jamais de la mort d'un enfant ?*

Elle se tait soudain. Est-ce qu'on se relève jamais de la mort d'un enfant ? La question plane entre eux. La réponse est dans la phrase. Jamais. Elise reprend. Elle ne sait pas. Pour l'instant, elle crée un temps en suspens. Elle... Elle en a bien conscience. De ce temps. Elle le crée. Pour ne pas mourir justement. Voila. Voila. Elle dit. Elle nomme. Elle avance. Quand même.

Samuel et Elise parlent de Léo, de deuil, de mort, oui, parfois aussi, souvent. Ils parlent de la mort sans y penser. Pour avancer. La mort est un tabou pour ceux qui ne l'ont pas vécue, pas croisée, ou qui n'en ont rien fait. Pour les autres, pour les rescapés, d'un crash, d'un accident, d'une maladie, d'une guerre, d'un attentat ou de la mort d'un parent, trop tôt, trop vite, ne parlons pas de celle d'un enfant, la mort, c'est un bon sujet de vie. Un bon moyen d'être en vie. De se raconter sa vie. De la prendre en main. De l'écrire. De la dessiner. De la décider. Samuel est en train de le faire. Elise attends d'être prête, avance à son rythme, a besoin d'être accompagnée. Et de rire aussi. Parce qu'ils rient aussi. Beaucoup. Samuel est drôle, elle aussi, dans leur façon de regarder la vie, les situations, comme leur prénom, de s'extasier, de penser, légèrement décalés. Un peu de comédie. Ça change du mélo. Ou du thriller. La vie a plein de couleurs.

Les enfants n'ont pas peur de la mort. Ce n'est pas simple pour eux, ils ne l'aiment pas, n'ont pas envie, ni de mourir, ni qu'une personne de leur entourage meure mais, si on le leur explique, la mort, ils n'en ont pas peur. En tout cas, ils n'ont pas peur de l'affronter, d'en parler. Non. Ce qui fait peur aux enfants, ce sont les peurs des grands, les non-dits, les cachés, l'imagination est pire que la réalité. Elise le sait bien. Elle est confrontée à cette réalité tous les jours. Tous les jours, elle a 19 enfants devant elle confrontés à cette réalité. Ils ne peuvent pas en parler, ni à leur parent, ni à elle, ils n'osent pas, même si elle leur a dit qu'ils devraient.

Ils n'osent pas et leurs parents, bien intentionnés ont sûrement insisté, surtout tu ne vas pas la déranger, tu te tais, tu n'en parles pas, c'est déjà assez dur pour elle comme ça. Pour elle oui, c'est déjà assez dur comme ça, mais pour eux aussi. Et, autant elle ne veut pas prendre l'hôtesse à sa charge faut pas exagérer, autant les enfants, c'est normal, c'est dans l'ordre des choses, à elle de les aider. Alors, un jour, elle demande à Samuel d'intervenir dans sa classe. De raconter. Quoi ? Quoi ? Elle ne sait pas. Ce qui viendra. L'accident. Léo. Avec des mots. Pour eux. Des mots pour éviter les maux. Oui. Bien sûr. Avec plaisir. Trac. Sensation de bien faire. Peur de mal faire. Sentiment d'être utile. Samuel ne dort pas de la nuit, la veille de son intervention. Il arrive à l'école avec une heure d'avance, si peur d'être en retard, pas à la hauteur. Elise sourit, l'accueille. En avance. Ce n'est pas grave, aujourd'hui c'est un jour spécial. De toute façon, les enfants, n'arrivaient à rien, ils l'attendaient. Samuel entre dans la classe. Il sourit, se présente.

- *Bonjour, je m'appelle Samuel Lafargue. Je... J'étais dans l'avion. J'étais à côté de Léo.* Il s'arrête. Il voit tous les enfants le regarder. Mais surtout, il voit le regard qui manque. Il voit Léo. Il voit la place de Léo, vide, au milieu de la rangée de gauche, près de la fenêtre. Il peut presque le voir rêvasser, pendant qu'il écoute et fait passer un mot à son copain Lucas, juste au fond de la classe. Il reconnaît Lucas à ce qu'Elise lui en a raconté, Lucas le copain de Léo, d'Angers. Il peut presque entendre Elise lui dire que, s'il peut faire 3 choses en même temps, c'est bien de les faire une à la fois. Il entend le rire de Léo lui répondre. Oui. Maitresse. Sans impertinence mais ce qu'il faut d'intelligence. Il voit Lucas lui envoyer une boulette de papier. Lucas qui l'écoute là maintenant avec une mine de papier mâché. C'est qu'il lui manque son pote. Son cops. Son mangeur de carotte. Parce que Léo mangeait des carottes à la pelle, cru. Un vrai lapin. Mon lapin disait Elise. Elle disait mon chat aussi, parfois. Faut savoir maman. Ma poule. Ils riaient aux éclats. Le cœur d'Elise éclaté. Celui de Lucas aussi. Samuel voit tout ça dans une clarté éblouissante. Il se lance. Il raconte sa rencontre. Il raconte l'accident. Il raconte l'après. Il parle de la mort, de la vie, de l'incompréhension, de l'impuissance, du chagrin, de la culpabilité. Il leur parle avec des mots d'enfants. Il leur parle et il voit leurs visages se détendre, comprendre, arrêter d'imaginer le pire. Le pire est arrivé. Mais le pire, c'est de ne pas en parler, de le garder pour soi, de penser qu'on est seul à ressentir ça. Lucas laisse des larmes couler. Il demande si c'est normal d'en vouloir à Kevin ? Kevin. Aux Etats-Unis. San Francisco. C'est à cause de lui que Léo a pris l'avion. C'est de sa faute. Samuel ne sait pas quoi répondre, il n'est pas au point sur ce sujet. Il regarde instinctivement Elise. Elise qui reste muette,

soudain, pense à Kevin, elle ne l'a eu qu'une fois au téléphone, juste après le crash. Il s'en voulait tellement. Il pensait que c'était de sa faute. Elle lui a dit non bien sûr. Evidemment que non. Mais elle ne lui a plus jamais reparlé. Elle doit, elle devrait l'appeler. Est-ce qu'elle pense que c'est de sa faute ? Est-ce qu'elle lui en veut. Non. Rationnellement. N'empêche, elle ne l'a pas appelé. Elle va le faire. Elle ne lui en veut pas. Elle pense à tout ça, laisse Samuel se débrouiller. Il enchaîne. Lui, il en voudrait à Kevin, il en veut à Kevin, il hésite et puis, il enchaîne encore, il s'en veut à lui aussi, ses parents venaient le rejoindre pour les fêtes quand ils ont été percutés par une voiture, qu'ils sont morts, oui, il s'en veut. Il dit ça. Il dit qu'il sait que ce n'est pas ça, que ce n'est pas le bon chemin. Mais qu'il ne sait pas quoi faire d'autre. Il dit qu'Elise sait ça mieux que lui. Elle est l'experte en matière de résilience. Il dit ne dit pas résilience bien sûr, il ne connaît pas le mot ou à peine. Elise lui en a un peu parlé. Il dit qu'elle est experte sur le sujet des chemins de traverse pour laisser repousser la vie. C'est vrai. Oui, c'est normal d'en vouloir à Kevin, lui-même s'en veut, comme Samuel, il pense que c'est de sa faute. Oui c'est normal, d'être fâché, en colère, d'en vouloir à la terre entière et même à soi, et même à Dieu si on y croit, et même à la vie. C'est normal, mais ce n'est pas le bon chemin. Parce que ce chemin mène au désarroi et ne résout rien. Il rajoute de la peine à la peine et il empêche la vie de reprendre sa place. La mort paraît injuste parfois. Elle l'est. Souvent. Ou pas. Il s'agit de l'accepter. C'est si dur. Elle s'arrête. Elle aussi doit faire avec des cris dans sa tête. Elle laisse la pensée la traverser, ce cri déchirant, c'est si dur. Elle reprend. Et pour ça, même si c'est difficile, il faudrait arriver à n'en vouloir à personne. Personne. Ni à l'autre. Ni à soi-même. Ni à celui qui est mort. Ni à la vie. Même si c'est un suicide ? Oui, même si c'est un suicide. Même si c'est un meurtre ? Un attentat ? Même, si c'est à cause du capitaine de l'avion ? Si c'est lui qui est coupable de la mort de tous ces gens, de celle de Léo ? Elise est surprise. Elle reprend Lucas, instinctivement.

- *Le commandant, Lucas. Le commandant de l'avion.*

Pourquoi il parle de ça ? Ah oui, la télévision. Elle ne regarde pas la télévision mais eux oui. Ils regardent la télévision, l'enquête en cours pour savoir si Christophe, le commandant de bord est coupable. Déjà coupable. Condamné d'avance. Elle a une pensée fugace pour Laurence, l'avocate, qui veut un procès, l'a contactée, doit la voir. Elle, elle a perdu son mari et son enfant dans le crash. Elle se dit soudain, qu'elles sont pareilles. Pareilles. Qu'elle comprend la colère de cette femme qui se bat bec et ongle pour trouver un coupable, faire payer, que justice soit faite. Oui, Elise comprend. Elle ne le dit pas. Lucas insiste.

- *Même si c'est un homicide involontaire ? Ils ont dit à la télévision que c'était possiblement un homicide involontaire. C'est un meurtre c'est ça ?*

Non. Pas tout à fait. Un homicide involontaire c'est quand on tue quelqu'un sans avoir eu l'intention de le tuer. Un meurtre c'est plutôt prémédité.

- *Quand même, on peut en vouloir dans ces cas-là.*

Non. C'est mieux que non. C'est toujours mieux de n'en vouloir à personne. Lucas insiste.

- *Même si c'est un meurtre ? Prémédité et tout ?*
- *Oui, même si c'est un meurtre.*
- *Même si c'est un attentat. Comme à Paris.*

Oui. Même si c'est un attentat. Oui. Même si c'est un attentat. Parce que la haine en réponse à la haine tue celui qui n'est pas mort. Il tue son amour. Brouhaha. Colère.

- *Quand même, tu ne peux pas dire ça.*

Les enfants ne comprennent pas. C'est difficile à comprendre cette chose-là. Pour les enfants. Pour les grands. Pour tout le monde. Même pour elle. C'est difficile mais elle sait que c'est bien d'y tendre. Elise rétablit le silence. Elle insiste. On peut être en colère, oui, bien sûr, on peut haïr, et en même temps, il s'agit de se battre en soi-même, contre cette colère, contre cette haine, parce que cette colère-là, cette haine-là, empêche la vie de reprendre sa place, de reprendre son cours. Elle sait que c'est difficile mais c'est le chemin, c'est certain.

- *C'est dégueulasse.*

Lucas crie sa peine.

- *C'est dégueulasse. C'est pas juste. C'est pas juste.*

Sanglot.

- *- C'est pas juste. Tu peux pas dire ça.*

Silence. Les enfants sont d'accord. Elise se bat. En elle, contre elle. Pour que non. C'est dégueulasse. C'est pas juste. Son cœur crie. Lui aussi. C'est dégueulasse. Elle l'entend. Et, c'est parce qu'elle l'entend qu'elle peut décider que non, ce n'est pas cette voix qui a raison, c'est l'autre. Ça n'empêche pas la peine immense. Au contraire. Elle sait que derrière la colère, il y a des morceaux de souffrance. Et que c'est justement cette souffrance qui fait peur. A ça que sert la colère. A masquer cette souffrance-là. Impossible. A éprouver. Elle le sait. Elle le prend de plein fouet. Le sentiment, la sensation que le monde s'est arrêté de tourner. Ne tourne pas rond. Plus rond. Depuis que Léo, son lapin, son chaton, n'est plus de ce monde. Le cœur en miette, elle recolle les morceaux de sa pensée. Elle sait qu'elle doit faire semblant avant de

pouvoir vraiment le penser. Que sa vie passe par là. Sa survie plutôt. C'est pas juste. C'est pas juste. Hurlement à l'intérieur. Un frisson la traverse. Elle se laisse traverser, le souffle coupé.

- *Elise ?*

Samuel la regarde inquiet. Elle respire. Ça va aller.

- *Il y a peut-être un sens. Une raison cachée. Sauf qu'on ne la connaît pas. Peut-être que la mort de Léo...*

Elise s'interrompt. Un sanglot. Explosion dans un cœur déjà en morceau.

- *Peut-être que la mort de Léo empêche la mort de milliers d'autres personnes. On ne sait pas. La vie est plus grande que nous. Peut-être que la mort de Léo... Peut-être que la mort de Léo permettra, plus tard, quelque chose qui n'aurait pas eu lieu sans ça et qui est indispensable. Peut-être que moi, parce qu'il est mort, je vais faire quelque chose d'indispensable, ou Samuel, ou toi Lucas, ou Kevin, ou vous tous. Peut-être que nous avons tous quelque chose à apprendre et à faire de ça.*

Elise s'interrompt. Oui, c'est ça, dans son esprit. Un sanglot au milieu du cœur pas recollé mais la pensée pansement.

- *Oui, c'est ça. Peut-être que nous allons rendre le monde meilleur grâce aussi à ça. A sa mort. Peut-être que la mort de Léo va rendre le monde meilleur. Je ne sais pas. Mais j'y crois. Oui. J'y crois.*

Soudain, un instant, le cœur apaisé. Pas longtemps mais tout instant est bon à prendre.

- *Un peu comme l'effet papillon Elise ?*

C'est Sarah, une petite fille douce et timide, qui a dit ça. Soudain, le silence. Oui. Un peu comme ça. Tu peux nous raconter l'effet papillon Sarah ? Sarah raconte l'effet papillon, que chaque chose à une conséquence plus grande et qu'on ne peut enlever aucune cause sans perturber l'ordre des choses.

- *Et vous faites quoi vous Monsieur ?*

La question de Lucas a fusé. Il est temps de revenir au concret.

- *Dessinateur.*

Ça lui est venu comme ça. Ça lui a échappé. Dépassé. Dessinateur de BD. Timothée, un grand garçon original, a laissé échapper un sifflement d'admiration.

- *Non.*

Suivi de toute la classe. Samuel s'est retrouvé sous le feu des projecteurs de leur regard curieux. Voilà comment, en un mot, il devient un super héros. Comme pour Léo.

L'intervention de Samuel est devenue un cours pratique sur la BD. Echange passionné autour des séries. Dessin appliqué. Alors, Elise propose que chaque élève dessine un portrait de Léo. Voilà, c'est ça. Ils vont organiser une belle cérémonie pour Léo. Tous les dessins seront exposés. Ils peuvent apporter des souvenirs, un jouet, de la musique et, elle fera du gâteau de semoule, le dessert préféré de Léo. Elle propose d'inviter Kevin. Les enfants sont d'accord. Ils ont compris quelque chose. Elle pense que ce sera juste avant les grandes vacances. Elle se dit que c'est important. Les enfants sont contents. Ils savent intuitivement qu'ainsi, ils pourront lui faire leurs adieux. Ne pas l'oublier. Mais tourner la page.

Samuel parle de tout ça avec Viviane, la psychiatre de l'assurance. Ça l'a secoué ce qu'a dit Elise, comme souvent ce que dit Elise d'ailleurs. Elle le secoue même si lui n'est pas plein de larme. Enfin, il ne croit pas. Il met en perspective sa propre réaction à la mort de ses parents. Il se dit qu'il n'a pas tout compris. Que, peut-être, il a empêché la vie de reprendre sa vie. Il est confus. Il n'a pas tout compris. Mais, il sent, il sait, il tient quelque chose. Il n'est jamais trop tard, dit Viviane. Pour quoi ? Pour vivre. Ah mais il vit quand même, ce n'est pas ça qu'il voulait dire. Il voulait juste dire... Il ne sait plus ce qu'il voulait dire. Il n'est pas prêt à l'entendre. Il n'est pas prêt à s'entendre. Pas encore. Pour l'instant, il ménage le tout et l'ensemble du tout. Ses changements et ses habitudes. Il sait bien que le mouvement est irrévocable mais, il fait comme si. Comme si ça l'était. Comme s'il avait tout son temps. Comme si de rien était pour ne rien précipiter, pour être prêt. Justement. A changer. De vie. A vivre.

Evidemment, ce fragile équilibre ne peut pas durer, des semaines qu'il est à mi-temps, ça dure depuis trop longtemps, cette envie qui le tenaille, constante, de dessiner, même quand il marche, qu'il rêve au dessin, dans son cœur, dans sa tête, comme un mouvement jazzy, celui d'une histoire, avec ou sans fipette, la psychiatre qui fait peur à Nathalie et Jean-Claude qui demande pourquoi tout ce bruit pour rien, il n'a rien eu et les psys c'est pour les fous et puis Elise, qui trouve ça bien, la psy, le jazz et le dessin, l'histoire. Elise qu'il a besoin de voir. Et ses enfants, qui lui prennent du temps. Et ses baskets rouges rangées dans un placard. Elise aussi. Enfin, elle dans sa maison d'Angers, je suis allé me promener, mon téléphone hors de portée. Et la panique de Nathalie qui n'en peut plus de tous ces changements, même si elle ne le dit

pas, elle le pense si fort qu'elle pense que ça s'entend parfois. Oui, la panique de Nathalie et son amour aussi. Nathalie qui défend Samuel vis-à-vis de son père encore, et toujours, il a besoin de temps, ça va lui passer, elle n'y croit plus elle-même. Son père qui ne croit plus un instant que tout redeviendra comme avant. Qui trouve que la crise d'adolescence, si t'en est que ça en soit une, a assez duré. Et qui voit bien, de toute façon, que sa fille est malheureuse même si elle ne le dit pas. Et qui en a assez. Oui. Plus qu'assez.

Et, un dimanche, c'est trop. Ils sont allés à l'ouverture de la chasse à l'affût, celle qui ouvre de juin à août. Samuel n'a pas su dire non. Samuel a appris à prendre beaucoup de liberté mais pas toutes. Il a encore du mal. Il ne voulait pas aller à la chasse. Il n'aime pas qu'on tue les animaux. Même réglementé. Même calibré. Il n'aime pas ça. En fait, il n'a jamais aimé. Mais, là, ça lui devient insupportable. Il n'arrive pas à comprendre pourquoi. Il y a passé la journée. Ses pensées sous forme de vents contraires. Et, dans ce brouhaha intérieur des je ne voulais pas y aller, je ne peux pas ne pas y aller, comment dire que je ne veux pas y aller, mais pourquoi d'un coup tu ne veux pas y aller, qu'est-ce que c'est que cette histoire de mort calibrée, il s'est installé à table, Nathalie a servi les endives au jambon, sans doute les dernières de la saison, et, soudain, elles lui ont paru amères. Très amères. De ça il est sûr. Une bouchée. Deux bouchées. Ses pensées autour de la chasse se sont arrêtées. Il s'est mis à goûter vraiment les endives au jambon. Et il n'aime pas. Ça, au moins, c'est clair. Il les trouve amères. C'est un fait. Il repousse son assiette, se lève, va chercher une autre assiette, passe au fromage. En même temps, il aime bien le gratin et le jambon. Pensée rapide. Non. Il a envie de camembert, de roquefort, des fromages forts. Tiens c'est bizarre. Non. Ce n'est pas bizarre, c'est une question de goût, de palais. Des fromages forts. Pas des endives amères. La force et l'amertume, rien à voir. Il se rassoit. Les autres le regardent. Les autres ? Pourquoi il pense comme ça soudain ? Les autres ce sont sa femme, son beau-père, ses enfants. Il reste une seconde en suspens, la bouche ouverte, un bout de pain avec un morceau de fromage à la main. Nathalie, Jean-Claude Thierry et Sylvain le regardent eux bouche bée. C'est Jean-Claude qui réagit le premier. Il va parler. Il va lui dire sa façon de penser. Ça suffit. Ça suffit. Voilà. Nathalie sent le coup venir, le contrecarre dans un effort désespéré de préserver l'équilibre qui ne tient plus, sa vie d'avant qui ne sera plus jamais celle d'après.

- *Tu fais quoi chéri ?*

Samuel a reposé son morceau de pain et de fromage dans son assiette.

- *Je n'aime pas les endives au jambon.*

Tu n'aimes pas... Il n'aime pas... C'est quoi ce bordel ? C'est quoi ce bordel. Nathalie ne sait plus si c'est elle ou son père qui a pensé ça. C'est quoi ce bordel. Peut-être même qu'il l'a dit ? Qu'elle l'a dit. Elle ne sait plus. Elle sait juste qu'elle doit garder la parole, ne pas laisser son père s'en mêler. Pas encore.

- *Mon petit.*

- *Laisse Papa. Comment ça chéri, tu n'aimes pas les endives au jambon ?*

Et soudain, ça lui revient, ça leur revient, à Samuel, à Nathalie et à Jean-Claude, en même temps.

- *Non, je n'ai jamais aimé. J'ai toujours trouvé ça amère, tu te souviens ? Je l'ai dit au début et puis plus dit parce que c'était vos habitudes et que je ne voulais pas vous embêter, que vous aviez eu la gentillesse de me recueillir et je me disais que je n'allais pas insister en plus pour que tu fasses autre chose à diner le dimanche soir. Tu avais déjà bien assez de choses à penser. Mais, je n'ai jamais aimé. En fait.*

C'est vrai. Il a raison. Ils le savent. Tous les trois. Et, d'un coup, les endives au jambon prennent une autre dimension. La dimension d'une vie entière de concessions, juste pour ne pas gêner, pour ne pas déranger. Thierry et Sylvain regardent leur père, sidérés. C'est son calme surtout qui les impressionne. Nulle revendication ou autre colère, Samuel n'a pas les poings fermés. Il est ferme. Jean-Claude le sent et ne sait plus quoi faire. Samuel enchaine.

- *Je n'ai jamais aimé la chasse non plus, alors si vous permettez, cette année, je ne ferais pas la saison.*

- *Moi non plus.*

Sylvain saute sur l'occasion. Nathalie est compétemment dépassée. Il n'a jamais aimé les endives au jambon, il n'a jamais aimé la chasse. Il ne l'aime pas. Il ne l'a jamais aimée. Son monde s'écroule. Ça y est. Il est écroulé. Effondré. Elle s'effondre, se reprend, s'affole, se lève, ne laisse pas son père enchaîner.

- *Je te ferais des endives au jambon sans jambon, tu adores le gratin béchamel et puis, toi qui passe tous tes après-midi à marcher, tu pourras accompagner papa et juste marcher. Non ? Hein, si, regarde.*

Elle prend l'assiette de Samuel, reprend le plat d'endives, heureusement, il en reste une comme d'habitude, pour son père, le lendemain, tant pis pour son père, pour cette fois, elle lui en refera une ce soir, cette nuit. Elle entreprend d'enlever le jambon. Samuel essaye de la

calmer, de lui dire que non, tout va bien, et même qu'il peut encore en manger, ce soir, en tout cas. Jean-Claude intervient, lui, il a fait le pont avec le bâtiment, et avec une maitresse à mi-temps. Comment ça, il passe ses après-midi à marcher ? Il croyait qu'il était à la maison. Il croyait qu'il se reposait ? Eventuellement qu'il lisait ses foutues bandes dessinées. C'est une véritable cacophonie et de paroles et d'humeur et de pensées. Nathalie a posé le plat d'endives au bord du four. Il tombe. Elle tombe en sanglot à côté. Jean-Claude s'énerve.

- *Tu vois ce que tu fais ?*

Samuel est désolé.

- *Ça ne suffit pas. Tu vois ce que tu fais ?*

Nathalie pleure comme une enfant, toute à sa panique, tout à ses tourments, depuis 5 mois, depuis 30 ans, ils ont explosé en même temps que le plat. Elle est inconsolable.

- *Je suis désolée... désolée... Comment je vais retrouver ce plat ? Je ne retrouverais jamais le même. C'est ma faute...*

Samuel, à croupi à côté d'elle, promet de lui retrouver le même plat. Oui, le même, exactement le même. Si, il le trouvera. Il promet. Elle doit arrêter de pleurer. Jean-Claude envoie les enfants se coucher. Thierry et Sylvain n'insistent pas. Ils ont bien compris que ce qui était en train de se passer les dépassait. Ils filent donc dans leur chambre. Jean-Claude regarde sa fille et son gendre. Il va s'en aller. Il va les laisser. Mais, il faudra qu'ils parlent tous les deux. Impérativement. Oui, dis Nathalie, dans ses larmes. Elle sait, elle est désolée. Non pas elle, eux, Samuel et lui. Jean-Claude insiste. Il a compris ? Il faudra qu'ils parlent tous les deux. OK. Oui. Tout pour que Nathalie s'arrête de pleurer. Jean-Claude part, les laisse seuls, dans une cuisine, une vie dévastée. Tout ça pour des endives au jambon.

Samuel prend Nathalie dans ses bras. Il la berce comme une enfant. Il est désolé. Il sait que c'est difficile, que tout est difficile depuis quelque temps. Nathalie sanglote, hoquète, et puis, doucement, se calme. Elle gémit un peu et s'accroche à Samuel comme à une bouée de sauvetage. Elle ne sait pas elle-même ce qu'elle veut sauver ? Elle ? Lui ? Son mariage ? Sa vie ? Sauver de quoi d'ailleurs ? Ils restent comme ça un moment. Samuel chuchote.

- *Ça va aller.*

Les yeux dans le vide, il lui caresse les cheveux.

- *Ça va aller.*

Nathalie lève les yeux, le regarde, son profil filé, elle le découvre. Elle l'aime. Oui, elle l'aime. Elle aime cet étranger qui la tient dans ses bras. Simplement, c'est un étranger. Il est un étranger et ça lui fait peur. Elle n'est pas sûre d'y arriver. Elle voudrait se reposer, s'apaiser dans sa tête. Elle voudrait que tout redevienne comme avant. Elle murmure, autant pour elle que pour lui.

- *Je voudrais que tout redevienne comme avant.*

Avant quoi ? Avant cet étranger qu'elle aime mais qu'elle ne connaît pas. Avant la vie en mouvement. Trop tard, pense Samuel. C'est trop tard. Il le sait. Nathalie aussi. Il la serre dans ses bras un peu plus fort. Trop tard. A la place, il répète.

- *Ça va aller.*

Il n'en est plus si sûr. Trop tard, lui répète son esprit. Trop tard. Il ne peut plus faire comme avant. Avant, il faisait semblant. De vivre.

Nathalie est allée se coucher. Samuel range la cuisine. Elle n'arrivait pas à mettre le plat à la poubelle. Il fait disparaître toutes traces du saccage. Celles dans la cuisine. Pas celles dans leur esprit.

Samuel frappe à la porte de la chambre de Sylvain. Il ouvre.

- *Je voudrais vous parler, à toi et à ton frère.*

OK. Sylvain suit son père. Mon père, peut-être, pas un héros, mais quand même. Mon père, enfin en train d'exister. Ça lui plait, même s'il est inquiet pour sa mère. Sylvain est un gentil, un vrai gentil.

- *Papa, maman, ça va ?*

- *Oui, ça va.*

Ils arrivent devant la porte de la chambre de Thierry. Ils entendent une musique forte. Sylvain sourit.

- *Ça ne va pas être gagné, tu sais comment il est.*

Samuel hausse les épaules. Oui, il sait comment son fils aîné est, solitaire, revêche, âpre, et en même temps, si vulnérable. Il lui ressemble en fait. Ça le traverse. Il ne s'y arrête pas. Samuel frappe.

- *Thierry, on peut entrer ? Baisse la musique s'il te plait.*

- *Non. Je suis occupé.*

- *Thierry.*

Thierry ne veut pas lui ouvrir, pas le temps, sur son téléphone, les réseaux sociaux. Il est choqué. #monpereapeteuncable. Thierry a été en manque de père. Maintenant que son père est là, il a peur. De quoi ? Il ne saurait pas dire. Il résiste. A moins qu'il ne lui fasse payer toutes ces années où il a manqué.

- *Thierry.*

- *Je suis occupé.*

Samuel entre quand même. Il se retrouve devant l'ordinateur. Il hésite une seconde. Comment ça marche ? Il se dit que ça fait très longtemps qu'il n'a pas écouté de musique, depuis que le lecteur CD s'est cassé. Ils ont tout mis sur l'ordinateur en bas pourtant. Mais il ne s'y est jamais fait. Il voit le signe lecture, clique dessus avec la souris. Silence.

- *Tu ne peux pas lâcher deux secondes tes écrans.*

Ça lui est sorti comme ça, fermement. Tu ne peux pas lâcher deux secondes tes écrans, être avec nous de temps en temps. Pas de colère ou de violence. Pas de tempête. Une évidence.

- *Je veux te parler. A toi et à ton frère.*

Sylvain est resté à la porte. Thierry soupire.

- *Quoi ? Pourquoi ? Tu vas te mettre à taper maman ?*

- *Pourquoi tu dis ça ? Ça ne va pas non ?*

- *Ben quoi ? Déjà tu la rends malheureuse, tu fais chiez tout le monde, alors bon, si tu te mettais à taper, ça ne m'étonnerait qu'à moitié. Grand-père a raison, tu es incontrôlable depuis ton foutu accident.*

Samuel est tétanisé, l'espace d'un instant, ses poings se serrent, tempête sous son crâne.

- *Tu vois.*

Merde. Oui, il voit.

- *Excuse-moi.*

Il dessert les poings.

- *Excuse-moi, simplement, ne dit pas n'importe quoi. Je ne vais taper personne et encore moins ta mère. Je voulais vous dire justement que ça va aller. Que ce qui s'est passé ce soir est entre votre mère et moi. Rien à voir avec vous. Que les choses changent. Et que ce n'est pas simple. Mais ça va aller.*

- *Vous allez divorcer ?*

Sylvain, d'un coup s'inquiète. Il aime que son père, il aime qu'il soit là, maintenant, mais, il aime sa mère aussi, il n'a pas envie qu'elle soit malheureuse. Il n'a pas envie de s'en occuper non plus mais ça, il ne le sait pas.

- *Mais non, on ne va pas divorcer.*

Thierry rigole.

- *Même si tu voulais divorcer, tu n'en aurais pas les couilles.*
- *Thierry, tu ne parles pas comme ça. Tu t'arrêtes. Tout de suite.*
- *Sinon quoi ?*

Il regarde son père droit dans les yeux.

- *Sinon, je te confisque ton portable et pas d'ordinateur pendant une semaine.*

Thierry s'énerve.

- *Non, mais c'est toi qui vas t'arrêter. Oui, tu vas arrêter un peu de nous faire chier. Tu tombes avec un avion d'accord, tu ne meures pas d'accord, et après tu nous fais chier. Pourquoi tout d'un coup tu voudrais tout décider, tout changer ? C'est trop tard. Trop tard.*

Trop tard ? Samuel prend ça comme un coup de poing. Trop tard ? Pas possible. Non, il n'est jamais trop tard, pour changer, évoluer, prendre sa place, vivre. Non. Pas ça. Il est trop tard pour que tout redevienne comme avant. Justement. Pas trop tard pour le mouvement. Certainement pas.

- *Tu me parles autrement. Et si tu aurais préféré que je meure dans cet avion, je suis désolé mais ce n'est pas le cas. Il va falloir t'y faire. Dorénavant, je décide oui, pas tout, mais ce qui m'importe. Et ça aussi tu vas devoir t'y faire. Donc c'est simple. D'abord tu ne me parles pas comme ça. Sinon je confisque ton téléphone et ton ordinateur.*

Dès les premiers mots, Thierry est reparti sur son smart phone, genre, « cause toujours tu m'intéresses ». Il twitte #monperefaitsacrise. Mais, au sinon, il s'apprête à en rajouter. Samuel est très calme.

- *Tu as bien compris ?*

Thierry se tait, il voit bien que son père va le faire, retourne dans son téléphone.

- *Bien. Ensuite, tu arrêtes ton téléphone quand tu es avec nous. Maintenant.*

Le maintenant sonne comme un ordre. Thierry lève les yeux.

- *Maintenant.*
- *Maintenant tu vas faire quoi ?*

Provocation. Un garçon de 16 ans fait sa crise d'adolescence parce que, soudain, son père existe et le lui permet et c'est tant mieux.

- *Maintenant.*

Thierry jauge, évalue, les risques, le coup des coups, il l'a déjà fait, et il voit bien que la ça ne va pas marcher, l'insolence, ce n'est pas gagné, son téléphone, il risque bien de le lui être enlevé. Bon, OK, il pose son téléphone.

- *Merci.*

- *De rien.*

Avec une pointe certaine d'ironie. Samuel s'en fout, il voit bien qu'il a gagné une première manche.

- *Donc, je voulais juste vous dire que ce qui s'est passé ce soir n'a rien à voir avec vous. Votre mère est fatiguée, ce n'est pas simple depuis que je suis rentré, j'en ai bien conscience. Mais tout va bien aller, c'est sûr.*

C'est sûr ? Oui, d'une manière ou d'une autre, tout va bien aller, il le sait. Thierry ne peut pas s'en empêcher.

- *Ben ça, tu l'as déjà dit.*

- *Et aussi, votre grand-père c'est votre grand-père mais je suis votre père.*

Il ne sait pas trop pourquoi il a dit ça mais il voulait dire ça. Ça lui a paru important.

- *Et puis, je ne suis pas dupe, pour l'instant, les jeudis, tu as toujours eu quelque chose à faire. J'aimerais bien qu'ils se mettent vraiment en place. Les déjeuners au moins. Sans ton téléphone.*

Thierry soupire.

- *Tu veux faire la révolution mais c'est des conneries.*

- *Je ne veux pas faire la révolution, je veux déjeuner avec vous et qu'on se parle. A priori c'est assez commun.*

- *Ben non, tu ne l'as pas fait pendant 16 ans. Quoi ? Fais pas cette tête. Tu te souviens de la dernière fois où tu m'as parlé ? Parce que moi pas. Et le nain pareil, mais lui, il est trop sympa pour te le dire. Donc non, ce n'est pas commun.*

Un point pour lui.

- *C'est vrai. Tu as raison. J'aimerais que ça le devienne.*

- *J'ai le choix ?*

- *Non.*

Voilà. Apprentissage de la parentalité. Le non. Il peut dire non à son fils. Et c'est bien.

- *OK. Tu peux sortir maintenant. Le nain aussi.*
- *Et n'appelle pas ton frère le nain, c'est pas très sympa. Et lui il est trop sympa pour te le dire.*

Soupir.

- *Oui, bon, vous pouvez sortir ? J'ai compris. A jeudi.*

Samuel sourit son fils à le sens de l'humour en tout cas.

- *Bonne nuit.*

Ils sortent. Samuel s'inquiète de Sylvain. C'est vrai que lui est trop sympa. Trop pour qu'on s'inquiète pour lui.

- *Ça va toi ?*
- *Oui.*

Il hésite.

- *Quoi ?*
- *Vous allez divorcer ?*
- *Non chéri. Il n'est pas question de divorce.*

Il caresse la tête de son fils.

- *J'aime ta mère. C'est juste qu'en ce moment c'est compliqué. D'accord ?*
- *D'accord.*

Ils se taisent.

- *Je suis content que tu ne sois pas mort dans l'avion, Thierry aussi tu sais, il me l'a dit.*
- *Moi aussi mon grand, moi aussi.*

Samuel serre Sylvain dans ses bras.

- *Je t'aime mon grand.*
- *Moi aussi papa.*
- *Bonne nuit.*
- *Bonne nuit.*

Sylvain rentre dans sa chambre. Samuel dans la sienne.

Nathalie est couchée. Elle a les yeux encore plein de larmes. Elle reste comme ça, sans bouger, elle fait semblant de dormir, pas vraiment semblant, semblant ce qu'il faut si elle veut faire semblant. Samuel sait bien qu'elle ne dort pas. Il ne dit rien, se demande s'il va faire semblant,

lui aussi. Si elle va faire semblant. De dormir. Il ne sait pas quoi dire. Il va dans la salle de bain, se lave les dents, se déshabille, met son caleçon de nuit. Nathalie le regarde sans bouger. Elle se dit qu'il est beau, le corps sec comme d'habitude, mais plus musclé depuis qu'il marche, ses petites fesses musclées. Les endives au jambon. Que c'est compliqué. Elle ferme les yeux. Elle n'a pas envie de parler, décide de faire semblant, fait semblant de dormir. Samuel vient se coucher près d'elle, sur le dos. Il se tourne vers elle, lui caresse les cheveux. La tendresse qu'il a pour cette femme qui est là, à ses côtés depuis 30 ans. Elle l'a sauvé. Aujourd'hui, il sait bien qu'il doit bouger, de quoi il ne sait pas mais il le sait, il sait aussi qu'elle l'a sauvé. Il décide de ne pas faire semblant.

- *J'ai parlé aux enfants.*

Nathalie ne répond rien, oui, elle l'a attendu, elle sait bien qu'il a parlé aux enfants, elle ne sait pas ce qu'elle en pense, elle en pense qu'elle l'a attendu.

- *Je m'excuserais auprès de ton père.*

Oui, ça c'est bien. Son père.

- *Je...*

Voilà, il ne sait pas quoi dire. Il ne veut pas lui dire qu'il ne veut pas que son père parle de lui comme ça à ses enfants, ça va la paniquer.

- *Je t'aime. Je sais que c'est compliqué.*

Il répète, se répète, l'a déjà dit. Arrêtes. Arrêtes de dire ça. Ou arrêtes que ce soit compliqué. Voila.

- *Bonne nuit.*

Samuel se tourne, éteint la lampe. Non. Non. Ne me laisse pas. Non. Ne dors pas. Redis que tu sais que c'est compliqué. Redis que tu m'aimes. Nathalie se colle contre lui en cuillère. Samuel lui prend la main.

- *Je t'aime chérie.*

Merci. Merci mon dieu, il m'aime. Il ne va pas disparaître. Nathalie l'embrasse sur le dos, se colle contre lui, ses petites fesses rebondies. Tu as un beau cul, tu sais ? Elle ne le dit pas, n'ose pas le dire, cette pensée la fait sourire. Elle presse son pubis contre ses fesses, instinctivement, ses seins contre son dos. Samuel bande immédiatement. Sa tendresse pour elle. Son corps chaud, le désir. Sa détresse, sa fragilité. Il se retourne, l'embrasse. Elle est chaude, elle est douce, elle est présente. Elle prend son sexe dans sa main, le presse contre elle, avide. Elle veut l'avoir en elle. Là maintenant. Oui. Oui. Il l'embrasse. Elle le guide, le prend en elle, il la

pénètre, doucement mais fermement. Il va et vient, l'embrasse encore. Nathalie ouvre les yeux, les plonge dans les siens, il y a des larmes et du sourire et du plaisir dans ces yeux-là. Ils font l'amour, là dans le présent et plus rien ne compte. Ni le futur. Ni le passé.

Le lendemain, très tôt, Samuel se lève, énervé. Il n'a pas dormi de la nuit. Il a été envahi de voix dans sa tête, trop de voix, contraires. Si je ne peux pas dire que je n'aime pas les endives sans déclencher un drame alors comment je vais dire le reste. Elise. Le dessin ? Pourquoi je ne peux pas mettre mes chemises en dehors de mon pantalon ? Je ne peux pas divorcer. Je ne veux pas divorcer. C'est vrai que je n'ai jamais parlé à mes enfants. Je ne suis pas ingérable. Je suis ingérable parce que je ne veux pas aller à la chasse ? J'ai dit que j'avais besoin de réfléchir. Ce n'est pas compliqué. Si, c'est compliqué. Pourquoi je ne pourrais pas couper mes cheveux courts. Ça l'a empêché de dormir. Soudain, la tempête. Pourquoi tout ça ? Pourquoi il n'a pas le droit de faire ce qu'il veut ? Pourquoi ? Nathalie le sent évidemment, et qu'il se lève et qu'il est énervé. Elle n'a pas beaucoup dormi, elle non plus. Elle regrette un peu et la scène de la veille et d'avoir fait l'amour. Non. Pas d'avoir fait l'amour. Elle regrette la scène de la veille. Elle sent bien qu'elle a été trop loin. Qu'elle s'est laissée débordée. Et puis son père... Ça va être tout une histoire avec son père. Quand même, elle n'aurait pas dû faire toute une histoire, elle s'inquiète. Il ne va plus l'aimer. Il n'a pas dormi de la nuit par sa faute, il ne va plus l'aimer. Elle pense à tout ça quand Samuel se lève, la laissant seule. Elle fait semblant de dormir, a encore besoin de réfléchir, ne veut pas se confronter, pas tout de suite. Samuel sait qu'elle ne dort pas mais, ce matin, il fait semblant aussi. Il est d'une humeur de chien, il pourrait être désagréable. Il n'a pas envie d'être désagréable. Mais quand même, tout ça pour des endives au jambon. Franchement champion. Il sort. Nathalie se lève. Elle prend sa douche, s'habille, hésite. Elle sort du tiroir le chemisier qu'il lui a offert pour la fête des mères. Elle le regarde, il lui plait ou pas. Elle ne sait pas en fait. Elle le met. Ça va lui faire plaisir. Elle descend dans la cuisine. Il est en train de préparer le petit déjeuner, pain perdu, c'est fête, non, elle se rappelle qu'il veut petit déjeuner avec les garçons et que ça, pour le coup, il s'y tient. Samuel se retourne et voit le chemisier. Il a un instant de silence. Trop tard. C'est ce qui lui vient en premier à l'esprit. Trop tard. C'est trop tard. Nathalie sent son cœur se serrer. Elle est prête à pleurer. Non. Elle se dit non. Non. Elle doit faire un effort, prendre sur elle, elle le sait, elle le sent. Samuel lui dit ce qu'il a sur le cœur, ruminer toute la nuit.

- *Tu ne devrais pas te mettre dans un état pareil pour des endives au jambon.*

Net. Droit. Sec. Carré. Tu ne devrais pas te mettre dans un état pareil pour des endives au jambon. Coup au cœur. Souffle coupé. Le coup est bas, Nathalie ne s'attendait pas à celui-là. Pas comme ça. Elle voudrait enlever le chemisier, courir dans sa chambre et enlever le chemisier. Le jeter. Se jeter en boule sur le canapé. Non. Elle se dit non, reste là.

- *Tu n'as pas beaucoup dormi.*
- *Non, c'est vrai.*
- *Désolée, pour hier, je suis désolée.*

Samuel la regarde étonnée, elle est désolée ? Mais non, c'est lui.

- *Mais non, c'est moi.*
- *Bonjour.*

Elle l'embrasse.

- *Bonjour.*

Il sait bien qu'il devrait dire quelque chose sur le chemisier mais il n'en a pas envie. Trop tard, lui dit toujours son esprit. Et puis, elle m'a trop fait chiez. OK. Il est fatigué. Les garçons descendent. Thierry s'affale sur le canapé, son portable déjà à la main.

- *Thierry, qu'est-ce qu'on a dit hier ?*
- *On a dit à jeudi.*
- *Thierry.*

Thierry soupire, range son portable dans sa poche, se met à table.

- *Maman, quand même, on pourrait mettre la télé. Déjà que je peux descendre mon ordi, parce que je répète, la télé c'est mort, maintenant on regarde les chaînes Youtube. Maman, t'aimerais bien.*

Oui. Nathalie voudrait bien. La télé. Pas les chaînes Youtube. Oui.

- *Non, ton père a dit non.*
- *Super, si toi aussi tu t'y mets. Super. Tu ne vas pas m'obliger à parler non plus ?*

Samuel se tait, il a mal dormi, très mal dormi, il est à deux doigts de s'énerver. Fort. Très fort. Sylvain se met à table. Nathalie s'assoit. Petit déjeuner en silence. Thierry mange trois tartines, se lève.

- *Qui t'a dit de te lever ?*
- *Ça va pour l'ambiance qu'il y a, tu ne vas pas en plus me demander de rester.*
- *Tu te rassois.*

Stop. Ça suffit. Stop. Ses poings se serrent. Thierry sent bien qu'il peut y aller, il a une ouverture, une brèche dans laquelle il peut s'engouffrer, tout faire exploser.

- *Alors c'est ça ? Ce n'est pas maman que tu vas taper, c'est moi ?*

Petit con. Sale petit con. Il sait où taper le con. Sale petit con. Samuel respire. Où est son brouillard ? Ça lui traverse l'esprit. Nulle part. C'est comme s'il ne pouvait plus le remettre, son esprit a perdu le mode d'emploi. Il respire.

- *Je t'ai déjà dit que ce genre de sortie n'avait aucun sens, tu te rassois.*

- *Non.*

Samuel se tait. C'est ça où son coup de poing dans la gueule. Il a peur de sa violence. La tempête. Il doit absolument faire quelque chose sur la demie mesure. Pour l'instant, il ne sait pas. Thierry se lève et s'en va. Ce n'est pas encore gagner pour le prochain jeudi.

Samuel travaille. Il n'a pas vu Jean-Claude pour l'instant. Il faut qu'on parle tous les deux. Boule dans la gorge. Au ventre. Jean-Claude passe dans son bureau. Samuel en profite, tout de suite.

- *Désolé pour hier.*

- *Je veux qu'on se parle, pas ici, on déjeune.*

- *Un café ? Après ma psy ? J'ai psy le lundi à 12H.*

Ça lui est sorti d'un coup, parce que sinon il aurait eu trop peur d'annuler sa psy et il sent qu'il a bien besoin de la voir. Jean-Claude soupire. C'est vrai. La psy.

- *Je suis désolé pour Nathalie, on s'est arrangé, mais bon, sa réaction était un peu exagérée pour des endives au jambon non ?*

Genre entre hommes on se comprend. Il est sûr que Jean-Claude va l'approuver, il cherche cette fausse complicité machiste depuis des années. Oui, mais non. Il ne s'agit pas que des endives au jambon. Ils déjeuneront tard. 13H30. Et après il l'accompagnera sur le chantier Foisnet. Cet après-midi il peut ? Samuel n'ose pas dire non, il ne peut pas, non, il ne peut pas dire non, il dit oui, bien sûr.

- *Bien. A 13H30 à la brasserie Georges.*

Viviane lui explique ce qui se passe. Jean-Claude a raison, il ne s'agit pas des endives au jambon. La nourriture, c'est un motif récurrent pour Jean-Claude et Nathalie, et lui d'ailleurs. Les endives au jambon ne sont qu'un prétexte. Et pour eux et pour lui. Comme les côtelettes. Pour eux ce sont des règles établies, des repères rassurants, qui veulent dire quelque chose

comme, ça au moins c'est sûr. Si rien n'est sûr dans la vie, ça au moins ça c'est sûr. Comme tous les rituels d'ailleurs, les habitudes. La pêche, la chasse, la cueillette au champignon. Et, si elle a bien compris, ils en ont beaucoup. Et lui, depuis le crash, il se bat contre ça. Parce qu'il a compris que rien n'était sûr dans la vie, jamais, alors autant faire ce qui nous plait. Et surtout vivre. Samuel ne comprend pas tout, il insiste, il n'aime pas les endives au jambon, c'est tout, pour le reste, tout va bien, il vit bien, merci, pourquoi Nathalie s'est mise dans un état pareil pour des endives ? Viviane tente autre chose. Il lui a parlé d'Elise ? Non. Evidemment non. Il ne voit pas ce que ça vient faire là-dedans, Elise. Sans mauvais jeu de mot, c'est quoi le rapport avec la choucroute. Et comme ça, comme une fulgurance, il se dit que, chez Georges, son beau-père va manger une choucroute, parce qu'il faut prendre la choucroute à la brasserie Georges. Et lui il va vouloir autre chose et il va dire. « *Mais ici mon petit, il faut prendre la choucroute garnie.* » Et que si la choucroute rassure, elle empêche la vie. Viviane sourit. Elle sait qu'il a compris.

Jean-Claude déjeune avec Samuel. Une choucroute donc. Samuel une sole. Jean-Claude commence, ou plutôt continue.

- *Moi mon petit, tu manges ce que tu veux, ce n'est pas mon problème, même si, sincèrement, tu aurais pu le dire plus tôt tous tes goûts bizarres, enfin, ce n'est pas la question, la question c'est : « Est-ce que tu as une maitresse. »*

Samuel regarde son beau-père sidéré.

- *Ne fait pas cette tête. Si oui, tu fais bien ce que tu veux mais je ne veux pas : un que tu fasses du mal à ma fille, deux que tu mettes l'entreprise en péril pour une histoire de cul.*

Samuel reste sans voix. Il s'attendait à tout sauf à ça. Une maitresse ?

- *Ne prend pas cet air choqué. Moi je croyais que tu passais tes après-midi à te reposer ou à... il ne veut pas dire gribouiller, dessiner, il ne veut pas parler de ça. Et si j'ai bien compris tu passes tes après-midis à marcher. Alors que tu prennes ma fille pour une imbécile déjà, je n'aime pas trop mais, que tu me prennes moi pour un con, je n'aime pas du tout.*
- *Mais je marche vraiment. Et la plupart du temps, je dessine.*

Elise ? Ce n'est pas sa maitresse, c'est son amie, mais Jean-Claude ne peut pas comprendre ça.

- *Pourquoi tu laisses toujours ton portable sur silencieux ?*

La question laisse Samuel bouche bée.

- *J'étais avec Nathalie l'autre fois sur le chantier Gendron, je voulais t'appeler, et comme tu ne répondais pas sur le téléphone professionnel, j'ai dit à Nathalie de t'appeler pour moi sur le privé, vu que tu ne réponds pas sur le pro quand tu estimes que tu ne travailles pas. Elle est devenue blanche, verte, cramoisi, elle m'a dit que tu ne répondais jamais, que tu étais toujours sur silencieux. Que tu ne voulais pas être dérangé. Tu crois que je ne connais pas les trucs peut-être ? Tu me crois né de la dernière pluie ?*

Mais non, non, ça n'a rien à voir. Samuel sort son téléphone et le mets sur sonnerie. Voilà. Comme ça, c'est fait, pas de doute. Il n'a pas de maitresse. Il est désolé, Nathalie peut le joindre quand elle veut.

- *Bon écoute, tu ne veux pas me dire, OK, je te répète, tu fais ce que tu veux mais évite de tout foutre en l'air. Ta vie. Ton mariage. Ton boulot. Aucune histoire de fesses ne vaut la peine de ça. Et je sais de quoi je parle. Même encore maintenant, alors qu'Hélène est partie depuis si longtemps, je ne laisserais jamais aucune femme porter préjudice à ma famille. C'est compris ?*

Samuel ne sait vraiment, mais vraiment pas, quoi répondre à ça.

- *Tu es sans doute perturbé depuis ton accident, même si tu n'as rien eu. J'ai lu, parce que sincèrement tu te comportes bizarrement, alors, je me suis renseigné, c'est pour ça que je te n'ai pas dit d'annuler ta psy, j'ai lu, il parait que ça laisse des séquelles parfois, dans l'esprit, même si moi je pense que c'est un peu pipeau mais bon, j'ai lu, ils ont dit que c'était pour se sentir vivant des fois que des survivants font n'importe quoi. Et ce n'est pas moi qui vais te dire le contraire, le cul ça rend vivant. » « Jean-Claude. » « Bon, on est d'accord alors.*

Samuel est complètement dépassé. Il ne sait pas de quoi, mais il dit oui. Parce qu'il ne sait pas quoi dire d'autre.

Samuel accompagne Jean-Claude sur le chantier Foisnet. Un gros chantier, tout à faire en contreplaqué. Des bureaux. Bulldozer, pelleteuses et ouvriers, ça grouille de monde et d'activité. Il assure, le casque vissé sur la tête, il regarde, apprend, donne des ordres. Son portable sonne. C'est Elise. Merde, Elise. Elise ? Merde, merde, merde, il a oublié, il avait rendez-vous avec elle cet après-midi en fait. Il s'en veut, terriblement. Il est prêt à donner un

coup de poing dans un mur. Violent. Putain ! Il fait n'importe quoi. Samuel ne répond pas. Jean-Claude le regarde, l'air entendu.

- *C'était ma fille ?*

Samuel fait semblant de ne pas entendre. Merde, merde, merde. Pas grave, il va l'appeler, elle va comprendre, un impératif professionnel, elle, Elise, elle n'est pas du style à faire toute une histoire pour rien. A la première occasion, provoquée, il a envie d'aller aux toilettes, Samuel s'isole, s'éclipse, appelle Elise.

- *Je suis désolé, un impératif professionnel, et à la maison hier, ça a été un peu compliqué, j'ai oublié.*

Il dit j'ai oublié parce qu'il sait qu'Elise préfère la vérité à tout autre chose.

- *J'ai oublié, je suis désolé.*

- *Ça arrive. Tu veux m'appeler ?*

- *Oui, je passerais mercredi si ça te va...*

Il hésite.

- *S'il n'y a pas le chantier Foisnet. J'ai pris un gros chantier. Je risque d'être pas mal pris les deux prochaines semaines.*

- *OK. On voit. Tu me dis.*

- *Merci.*

- *Mais de quoi ?*

- *Merci, c'est tout.*

Merci pour la compréhension, pour la facilité, pour l'absence de pression. Merci. Ils raccrochent après un silence. Jean-Claude le voit sortir des toilettes. Nathalie a appelé, on dine ce soir ensemble, elle a fait du thon. Ça lui va ? OK. Va pour le thon.

Samuel est en train de prendre sa douche. Les garçons sont affalés sur le canapé, la télévision est allumée, Jean-Claude est assis à table. Dans la cuisine, Nathalie finit de préparer à manger. Elle sert à son père un apéritif, un verre de pinot. Ce n'est pas tous les jours lundi, qu'on dine tous ensemble le lundi, on peut changer les habitudes. Jean-Claude hésite, un peu, mais pas trop.

- *Ça va comment avec ton mari au lit ?*

- *Papa.*

Outrée. Nathalie, est de toutes les couleurs, très gênée. Elle jette un coup d'œil aux enfants. Elle se demandait une fois ou deux si elle n'avait pas trop crié. Mais non. Fausse alerte. Thierry ne lève pas la tête de son téléphone. Sylvain reste fixé sur la télé. Nathalie s'est demandé parfois si elle ne faisait pas trop de bruits, les chambres ne sont pas tout à fait au même endroit mais quand même. Jean-Claude rigole. Ça va, ils sont assez grands et puis on peut se parler franchement. C'est important de se parler franchement, en famille.

- *Donc, ça va comment ? Parce que moi, je te dis ça comme ça, mais je te conseille de faire un effort.*
- *Papa.*
- *Les hommes ont des besoins, tu sais.*
- *Mais arrêtes. Ça va très bien. Qu'est-ce que tu cherches à me dire ?*

Thierry lève la tête de son téléphone.

- *Il a une maitresse c'est ça ?*
- *Thierry, ne dit pas n'importe quoi.*
- *Je n'ai pas dit ça. J'ai dit que les hommes avaient des besoins.*
- *Papa arrête, ça va très bien je te dis.*

Ce qui est vrai. Mais, trop tard. Le ver est dans le fruit ou plutôt dans l'esprit de Nathalie. Samuel descend, il rentre sa chemise dans son pantalon, automatiquement, elle se demande si l'autre l'aime plutôt sortie.

Le soir, sur l'oreiller, Nathalie est couchée, elle hésite. Elle a peur de le déranger, de faire fausse route. Ce matin, même avec le chemisier, elle a frôlé la catastrophe, elle le sait. Alors comme ça, bravache, tout sourire, elle le cueille autrement.

- *Tu ne sais pas ce qu'à sous-entendu papa ? Que tu avais une maitresse. N'importe quoi.*

Samuel reste figé une seconde. Soudain à nouveau très, mais très énervé.

- *Ton père commence à m'emmerder à se mêler de ce qui ne le regarde pas. Je n'aime pas ce qu'il sous-entend. Et je n'aime pas ce qu'il dit aux enfants.*

Ce qu'il dit aux enfants ? Oui. Ingérable. Il a dit aux enfants qu'il était ingérable. Et ça va finir comme ça s'il continue. Nathalie s'affole, pas de conflit, surtout pas de conflit entre son père et son mari.

- *Tu sais comment est papa. Grande gueule mais gentil.*

- *Je sais oui. Mais je ne veux pas qu'il raconte n'importe quoi. Ni aux enfants. Ni à toi.*

Il hésite. Il se dit que c'est peut-être le moment. Qu'il devrait peut-être parler d'Elise à Nathalie ? Elle peut peut-être comprendre. Mais c'est compliqué. Et si elle se remettait à pleurer. Il ne peut pas. Pas deux soirs de suite. Il ne peut pas. Il pratique l'évitement. Elise elle a besoin de temporiser. Passer à autre chose. Surtout pas de conflit entre son père et son mari. Elle sait, elle sent que ce serait une catastrophe.

- *Papa m'a dit que ça c'était bien passer sur le chantier Foisnet. Il était très content.*

Pas moi. Non pas moi. Je n'en peux plus du bâtiment. Cette pensée traverse l'esprit de Samuel. En même temps, il a besoin de paix. Tais-toi. A sa voix.

- *Oui, moi aussi. Je vais suivre le chantier. Le reste de la semaine.*

Elise. Il verra Elise la semaine prochaine.

- *Je dessinerai le soir du coup.*

- *D'accord.*

Samuel se tourne, éteint.

- *Bonne nuit.*

- *Bonne nuit.*

Il prend Nathalie contre lui. Elle garde les yeux ouverts sur sa poitrine. N'empêche, il n'a pas répondu à sa question. Même si elle n'a pas vraiment posé la question. Il n'a rien dit. Sur ça. Il a dit, « *J'en ai marre que ton père se mêle de ce qui ne le regarde pas.* » Ça ne veut pas dire, n'importe quoi, je n'ai pas de maitresse. Pas du tout. Ou si ? Non. Pas du tout. Ça veut dire que son père à raison. Ou non ?

Samuel travail le matin au bureau et l'après-midi sur le chantier. Il est joignable toute la journée. Il se sent enfermé. C'est comme ça. Le soir, il ne parle pas. Il n'a plus envie de faire l'amour. C'est comme ça. Nathalie, elle est absente, aussi, elle se demande si son mari à une maitresse, elle ne pense qu'à ça. Elle surveille instinctivement son téléphone. Elle l'a pris un jour. Et puis, elle la reposé. Ne pas fouiller. Non, ne pas fouiller. Et puis, non, ils font plus, mieux l'amour, mais si, les chemises, les cheveux, une maitresse, ça explique tout. Nathalie s'épuise. Samuel est épuisé. Quelque chose est à deux doigts de craquer.

Dans le grenier, sur le canapé, Samuel dessine, ou plutôt, essaye de dessiner le portrait de Léo. Il est agacé. Il n'y arrive pas. Il tente un trait puis un autre. Il fait une boule de papier, qui

va rejoindre d'autres boules de papier. Il commence un autre dessin. Le résultat ne lui convient pas. Boule à nouveau. Il n'est pas là. Pas assez là. Pas assez concentré. Nouvelle feuille. Nouveaux traits. La porte d'entrée. Jean-Claude et Thierry rentrent de la chasse. Sylvain et Nathalie qui les accueillent. Il va devoir descendre. Il n'a rien fait. Il n'a rien fait, rien produit, rien dessiné, tout ce putain de dimanche passé dans le grenier. Enfin que l'après-midi parce que ce matin, il est allé au marché, il faut bien qu'il paye son choix de ne pas aller à la chasse. Et encore, heureusement, que Sylvain est avec Nathalie. Il n'a rien fait. Il n'arrive pas à dessiner. Pareil que le dimanche passé. Putain. Samuel pose l'esquisse du portrait de Léo. Il le voit dans son cœur, dans l'avion, son sourire, ses yeux qui le regardent comme un super héros. « *Vous êtes dessinateur.* » Léo. Samuel écrit un texto à Elise. Je suis sur le chantier toute la semaine encore, je suis désolé. Je pense à toi. Appelles-moi si tu as besoin. Je suis là. Il appuie sur envoi. Evidemment, Elise n'appellera pas. Elle n'est pas comme ça. Jean-Claude appelle Samuel.

- *J'arrive.*

Il arrive. Il passe derrière sa table à dessin, regarde la dernière planche de son histoire, la dernière qu'il a dessinée, l'homme dans une cellule. Personne ne l'a cru. Il n'y a pas touché depuis un moment. Il a envie de l'écrire de la dessiner. Le portrait de Léo. Jean-Claude l'appelle.

- *J'arrive.*

Pour lui, comme ça. Tout doucement.

- *J'arrive putain, foutez-moi la paix.*

Le soir, ils dînent tous ensemble, du poulet fermier. Nathalie regarde son mari, il a l'air agacé, elle a bien entendu au son de sa voix, son j'arrive, elle a bien senti qu'il était énervé. Et ils ne font plus l'amour. Elle lui manque. C'est ça ? Sa maîtresse lui manque. Il a une maîtresse. Elle reste là à le regarder. Heureusement, Jean-Claude fait la conversation. Il est très content de son gendre sur le chantier. Nathalie sourit, elle est ailleurs, dans sa tête. Soudain, elle dit, comme ça, en riant.

- *J'ai lu que 64% des hommes ont déjà trompé leur femme.*

- *Maman.*

Sylvain, est désolé. Thierry se dit qu'il aurait bien tweeté. #monpereanemaîtresse #mameredevientfolle. Samuel et Jean-Claude la regardent. Nathalie, balbutie, ça lui est venu

comme ça, son mari. Elle a encore fait un impair. Et si elle se trompait. De toute façon, Samuel n'a pas le temps de la tromper, il est sur le chantier. Et sinon, il dessine dans le grenier.

- *Je l'ai lu, c'est tout.*

Vite, vite, elle se lève, époussette la nappe, passe au dessert.

- *Bananes flambées ?*

Samuel n'a pas conscience de la tempête qui s'agite sous le crane de sa femme. Il a trop conscience de celle qui s'agite sous le sien. Au bout de 10 jours de travail sur le chantier Foisnet, il n'en peut plus. Il a besoin de prendre l'air, de dessiner, de marcher. Oui. Pour de vrai. De se retrouver. Parce que même le samedi et le dimanche, il n'y arrive pas donc, il n'arrive pas à dessiner, et il ne peut pas dire, OK, je vais aller marcher. Il n'y arrive pas. Il n'arrive pas à se retrouver. Il n'arrive même plus à se concentrer pour lire des Bandes Dessinées. Il a besoin de voir Elise aussi. Il a annulé le mercredi, il a annulé le jeudi, et puis le mercredi d'après. Elle est compréhensive, ce n'est pas le problème mais, il a envie de la voir. Il se dit qu'il va trouver une idée. Y aller un soir ? Prétexter un diner avec des clients ? Il est sûr que Jean-Claude lui servirait d'alibi, il l'a senti. La fameuse complicité entre hommes machistes. Tout pour qu'il ne remette rien en question, ni son mariage, ni l'entreprise, ni sa vie. Une double vie ça irait à Jean-Claude. Pourvu que la première reste pareille. Il pourrait. Non. Il n'aime pas mentir. Il n'a pas envie de mentir. Il ment là. Oui, mais non. Pas vraiment. Ou si ? Samuel s'arrange avec sa conscience et lui-même. Et il ne veut pas mentir. Donc il ne peut pas voir Elise. CQFD. Samuel se sent comme un lion en cage, étriqué, dans son emploi du temps et dans ses pensées, tout ce qu'il a à faire et qu'il ne fait pas. L'histoire qu'il est en train de dessiner qui pousse dans sa tête. Ses baskets dans son coffre comme enfermés. Elise cadenassée dans sa maison d'Angers. Elise dont il ne veut pas perdre l'amitié. Le chantier Foisnet. Oui, quelque chose va craquer.

Un lundi, trois semaines ont passées, Samuel annonce de but en blanc à Jean-Claude qu'il prend 3 jours. Allez 2. Et ensuite, il revient à mi-temps. Point c'est comme ça. Jean-Claude le regarde l'air entendu, et apitoyé, sous-entendu, tout ça pour une histoire de cul. Samuel s'énerve. Il n'en peut plus. Il craque.

- *Non. Il ne s'agit pas de ça. Et arrêtez de parler de ce qui ne vous regarde pas. A Nathalie et aux enfants.*

Jean-Claude démarre au quart de tour.

- *Je parle à qui je veux comme je veux.*
- *Non, pas à mes enfants. Vous ne leur raconter pas n'importe quoi sur moi. C'est tout. Merde.*

Ils se regardent interloqué. Le vouvoiement est revenu d'un coup. Comme à 18 ans et que Jean-Claude a dû se battre pour qu'il le tutoie. Les poings aussi. La tempête fait rage. Cocotte-minute prête à exploser. Jean-Claude fait une petite marche arrière. Petite.

- *Ecoute, je ne sais pas ce qui se passe dans ta tête mais ma patience à des limites.*
- *Et ?*
- *Et rien.*

Soudain, Jean-Claude calme le jeu. Marche arrière toute. Il s'est laissé débordé parce que le chantier Foisnet, 3 semaines comme avant, il a espéré que ça passerait, comme si de rien était, le temps plein et le reste. Mais non.

- *Fais comme tu veux. Mais souviens toi de ce que je t'ai dit.*
- *Je n'ai pas de maitresse.*

Jean-Claude se tait. Il sait qu'il n'est pas loin d'exploser lui aussi et que ça pourrait faire du grabuge. Un vrai grabuge. Et pas qu'un peu. Beaucoup de dégâts. Depuis quand il le vouvoie ? Comme s'il était un étranger ? C'est comme ça qu'il le remercie ? De lui avoir tout donner ? Son cœur, sa fille, son entreprise ? Samuel voit bien que Jean-Claude boue. Intérieurement. Il se contient mais il boue. Lui aussi cocotte-minute prête à exploser. OK. On y est. Non. On n'y est pas. Pas encore. Samuel n'est pas prêt.

- *Désolé, je ne sais pas ce qui m'a pris de te vouvoyer d'un coup. Ecoute, je te remercie de tout. Et de ta confiance sur le chantier. Je sais parfaitement tout ce que tu as fait, tout ce que tu fais pour moi. Je veux juste prendre un peu de temps, on s'était dit ça.*
- *Je n'ai qu'une parole. Tu avais aussi dit pas une année.*
- *Oui, je sais.*
- *J'espère que toi aussi tu n'as qu'une parole.*

Comment il va faire pour revenir à plein temps, là dans le bâtiment, il ne peut pas. Il ne peut pas. Ou si ? De toute façon, l'année n'est pas passée.

- *Bien sûr. Et je reviens à mi-temps, je ne prends pas deux jours. Les 3 semaines sur le chantier Foisnet, c'est pour moi. Et c'était bien.*
- *Ok.*

Jean-Claude va pour sortir.

- *Et j'aime ta fille, profondément.*
- *Si tu le dis.*

Jean-Claude sort. Samuel reste là. Il met un texto à Elise. Fin de chantier. Je passe demain si tu veux, ou mercredi, ou les deux. Hâte de te voir. La réponse ne se fait pas attendre. Mercredi. Parfait. Avec plaisir. Réponse. Pour déjeuner ? Tardif. 13H30 ? Réponse. Avec plaisir aussi. Un déjeuner avec Elise, c'est une première, il en avait envie.

Le lendemain après-midi, Samuel est dans le grenier. Il dessine, le portrait de Léo. Le dessin coule tout seul. Les traits sont doux, harmonieux, du pinceau, de l'encre, du fusain, de la brou de noix, c'est comme si le visage de Léo prenait vie peu à peu, vraiment vie. Samuel est concentré. Une ombre. Un trait. Il estompe au pouce. Il est content. Il entend la porte d'entrée. Déjà ? Il regarde l'heure. Non, il est 17H. Quand même, il n'a pas vu le temps passer, il dessine depuis 4 heures déjà. Et le portrait de Léo est presque fini. Il est fini. C'est dingue. Pourquoi il n'y arrivait pas le samedi et le dimanche ? C'est quoi la différence ? Il va en parler à sa psy. En attendant, il sourit content. 17H ? C'est Nathalie ? Ça va ? Soudain inquiet. Il ouvre la porte du grenier.

- *Nathalie ? Ça va ?*
- *Oui. Oui. Ça va.*
- *Tu es déjà rentrée ?*
- *Non, j'avais oublié de mettre le four à préchauffer.*

Elle ne va pas lui dire qu'elle est rentrée pour vérifier, ce qu'il faisait, où il était, pour se préparer, à fouiller, à regarder, les heures et qu'elle ronge son frein depuis 4 heures déjà. Non, non, elle ne va pas lui dire ça. Samuel lui est bien loin de le penser. Le fait est qu'il n'a pas de maitresse, contrairement à ce que tout le monde à l'air de penser, ou est-ce qu'avoir une amie c'est pareil aussi dangereux, compliqué, comme le suggère sa psy ? En tout cas, le fait est que là, il n'y pense pas. Là. Il est content, il a bien dessiné. Sa liberté même à demie retrouvée lui a fait du bien. Beaucoup de bien. Il descend. Nathalie est près de la porte. Il la prend dans ses bras.

- *Tu ne veux pas rester maintenant que tu es là ? Les garçons rentrent plus tard non ?*

Il l'embrasse, lui caresse un sein. Il bande. Il a envie d'elle. De lui faire l'amour. Ça fait combien de temps qu'ils n'ont pas fait l'amour ? 3 semaines. Oui, il le sait. Et ça fait combien de temps qu'ils n'ont pas fait l'amour l'après-midi ? Il ne se souvient plus. Des années.

- *J'ai envie de toi. Reste.*

Nathalie est complètement désarçonnée. Elle s'attendait à tout sauf à ça. Elle s'attendait surtout à ne pas le trouver. Et, non seulement il est là mais, il est descendu de son grenier, tout seul, et il veut faire l'amour. Samuel fait descendre sa main, caresse le dos de Nathalie, lui sort le chemisier de son pantalon, celui qu'il lui avait offert pour la fête des mères, Nathalie l'a mis, inconsciemment, pour lui faire plaisir ce matin, pour qu'il reste à la maison. Pour qu'il reste tout court.

- *Il te va bien ce chemisier, mais je te préfère sans.*

Sa main glisse dessous, remonte le long de ses seins, lui caresse un téton. Elle gémit.

- *Chérie.*

- *Je dois retourner travailler.*

Sa main descend le long de son ventre, trouve une place entre le pantalon et le ventre, descend dans son intimité, son humidité.

- *Tu diras à ton père que tu étais fatiguée.*

Elle rit.

- *Comme s'il n'avait pas assez de toi.*

Il rit aussi. Il l'entraîne dans la chambre, ils font l'amour, là en plein jour. Nathalie jouit sous ses doigts. Il la pénètre et jouit aussi. Il sourit, s'allonge près d'elle.

- *Tu devrais te mettre à mi-temps toi aussi.*

Elle sourit. Ce n'est pas possible, il n'a pas de maitresse. Il ne pourrait pas dire ça s'il avait une maitresse.

- *Tu ne crois pas qu'on se fatiguerait à être toujours ensemble.*

Non. Dis non. Non. Voila. Merci. Ouf. Le répit est de courte durée.

- *Non, mais on ne serait pas toujours ensemble.*

Il sourit.

- *Tu vas m'épuiser si tu veux passer tout tes après-midis au lit.*

Il rit. Il hésite. Il sait que ce qu'il va dire l'engage. Il pense au dessin, au fait qu'elle pourrait lire à côté de lui, peut-être, il aime l'idée de la solitude à deux. Mais non, le dessin, il n'en parle

pas. Pas maintenant. La marche oui. Il peut en parler. Il sait qu'il pourrait partager ça avec Nathalie.

- *Tu pourrais venir marcher avec moi parfois ?*

Parfois ? Pas tout le temps ? Elle n'aime pas marcher, déteste marcher, mais veut marcher avec lui tout le temps, pas parfois.

- *Non, j'ai une meilleure idée. Tu prends des courts de Zumba, toute seule, depuis le temps que tu en as envie, comme ça tu ne t'embête pas à marcher avec moi. Pendant ce temps-là, moi je marche. Et on prend des cours de tango ensemble. On voulait faire ça, tu te souviens ?*

Samuel se lève, sexe à l'air, lève Nathalie, nue, elle aussi et l'entraîne dans un tango, très sensuel, malgré ses supplications arrêtes, arrêtes. Il l'embrasse. La laisse lui tourner le dos, se rhabiller. Il se recouche sur le lit, la regarde.

- *On a tellement de chose à faire qu'on n'a pas faite.*

Il ne voit pas qu'elle pense à autre chose, le tango c'est bien beau mais s'il danse avec une autre ça ne va pas. Pas du tout.

Le lendemain, Samuel rejoint Elise pour déjeuner. Ils sont contents de se retrouver. Il a apporté des fleurs et un gâteau. Elle a fait une salade toute simple. Ça lui va bien. Il raconte, le chantier, l'ambiguïté, le dessin, la difficulté de ne pas avoir de temps devant lui, ses enfants qu'il n'arrive toujours pas à voir le jeudi.

- *Tu prends goût à un autre espace.*

Elle a des phrases comme ça parfois. Un autre espace de quoi ?

- *Un espace où tu fais ce que tu aimes, du coup, ce n'est pas le même espace-temps, ni le même espace mental. Tout coule.*

C'est ça. Exactement ça. Tout coule. Le flow. La fipette a parlé du flow ce midi sur le chemin, ça lui est resté.

- *Et pour tes enfants, ça va venir, faut laisser le temps.*

Oui, bien sûr. Mais et elle ? Ils ne parlent que de lui, et elle ? Comment va-t-elle ? Elle va bien. Elle ne veut, ne peut, toujours pas trop sortir, a du mal à sortir, à peur de la foule, d'où le déjeuner à la maison. Mais, elle sait que ça ne va pas durer. Elle a vu Laurence Clairevoie, l'avocate, la rescapée, elle est passée. Elle lui a fait de la peine, beaucoup de peine. Elle paraît forte, elle est si fragile en fait. Est-ce qu'Elise parle d'elle ou bien de Laurence ? De Laurence.

Mais, c'est vrai. Elles sont pareilles, un peu. En tout cas, depuis qu'elle est passé, Elise réfléchi. Elle n'est pas forcément pour un procès à la base. C'est long. C'est coûteux. Mais elle comprend le besoin de justice, la nécessité d'être reconnu comme victime, pour ne pas devenir une victime dans la vie, pour ne pas se sentir coupable aussi, et donc de désigner un coupable même si c'est cette partie-là qu'elle aime le moins. Mais c'est important. Oui, que la justice s'en mêle pour remettre de l'ordre dans le chaos. Pour que la justice même universelle soit juste. Justement. Elle pense à Léo. Elle pense à Samuel. Elle pense aux rescapés. Une pensée traverse Samuel.

- *Je n'ai pas porté plainte contre le type qui a tué mes parents. Je me suis dit que ça ne les ramènerait pas. Je... Il les a tués. Je ne me le suis jamais dit comme ça. Il les a tués. Je me suis dit qu'ils venaient me retrouver, que c'était parce qu'ils venaient me retrouver... Il les a tués... Il... Enfin, il était coupable... La justice aurait dit qu'il était coupable... Pas moi...*

Conscience absolue de quelque chose. Quelque chose se remet en place dans le cerveau de Samuel et dans sa vie. Elise le sait. Elle sait aussi qu'il a signé au départ pour des questions de solidarité. Il lui a raconter le jeune homme qui a besoin des indemnités pour ses études.

- *Tu as bien fait de signer. Aussi pour toi. Et c'est bien. Même je suis d'accord avec elle et avec toi sur la notion de solidarité.*

Elise est d'accord avec la notion de solidarité. La solidarité entre les familles de victime, elles-mêmes victimes et les rescapés, eux aussi victime. Le groupe au-delà de l'individu. Pour des question d'argent mais pas que. Elise est claire dans sa démarche. Elle hésitait. Elle voulait réfléchir. En en parlant, elle se dit qu'elle va signer. Elle ne connaît pas assez les ressorts beaucoup plus compliqués à mettre en place pour un procès, les manœuvres d'intimidation, les coups bas, et Laurence ne lui en a pas parlé, sinon, elle hésiterait plus que ça. Mais, en l'état, elle se dit qu'elle va signer.

- *Je vais signer.*

Samuel laisse passer un silence.

- *Quoi ?*
- *Je pensais à ce que tu disais de la solidarité.*

Elle sourit.

- *Je t'ai dit merci ?*

Il sourit. Oui, plein de fois. Il l'appelle même la dame au 1000 mercis.

- *Heureusement que tu es là. Mais tu le sais. Merci.*

Samuel sourit.

- *Pareil.*

Oui, Samuel se sent solidaire d'Elise, évidemment, parce que c'est elle, parce qu'elle est son amie. C'est autre chose dans ce qu'elle a dit qui le questionne.

- *Ils parlent des rescapés, les journalistes, les gens, mais en fait, ce n'est pas vrai, pas au sens, les rescapés. On n'est pas un groupe. Il n'y a pas de solidarité. Je ne me sens pas solidaires des rescapés. Et les autres c'est pareil. Ils avaient proposé des séances de groupe, tout le monde a dit non, sauf le commandant, mais Christophe Gouram, mais lui...*

Mais lui, c'est le commandant. Elise pense pense souvent à lui. Elle voudrait qu'il soit coupable, comme tout le monde, c'est tellement plus facile. Et s'il l'est, il doit payer. Mais il a aussi dans un réflexe héroïque réussi à sauver 5 personnes. Dont Samuel. Il est une victime aussi. Il est un rescapé également.

- *Je n'aimerais pas être dans sa tête. J'imagine qu'il avait envie de vous parler.*

Samuel lui suit sa réflexion.

- *Je ne me sens même pas rescapé. En fait, je n'ai pas envie d'être un rescapé.*

Elise pense à la difficulté des étiquettes. Les rescapés ne veulent pas être des rescapés. Ils ne veulent pas former un groupe, être réduit à cette identité. C'est normal. Elle aurait fait pareil sans doute.

- *Je comprends.*
- *Et puis, il n'y a pas de raison que je les aime bien sous prétexte qu'on a vécu la même chose. Non ?*
- *Non, c'est sûr. Même si je crois que parfois ça joue. Quelque part.*

Elle enchaine.

- *J'aime bien Laurence. Elle pourrait devenir une amie. Je l'ai invitée à la fête de l'école en l'honneur de Léo. J'espère qu'elle viendra. Il faut l'aider cette femme. Elle est fragile.*

Samuel est surpris. Lui, il voit de Laurence ce que tout le monde en voit, une guerrier, une dure, presque antipathique malgré le drame absolu qu'elle a vécu. Il est surpris par cette amitié potentielle, pas par la générosité d'Elise. Ils restent un moment en silence. Pensant procès, solidarité, victime, coupable, amitié. C'est bien, mais c'est compliqué. Tout ça. Elise sourit.

- *Tu voudrais aller marcher ?*
- *Tu lis dans mes pensées.*

Samuel et Elise marchent dans la campagne environnante. Il fait doux. C'est l'été. Presque. L'air leur caresse le visage. Ils marchent sans parler. Sans rien dire. Ils marchent. Ils marchent pour oublier. Ils marchent pour penser. Droit.

Samuel rentre, il est tard, il n'a pas vu l'heure passer, 19H30, c'est tard, il a appelé Nathalie, lui a laissé un message.

- *Pardon chérie, je n'ai pas vu l'heure, j'arrive.*

Il ne s'inquiète pas. Il écoute FIP et la fipette qui, comme d'habitude, semble lire dans ses pensées.

- *« Et je vous quitte après cet après-midi de flow en douceur et en musique. Poétique. Je vous quitte avec le grand Luis. Luis Armstrong bien sûr. What a wonderful world. Frissons. Parce que vous le valez bien. Un fou à sa mesure. Sur mesure. Portez-vous bien. Ne soyez pas sage. Soyez fous. Soyez poétique. »*

Samuel écoute. What a wonderful world. Il a la chair de poule. Son cœur bat. C'est bon. Il sourit. Il rentre. Il est content.

Samuel gare la voiture dans le garage, il a toujours ses baskets aux pieds, il a oublié de changer de chaussures, ah oui, normal, il a marché avec Elise. Il change de chaussures, range ses baskets dans le coffre. Il rentre, ça sent bon, il a faim, l'air de la campagne lui a donné faim. Il enlève sa veste. Il va s'asseoir sur le canapé, éteint machinalement la télé. La table est déjà mise, c'est vrai qu'il est en retard. Tiens, les garçons ne sont pas là.

- *Pardon chérie, j'ai marché et je n'ai pas vu l'heure. Tu as eu mon message ? Les garçons ne sont pas là ?*

Nathalie passe à ce moment-là, l'embrasse.

- *On se fait un plateau gratin de courgette, fromage et vin, j'ai envoyé les enfants chez mon père.*
- *Très bien.*

Samuel est surpris. Que lui vaut cette surprise ? Nathalie déteste les surprises. Elle est en veine de surprise, entre hier et aujourd'hui. Elle pose deux verres et une bonne bouteille sur la table.

Samuel se détend. Décidément la vie est pleine de surprises et il aime ça. Oui, vraiment c'est une bonne journée. Elle l'embrasse.

- *Merci encore pour le plat. Je l'inaugure aujourd'hui.*

Le plat ? Ah oui, le plat qu'il a retrouvé, le plat des endives, le plat cassé, ça fait longtemps, 3 semaines, ça lui semble une éternité. Elle lui sert un verre. Ils trinquent.

- *A nous.*

Soudain, Nathalie lui remet le col de sa chemise, ça faisait longtemps, s'inquiète, elle a oublié le pain, le pain, il lui faut du pain. Le pain. On s'en passera. Non. Bon. Elle n'a pas tort. Avec le fromage c'est mieux d'avoir du pain. Il ressort, il va acheter du pain. Mais au supermarché du coup. Pas grave.

- *Tu as besoin d'autre chose ?*

- *Non, merci. Ou si un dessert ? Des éclairs au chocolat ?*

Samuel sourit, grivois.

- *Tu me tentes.*

- *Prend ma voiture, elle est garée devant.*

Ah bon. Mais pourquoi il ne prendrait pas la sienne ?

- *C'est plus pratique.*

Il ne voit pas du tout pourquoi.

- *Prends ma voiture.*

Un ordre. Une supplication. Ça faisait longtemps aussi. Samuel la regarde, il se dit que ça faisait longtemps qu'elle était comme ça, Il se dit aussi, confusément, que quelque chose ne va pas. Mais, elle l'embrasse gentiment, lui tend les clés de sa voiture. Tout va bien alors ? Bon, d'accord. Il sort.

Nathalie prend les clés de Samuel dans le vide poche. Elle se précipite dans le garage, ouvre la voiture de Samuel. Elle fouille, la boîte à gant, le vide poche, rien, elle cherche quoi ? Elle ne sait pas ce qu'elle cherche. Elle a oublié. La voiture. Toute l'après-midi, elle s'est dit qu'elle devait regarder dans la voiture. Elle ouvre le coffre. Des baskets. Des baskets. Bien sûr, il a acheté des baskets, sans elle, blanches avec des rayures bleues, pourquoi ? Elle n'aime pas ces rayures. Pourquoi elle ne les a pas achetées elle ? Elle s'en veut. Bon, les baskets sont mouillées. Au moins c'est vrai, à un moment, il a marché. Elle a un doute, un instant. Est-ce qu'elle se serait trompée ? Elle reste un instant, les bras ballants. Pourquoi la voiture. Et

soudain, oui, bien sûr, le GPS. C'est ça. Elle s'était dit qu'elle devait regarder le GPS. C'est bien ces machines, ça enregistre tout. Ou, quand, comment ? Elle met la clé sur le contact, allume. Une voix de femme, s'élève, gaie, drôle, entraînant. Aretha Franklin. Think. Mais non, il écoute la radio. Depuis quand il écoute la radio ? Ça l'agresse d'un coup. D'un coup, elle arrête le poste. Merde. Le GPS. Dernière adresse, Angers. Quand ? Aujourd'hui. Voilà. C'est vrai. Il a une maitresse. Nathalie est effondrée en même temps que soulagée. Il a une maitresse. Elle le savait. Ça explique tout. Elle n'est pas folle. Elle rentre. Elle s'assoit sur une chaise de la table de la salle à manger. Son esprit carbure à toute vitesse. Ça prouve quoi ? Le GPS ? Il va dire qu'il est allé marcher. La radio ? Laisse tomber. Nathalie est désespérée. Elle ne sait plus d'un coup. Et si elle se trompait ? Et si ce n'était pas vrai ? Soudain, dans le bruit de ses pensées, son regard dans le vague, une veste. Sa veste. Dans la précipitation, il n'a pas pris sa veste. Les deux téléphones sont là. Nathalie a le cœur qui bat à tout rompre. Le téléphone. La preuve ultime. Elle cherche frénétiquement dans les poches intérieures. Les deux téléphones sont là. Une seconde elle se dit qu'il n'a pas de maitresse, il ne prendrait pas le risque de laisser trainer son téléphone. A moins de vouloir se faire prendre. Samuel n'a jamais aimé mentir. Elle tient les deux téléphones, son destin, dans ses mains. Elle pose le professionnel. Elle garde le privé. Tant qu'à faire de savoir autant savoir jusqu'au bout. Un code. Elle essaye sa date de naissance. La sienne à lui pas la sienne à elle. Ça marche. Et ça lui saute aux yeux, explose à la figure, lui détruit le cœur. Elise. Elise des SMS. Elise des appels. Elise. Elle s'assoit sur le canapé, se sert un verre de vin et le boit d'un trait. Elise.

Samuel rentre. Dès qu'il franchit le seuil de la porte, il se dit que quelque chose ne va pas. Quoi ? Le silence. L'odeur du gratin.

- *Nathalie ?*

Il accélère le pas, il entre dans la salle à manger. Sa veste. Son téléphone. Ses téléphones. Elise.

- *Nathalie ?*

Elle est là, assise dans le canapé, hagarde, les yeux secs, c'est bien pire que si elle pleurait.

- *Nathalie. Ce n'est pas ce que tu crois.*

C'est la première chose qui lui est venu à l'esprit. Tout de suite après, il a pensé, merde, ils disent tous ça. C'est exactement ce que Nathalie a pensé aussi, ils disent tous ça. Et, il a tout de suite compris, dès qu'il est rentré, c'est qu'il a bien quelque chose à se reprocher. Samuel

pose la baguette et les éclairs sur la table, voit la bouteille bien entamée, va savoir pourquoi il se dit que c'est dommage tout ça, que c'était une bonne journée, qu'ils allaient passer une bonne soirée. Qu'il a compris tout de suite. Trop vite. Qu'il a bien quelque chose à se reprocher. Oui. D'avoir caché l'existence d'Elise, une amie, une amitié. C'est tout. C'est vrai. Il faut qu'elle le croit. Merde. Elle avait raison Elise, la vérité, il n'y a que ça de vraie. Il se lance.

- *Chérie, ce n'est pas ce que tu crois. Je sais ce que tu crois... Ce n'est pas ce que tu crois. Elle s'appelle Elise, c'est une amie. C'est la mère de... Tu te souviens le jour du crash, à l'hôpital, tu m'as demandé... Je t'ai dit qu'il y avait un petit garçon à côté de moi. Le médecin en a parlé, il m'a demandé mon numéro de siège... Il s'Éléo... Il est mort dans mes bras. Enfin, pas dans mes bras mais presque juste après. Il avait appelé sa mère. Je lui ai passé mon téléphone, il lui a téléphoné. C'est pour ça que je ne t'ai pas téléphoné. De l'avion. Pardon. J'y ai pensé, je n'ai pas pu, parce que je lui ai passé le téléphone, pour qu'il appelle sa mère... C'est comme ça que je l'ai contacté. Elle... Elise, c'est la mère de Léo. Elle a perdu un petit garçon, un enfant. Elle est forte. Je ne sais pas comment elle fait. Je l'aide, c'est tout. Je lui ai raconté, le voyage et puis, on est devenu amis aussi... On est amis, je crois... En tout cas pour moi. Elle est une amie pour moi. Mais c'est tout. Je te jure que c'est tout. Il ne s'est rien passé. Elle n'a pas la tête à ça. Et moi... Tu sais, moi je t'aime. Je ne veux pas te perdre. Chérie. Je t'en prie. Regardes-moi. Dis-moi quelque chose.*

Nathalie n'a pas bougé, pas pleuré, rien dit. Perdu un enfant. Amis. Rien passé. C'est pire. Son esprit hurle que c'est pire. Qu'elle ne peut rien dire. Qu'elle ne va pas pouvoir lui demander de ne pas la voir. Elle a perdu un enfant. Comment lutter contre une femme qui a perdu son enfant ?

- *Chérie.*

Elle ne sait pas pourquoi elle le croit. Elle sait qu'il n'y a rien d'autre. Il n'aime pas mentir. Même si là il lui a menti. Rien dit. Mais elle le sait c'est tout. Le son de sa voix. Les SMS aussi. Une femme sait ça. Elle sait ça. Il n'y a rien. Il s'est posé la question sans doute et puis non. Non. C'est avec elle qu'il fait l'amour. Souvent. C'est avec l'autre qu'il passe la plupart de son temps.

- *Chérie.*

Nathalie ne dit rien, rien du tout, qu'est-ce qu'elle peut dire ? Je ne veux pas que tu la vois. Non, elle ne peut pas. Elle pense soudain, aux rayures des baskets. Elle ne les aime pas.

- *Je n'aime pas les baskets que tu as choisies.*

Voilà. C'est dit.

- *Chérie.*

Samuel est complètement décontenancé. Il ne sait plus quoi dire, quoi faire, quoi penser.

- *J'aurais dû te le dire, pardon, je n'ai pas osé. Je suis désolé. Je me suis dit que tu ne comprendrais pas, que tu ne voudrais pas que je la vois. Je ne t'ai pas fait confiance. Je suis désolé.*

Formidable, maintenant, elle ne peut doublement pas lui dire ce qu'elle veut lui crier, ne la vois pas. Non, elle ne peut pas parce qu'elle lui donnerait raison, elle aurait le mauvais rôle, donnerait. Elle ne peut pas.

- *Tu me sers un verre de vin ? Merde ! Mon gratin.*

Nathalie se lève, se précipite dans la cuisine. Samuel la suit, il prie pour que le gratin ne soit pas brûlé, pour que le plat ne soit pas cassé, pour que... ou si pour que le gratin soit brûlé au contraire et le plat cassé, pour que Nathalie lui parle, pleure, fasse quelque chose... Tout plutôt que ça. Il la rejoint. Elle sort le plat du four, le gratin est parfait. Nathalie en sert deux parts, les mets dans une assiette.

- *C'est chaud, attention à ne pas te brûler.*

Sur la table de la cuisine, un beau plateau de fromage et un saladier. De la laitue. Elle tend les deux assiettes à Samuel.

- *Tu peux emmener ça à table.*

D'accord.

- *Il faudra prévoir une autre bouteille sûrement, excuse-moi, j'ai commencé sans toi.*

D'accord. Samuel retourne dans le salon salle à manger, oui, effectivement, la bouteille est à moitié vide, il pose les assiettes sur la table, il descend dans la cave, bien embarrassé. Il ne sait vraiment plus quoi dire, comment réagir. Il remonte avec sa bouteille, Nathalie est déjà assise à table, elle a servi deux verres, a mis les éclairs dans des petites assiettes. Apporter le plateau de fromage et le saladier. Rangé la veste et les téléphones. Tout est prêt. Parfait. Reste à savoir pourquoi. Samuel s'assoit.

- *Tu m'as dit qu'elle habitait ou déjà ?*

Il ne lui a jamais dit om elle habitait. Il le sait. Il ne va pas chipoter.

- *Angers.*
- *Ah, c'est bien ça.*

Oui. C'est bien ça. Ou pas.

Ce soir-là, ils ont parlé d'Elise, un peu pas trop, elle habite Angers, je vais la voir une ou deux fois par semaine, elle est seule, enfin, elle a des amis mais, ça ne te dérange pas ? Si ça me dérange. Ça me dérange terriblement.

- *Non, évidemment que non. Ça doit être terrible de perdre un enfant. » « Je suis content que tu le saches, je suis désolé de ne pas te l'avoir dit plus tôt, elle m'avait dit que la vérité c'était mieux, elle m'avait dit que tu comprendrais, que je devais te faire confiance, te parler.*

Non mais, en plus elle parle d'elle, de moi, elle se mêle de moi, de ce que je peux comprendre ou pas. Au secours. Maman. Sauves moi.

- *Je pourrais te la présenter. Tu voudrais ?*

Non. Non. Non. Je ne veux pas.

- *Oui, bien sûr.*
- *Je suis sûre qu'elle te plaira, elle est institutrice, elle joue du piano ?*

Et puis quoi encore, elle est plus jeune, plus jolie, plus intelligente que moi ?

- *Tu écoutes la radio ?*
- *Quoi ?*
- *Tu écoutes la radio maintenant ?*

Samuel reste un moment silencieux. Il fait le pont, Angers, GPS, voiture, radio. OK.

- *Oui, j'écoute la radio dans la voiture. Ça t'embête ?*
- *Pourquoi ça m'embêterait ? Je n'y suis pas dans la voiture.*
- *C'est vrai.*

CQFD. Le débat est clos, de la voiture, des baskets, d'Elise et d'Angers. Elle n'ira pas, un point c'est tout et elle ne veut rien savoir du tout. Nathalie se doute bien que ce ne sera pas aussi simple. Mais, pour l'instant, ça suffit. Ils ont parlé d'Elise, un peu, pas trop, juste ce qu'il fallait et ils sont passés à autre chose.

- *Thierry a été collé pour mauvais comportement, il est agressif. Le professeur a dit qu'il était sûrement déstabilisé avec tout ce qui s'est passé. Tout ce qui se passe. Elle nous a donné un rendez-vous la semaine prochaine. Ça serait bien qu'on y aille ensemble pour une fois. Non ?*
- *Oui, bien sûr.*

Soudain, Samuel s'est senti coupable, terriblement coupable. Terriblement culpabilisé.

Le soir, Nathalie n'a pas eu envie de faire l'amour, Samuel n'était pas sûr d'en avoir envie non plus. C'était mieux comme ça. Rien à prouver. Ou pas.

La vie reprend son cours, comme si de rien était, comme si Elise avait toujours existé. Jean-Claude a quand même dit, qu'à son avis, il n'était pas sûr, pas sûr du tout qu'il n'y ait pas autre chose, parce que quand même, il n'est pas né de la dernière pluie, et l'amitié homme femme, franchement, il n'y croit qu'à moitié. Thierry a dit que c'était bien son père ça, d'avoir une maîtresse qui n'en est pas une. Super, parfait, comme d'habitude, il fait tout à moitié. Sylvain lui, s'est inquiété, ils ne vont pas divorcer ? Non, bien sûr que non ? Cette fois c'est Nathalie qui a répondu. Non. Ils ne vont pas divorcer.

Il n'a plus été question de présenter Elise à Nathalie, Samuel a fait marche arrière très vite dans sa tête. Il ne sait pas pourquoi mais il ne veut pas mélanger. Viviane suggère qu'il veut peut-être se protéger ? De quoi ? Il n'a rien à se reprocher ? De rien. Il veut peut-être se protéger lui. Juste parce qu'il est différent, il s'est vu différemment dans les yeux de Léo, maintenant dans ceux d'Elise. Il est un autre lui. Fragile. Il veut protéger ce nouveau lui. Peut-être. Ne pas le ramener trop dans sa vie avec Nathalie, de peur de le perdre. Non, il aime Nathalie. Il lui dit tout maintenant. Depuis deux semaines. Il laisse son téléphone à vue, volontairement. Et pas sur silencieux. Non, il ne répond pas, mais Elise n'appelle pas, pas, pas très souvent. Et Nathalie pas du tout. Et puis, il engueule suffisamment son fils avec son téléphone. Mais ce n'est pas la question. Simplement, il n'a pas envie de mélanger, c'est trop tôt. Nathalie n'a pas l'air d'avoir envie non plus. Jean-Claude ne le croit pas. Est-ce que Nathalie doute aussi ? Elise dit, je préfère ne pas être cachée. Je n'aime pas les dossiers ouverts. S'il arrive quelque chose... Il n'a pas compris, un truc à propos des doubles vies, des doubles deuils... Elise parle souvent de choses qu'il ne comprend pas mais qui prennent leur sens après. Un peu comme ici. Mais elle, elle n'est pas psy. C'est plus sur le sens de la vie. Elle parle souvent du sens de la vie. Viviane trouve qu'il parle souvent d'elle. Elle ne va pas s'y mettre elle aussi, elle écoute ce qu'il lui dit ? Il lui dit qu'il aime Nathalie, la désire... et désire voir Elise qui lui parle du sens de la vie. Voilà. C'est ça. Exactement ça. Oui. Mais ce n'est pas compatible à long terme. Pourquoi ? Parce qu'il vaut mieux parler du sens de la vie avec la

personne qu'on aime et qu'on désire non ? Oui, bon, vu comme ça. L'unité c'est mieux non ? Non ? Non, oui, oui, c'est mieux. Il est loin, si loin le temps où Nathalie et lui était amis... C'est ce qu'elle dit ? Elle dit qu'il doit redevenir ami avec Nathalie ? Elle n'a pas dit ça mais c'est une solution oui. C'est toujours mieux d'être ami avec ceux qu'on aime.

Samuel marche dans la campagne. Il est dans ses pensées, il pense mieux quand il marche, il fait le vide pour penser, il sent la douceur de l'air sur sa peau et ça lui fait du bien. Oui, il pense mieux quand il marche, il devrait marcher avec Nathalie. Ou faire d'autre chose. Que l'amitié, c'est des activités partagées. Qu'il adorait marcher avec son père. Qu'il faut vraiment qu'il fasse des choses avec ses fils. Oui, il pense mieux quand il marche.

Samuel rentre, il embrasse Nathalie, vide ses poches, ses deux téléphones. Nathalie se dit qu'il ne répond jamais à Elise quand elle appelle, mais il laisse toujours son téléphone. Une ou deux fois, elle a eu envie de répondre à sa place, l'entendre, dire qu'elle est là. J'existe. Elle ne veut pas la voir, elle veut marquer son territoire. Samuel suit son regard, son silence, il peut presque l'entendre penser. Il a envie de ranger son téléphone, à la place, il lui donne un baiser.

- *Je vais prendre ma douche, tu voudras venir marcher un jour ? Même si tu n'aimes pas marcher ?*

Et là, soudain, il se rend compte de l'absurdité de ce qu'il vient de formuler. Elle le sait. Elle dit OK. Pour la forme.

Avant le diner, sur sa lancée, Samuel propose à ses fils d'aller voir une exposition, jeudi. Jeudi c'est leur jour non ? Jeudi, Thierry ne peut pas, il a sa retenue. C'est vrai. A ce sujet, il faut qu'il fasse attention. Ce serait bien. Thierry hausse les épaules. Sylvain, dit qu'il veut bien. Nathalie arrive dans la salle à manger. « *A table.* » Ratatouille et tomates farcis. Ça fait un peu beaucoup de tomates, mais c'est bien, elle a fait un pain de viande aussi et des haricots verts, chacun mange ce qu'il veut.

- *Génial.*

Dit Sylvain. Non, pas génial se dit Samuel, il y a quelque chose qui ne tourne pas rond. Ils passent à table. Thierry pose son téléphone à côté de lui. Samuel ne dit rien, Sylvain aussi. Nathalie lui apporte le sien.

- *Elise a appelé.*

Ah, c'est ça.

- *Je n'ai pas décroché.*

D'accord.

- *Tu veux quoi ? Ratatouille ou tomates farcies ?*
- *Tomates farcies.*

Elle le sert.

- *Elle a rappelé. Tu étais sous la douche, je me suis dit que c'était peut-être important. J'ai décroché, j'ai dit que tu étais sous la douche.*

Ah, c'est ça.

- *Je te mets des haricots verts aussi ?*
- *Non merci.*

Thierry s'en mêle.

- *Maman qui répond à la maitresse de papa avec qui il ne couche pas. Super.*
- *Ta gueule.*

C'est sorti comme ça, d'un coup. Ta gueule. Pour le coup ça mouche Thierry.

- *Excuse-moi, mais tu arrêtes, je t'ai dit, tu arrêtes de me parler comme ça. Un peu de respect. S'il te plait.*

Il hésite.

- *Et d'amitié. C'est important l'amitié avec les gens qu'on aime.*

Thierry ne sait pas quoi dire. Il voudrait dire que oui, qu'il n'a pas d'ami, qu'il veut bien être ami avec son père, mais que c'est trop tard, qu'il est ami avec son frère. Nathalie est blême.

- *Tu ne parles pas comme ça à mon fils.*
- *Je sais, je suis désolé.*
- *Tu ne parles pas comme ça à mon fils.*
- *Désolé.*
- *Thierry, tu veux quoi ?*
- *Rien.*
- *Mange.*
- *Du pain de viande et de la ratatouille.*

Elle le sert.

- *Sylvain ?*
- *Un peu de tout.*

- OK.

Elle le sert. Elle prend des haricots verts, elle s'est mise au régime depuis deux semaines, elle se trouve trop grosse d'un coup. Ils mangent un moment en silence.

- *Elle a demandé que tu la rappelles, elle a demandé si tu pouvais aller la chercher avant la cérémonie pour... pour son fils...*

Que c'est dur. Comment lutter contre une femme qui a perdu son enfant.

- *Elle a dit que sa voiture était tombée en panne...*

- *D'accord.*

- *Elle a dit qu'elle était contente de me parler.*

Pas moi. Pas moi. L'esprit de Nathalie et de Samuel dans un cri. Pourquoi pas moi ? Ils ne savent pas. Samuel repense à Viviane. Il est trop fragile. Ça lui traverse l'esprit. Attention. Fais attention. Pas moi. Nathalie elle, le sait très bien, elle voudrait juste qu'Elise n'existe pas, disparaisse, soit anéantie et retrouver son mari.

- *Elle m'a invité à votre petite fête... Je veux dire cérémonie...*

Non. Samuel ne veut pas qu'elle vienne.

- *Je t'en avais parlé.*

- *Oui. Mais tu ne m'as pas invitée.*

Thierry regarde ses parents, ça promet de devenir intéressant. Sylvain intervient.

- *Tu vas y aller ?*

- *Non, mon chéri.*

Ouf. Samuel soupire. Il se reprend, mange de la tomate farcie, ça lui a échappé, son soulagement, il a peur que Nathalie l'ai vu. Nathalie l'a vu, bien entendu, elle fait comme si de rien était.

- *Je ne pense pas que ce soit une bonne idée.*

- *Tu peux si tu veux.*

- *Épargne moi les mensonges, s'il te plait.*

Son ton ne souffre aucune réplique. Samuel ne dit rien, enfin si... Il dit qu'il pourrait aller tous les 4 voir l'exposition samedi, que ça changerait, que c'est important qu'ils fassent des choses ensemble, tous ensemble, que c'est Roy Lichtenstein au Mans. De l'art et un soupçon de BD. Qu'il aimerait bien partager ça avec eux. Thierry marmonne que si son père lui dit « ta gueule » ça ne lui dit rien d'être ami avec lui. Sylvain dit OK. Il envoie un texto à son frère. Dis oui.

Samuel qui a vu le manège, ne dit rien quand Thierry prend son téléphone, même à table, même avec eux.

- *Oui.*
- *Chérie.*

Chérie en a marre, ras le bol, de tout comprendre, accepter, changer. Elle a ménagé le samedi. Chérie.

- *Chérie ?*

Samuel se lève, la prend dans ses bras.

- *On pourrait être amis, qu'est-ce que tu en dis ?*
- *Tu n'en as pas assez d'une ?*

Le coup est bas, ça lui est sorti comme ça. Vite, vite, marche arrière, non, n'entends pas, ne réponds pas, ne me quitte pas.

- *D'accord pour samedi.*
- *Super.*

Samuel se rassoit.

- *Et sinon, dans tes changements, tu veux faire quoi pour les grandes vacances ?*

Samuel reste interdit, il n'y avait pas pensé, pas encore, enfin, il avait évité d'y penser, Elise, elle fait quoi pour les grandes vacances ? Eux, comme chaque année, ils vont à Noirmoutier, 15 jours seuls et Jean-Claude les rejoints la deuxième quinzaine, et lui il fait des allers retours le week-end, pour que l'entreprise ne s'arrête pas. Les grandes vacances. Samuel s'affole intérieurement. Elise. Sa psy. Lui. Le dessin. La marche. Les grandes vacances. C'est demain.

Thierry et Sylvain répondent à la place de leur père.

- *Mais quoi ? Pourquoi ? Pourquoi tu dis ça ? On va à Noirmoutier ? Non. Pourquoi ? Mes potes, mes copains, la discothèque. Pas question de louper ça. La fiesta d'es puma.*
- *C'est à votre père qu'il faut demander. Moi, je ne sais plus très bien ou on en est.*
- *On va à Noirmoutier bien sûr.*
- *Bien sûr ? Vu que rien n'est plus sûr, je demande.*
- *Merci de demander mais, évidemment, on va à Noirmoutier.*

Ouf, c'est déjà ça de pris, Nathalie a fait la fière mais elle a eu peur. Elle a peur depuis plus de 3 semaines de demander. On ne sait jamais. Elle époussette machinalement la table. Son ménage samedi. Elle n'aurait jamais dû dire oui pour l'exposition. Elle a envie de revenir en

arrière. Pas samedi. Mon ménage. Mais non, à la place, elle revient au vrai sujet, celui qui la préoccupe, elle suit la conversation, le fil de sa conversation intérieure.

- *J'ai dit à Elise que tu la rappelleras. Tu peux la rappeler.*

Samuel ne bouge pas.

- *Maintenant.*
- *Je le ferais plus tard.*
- *Pourquoi ?*
- *Parce qu'on mange.*
- *Ça ne me dérange pas.*

Voilà, on y est. Elle y est. Qu'est-ce qu'il va faire ? Samuel sent bien qu'il vaut mieux obtempérer, répondre oui, non, il ne peut pas, appeler Elise là, entre sa femme et ses enfants, la donner en pâture, se donner en pâture, faire mauvaise figure. Il choisit de faire entre les deux.

- *Je vais lui mettre un texto.*
- *D'accord, fait ça.*

Nathalie est effondrée, voilà, il ne veut pas lui parler devant elle, elle ne veut pas qu'il parle devant elle. Samuel met un texto à Elise. OK pour demain. Je passe à 13H. Ils ont mis la cérémonie l'après-midi vu qu'il travaille le matin. Nathalie passe, pour débarrasser, voit le texto, est un peu rassurée.

- *Tu seras rentré pour dîner demain ?*
- *Oui.*

OK. Elle est rassurée.

Nathalie monte se coucher. Samuel dit qu'il la rejoint. Il prend son téléphone, il surveille, Nathalie est bien montée. Il écrit un texto à Elise. Tu fais quoi pour les vacances ? Et à sa psy. Vous êtes là pendant les vacances. Il reste là un moment les yeux dans le vide. Il est paniqué. Un peu. Beaucoup. Il monte se coucher.

Samuel se couche. Il embrasse Nathalie, elle est fragile. Il le sent. Il le sait. Mais là, il n'a pas envie de faire l'amour, c'est au-dessus de ses forces. De celles de Nathalie aussi cela dit. Il l'embrasse.

- *Je suis désolé, je sais que c'est compliqué.*

Mais arrêtez. Arrêtez.

- *Bonne nuit.*

- *Bonne nuit.*

Samuel éteint, ferme les yeux, les rouvre aussitôt, rallume, son cœur bat la chamade. Nathalie se redresse immédiatement. Voilà, la catastrophe, une catastrophe est arrivée. Elle savait.

- *Quoi ?*

- *J'ai failli oublié le portrait de Léo.*

- *Quoi ?*

- *Demain, c'est une cérémonie particulière, tous les enfants font un dessin de Léo, je t'ai dit. Moi, j'ai dessiné un portrait de Léo. Pour Elise.*

Un portrait. Pour Elise. Un dessin. Pour Elise. De Léo. Un dessin de son enfant pour une femme qui a perdu son enfant. Non, vraiment, Nathalie ne peut pas lutter. Samuel se lève.

- *Je dois l'emballer, j'ai acheté du papier cadeau.*

Il a acheté du papier cadeau. Nathalie est au bord des larmes, elle n'a plus de ressource pour le cynisme, ou la confrontation de ce soir, ce n'est pas son truc, en fait. Samuel hésite, il ne veut pas qu'elle vienne, ne veut pas tout mélanger. Mais, elle a l'air fragile, si fragile, comme un animal apeuré, pris au piège. Une biche dans les phares d'une voiture. Samuel n'aime pas la traque. La chasse, la mort, même contrôlée. Alors, il se dit que oui, il peut bien faire ça pour Nathalie, il peut bien être moins fragile lui, lui partager l'autre lui, celui qui dessine. Elle veut le voir ? Le portrait ? Monter dans le grenier ? Non. Nathalie ne veut pas. Elle a peur, elle est désespérée. Elle ne sait plus qui elle est. Comment gérer. Rien. Elle est sur le point de craquer, elle le sait. Elle sait qu'elle ne doit pas. Qu'elle doit assurer. Qu'il y a une autre femme. Que son mari peut se barrer. Elle va mourir s'il la quitte. Elle ne peut pas vivre sans lui. C'est un fait.

- *Oui.*

Un tout petit oui. Ils ne sont pas amis. Est-ce qu'ils l'ont jamais été ? Amis ? Ils ne le savent pas, mais sont plutôt ennemis, comme beaucoup de couple, sans le savoir, juste parce que la peur règne, et si l'autre partait, m'abandonnait, arrêter de m'aimer, alors, j'en mourrais. A ce compte-là le régime de la peur, de la terreur s'installe, et l'autre devient un ennemi, de facto, quelqu'un de pas sûr, dont il faut se méfier. Attention. Possibilité de mort. Danger. Rien que de très classique en fait. Samuel et Nathalie ne sont pas amis, ils pourraient le devenir, avec un effort, de part et d'autre, un effort important. Ça demande un effort, important, en soi,

pour ne plus avoir peur, et se dire, que oui, l'autre est un ami. Ils n'en sont pas là, ils n'y seront peut-être jamais. En attendant, ils montent dans le grenier.

Nathalie découvre cette pièce qu'elle ne connaît pas. Une pièce ennemie, pour le coup, vu qu'elle lui prend son mari. Mais non, mais non, en fait, elle lui rend son mari, mais ça, elle ne l'a pas compris. C'est difficile à comprendre qu'une pièce qui rend votre mari à lui-même vous le rend par la même occasion, même si en apparence elle vous le prend. Oui, c'est difficile à comprendre. Pour l'instant, le grenier est l'ennemi de Nathalie. Samuel allume la lumière. Elle prend tout de plein fouet. Les murs de bandes dessinées, les dessins sur la table à dessiner, le dernier, un homme qui sort la tête de l'eau, d'une rivière, ou d'un lac, d'un lac plutôt, le capharnaüm organisé, la sensation de vie, celle de paix, le canapé qui a l'air si confortable, la table basse, et dessus le portrait d'un enfant encadré. Un portrait saisissant. Un enfant si beau. Léo. Un enfant qui respire l'intelligence, la sensibilité et la vie. Un enfant qui donne envie. Comment lutter avec une femme qui a perdu son enfant ? Encore plus un enfant comme celui-là ? Alors, pour ne pas penser à ça, à tout ce qui la submerge, là, de cet espace de liberté. De cet homme qui a failli se noyé et qui sort la tête de l'eau. Elle se raccroche au cadre. Il a fait encadrer le portrait. Et ça la rend triste, soudain, tellement triste, qu'il ait pris ce temps, pour elle, sans le lui dire, à elle, l'engagement, dans cet acte. Un portrait encadré. Elle s'approche du portrait. Elle s'en veut d'en vouloir à cet enfant, d'avoir existé, d'avoir été là, à côté de son mari, de lui avoir brisé sa vie. Elle s'en veut terriblement. Et elle dit, oh que c'est joli, sa voix dans les aigues pour masquer les mauvaises pensées.

- *Oh que c'est joli.*

Samuel soudain, a envie de la mettre dehors, de lui dire dégage, sors de là, c'est mon territoire, je te fais partager ce que j'ai de plus intime et tu me dis « oh que c'est joli », mais ma pauvre, pauvre conne, tu n'as rien compris. Soudain, elle devient une ennemie. C'est comme ça que les couples se défont, sur des incompréhensions, des blessures ouvertes, des plaies pas refermées, réactivées, et la peur que l'autre ne les ouvre à nouveau. Oh que c'est joli. Pas joli, joli. Et Nathalie comprend, dans un moment de survie, qu'elle ne peut pas aller si loin, trop loin, elle se reprend, là, tout de suite.

- *Ce n'est pas joli, c'est magnifique. Vraiment magnifique. Il avait l'air d'être un si beau garçon, je veux dire à l'extérieur mais à l'intérieur, et ton dessin, c'est comme... C'est comme, si je l'avais rencontré pour de vrai. Non, comme si je le connaissais, voilà*

*comme si je le connaissais. C'est... C'est magnifique. Vraiment. Je... Je suis touchée... Elle va être touchée... C'est magnifique. Merci de me l'avoir montré. Merci.*

Nathalie pense tout ça vraiment. Un instant, elle a mis son brouhaha de côté pour dire, ce qu'elle pense vraiment, ce qu'elle ressent en fait, au-delà de la peur et de la jalousie. C'est ça être ami. Elle a été son amie, là, vraiment. Samuel est touché, vraiment touché, il fond, il l'aime, il la remercie, il a les larmes aux yeux. Elle est la première à voir son travail. Elle aime. Elle dit magnifique. Ça compte. Il la prend dans ses bras.

- *Merci.*

Samuel passe chercher Elise pour la cérémonie. Il arrive en avance. 12H40. Il est parti un peu plus tôt du bureau et il a roulé vite. Elle est fébrile.

- *Evidemment, ma voiture est tombée en panne... Evidemment, tu parles, ça aurait été trop facile autrement. Tu ne m'en veux pas de t'avoir demandé ? J'ai eu ta femme du coup. Elle a l'air gentille. Tu crois que je mets ma robe bleue ou ma robe jaune ? Léo adorait la bleue, moi aussi, mais après j'ai peur de ne plus pouvoir la mettre, tu vois ? Tu comprends ? C'est bête, je sais, mais c'est comme ça. J'ai fait du gâteau de semoule pour 25. On en aura largement assez. J'ai hésité. J'aurais peut-être dû en faire plus. Non ? En même temps, je ne voulais pas qu'il y en ait trop. Remarque, j'aurais pu te donner les restes. Ou aux enfants ? Merde, je n'ai pas pensé à ça. Non, mais ça devrait aller. On en a assez. J'ai fait du gâteau au chocolat quand même aussi, parce que les enfants aiment le gâteau au chocolat non ? Léo, il n'aimait pas trop mais les autres enfants oui. Non ? Non, tous les enfants n'aiment pas forcément le gâteau au chocolat. Bon, mais ça ira comme ça. Tu crois que j'aurais dû faire un 4 quart ? C'était mieux peut-être ? Le 4 quart. Que le chocolat. En plus du chocolat. On pourra en acheter un à la boulangerie. J'aurais dû faire un 4 quart. C'est pas grave si on a trop, je donne les restes. Hein ? J'ai acheté des bonbons aussi. Des mélanges. Je mets quoi comme robe ? Je mets la bleue ? Léo il aimait beaucoup la bleue, je crois que c'était sa préférée, c'est plus sympa non ? Remarque il aimait la jaune aussi. Alors ? Je sais quand j'ai fait la photo d'en bas, celle que j'ai faite agrandir, j'avais la jaune. Merde. Tu crois que j'aurais dû faire un dessin moi aussi ? Je ne sais pas dessiner. Je n'ai pas fait de dessin, j'ai fait agrandir une photo. Oh non, ce n'est pas vrai, j'aurais dû faire un dessin. Non ?*

Soudain, elle s'arrête, désespérée.

- *J'aurais dû faire un dessin.*

Samuel est surpris, il ne l'a jamais vue comme ça, si fragile, il a envie de la prendre dans ses bras, de lui dire ça va aller, même s'il sait, bien sûr, que ça n'ira pas. Est-ce qu'on peut jamais se remettre de la mort d'un enfant ? Non, sûrement pas, on peut juste accepter, et vivre avec.

- *Non, tu n'aurais pas dû faire de dessin.*

- *Tu en as fait un toi ?*

Il hésite une seconde, il voulait que ce soit une surprise, mais tout de suite après, il répond, l'important c'est elle, pas ce qu'il voulait. Elle est son amie, elle a besoin de lui.

- *Oui, mais il est pour toi. Il n'est pas pour la cérémonie, pas pour l'école. Pour l'école, il n'y aura que des dessins d'enfants, donc non, tu n'avais pas à en faire un.*

Elise hésite. Elle sait qu'elle peut s'accrocher à ce qu'il vient de dire et se remettre sur pied, ou chavirer, douter, douter encore, et chavirer, garder la tête sous l'eau, se noyer. Elle s'accroche. Elle ne veut pas se noyer. Samuel est là et il tient bon. Ça fait 3 mois qu'il est là et il tient bon. Il est prêt.

- *Et pour la robe, mets la bleue, c'était la préférée de Léo, ça va être joyeux, tu le sais et tu auras plaisir à la remettre.*

- *D'accord.*

Elle s'accroche, s'accroche désespérément à cet homme qui, il y a encore 3 mois, était un parfait étranger. Elle s'accroche à lui, pour ne pas sombrer. D'accord. La bleue. La bleue tu es sur ? Oui, il est sûr. Absolument sûr. Samuel est solide comme un roc, campé sur ses deux pieds et dans ses pensées. Elise va mettre sa robe. Pendant qu'elle s'habille, elle pense au 4 quart. Elle aurait dû faire un 4 quart, pas un gâteau au chocolat. Oui, absolument, elle aurait dû faire un 4 quart. Elle va faire un 4 quart. Elle sort, très jolie dans sa robe bleue, on dirait une adolescente. Parfois, la souffrance ne se voit pas.

- *J'aurais dû faire du 4 quart. Je vais faire un 4 quart.*

Elle a retourné ça dans tous les sens, dans sa tête, elle n'a pas trop le temps, mais elle a le temps, et puis, de toute façon, elle ne peut pas y aller sans 4 quart, c'est tout. Elle ne peut pas. Elle va faire un 4 quart.

- *On s'arrête à la boulangerie et on en achète un.*

Elise le regarde, surprise. Elle s'arrête elle, un instant dans son esprit. Ah oui, c'est vrai. Elle a dit ça.

- *Ce n'est pas pareil.*

- *Non, ce n'est pas pareil mais, ça sera très bien. D'accord ?*

Elise ne sait pas soudain, d'accord ou pas d'accord ? 4 quart ou pas 4 quart ? La boulangerie ou pas la boulangerie ? Elle hésite.

- *On y va.*

Samuel ouvre la porte, tient bon le cap, pas question de la laisser se noyer.

- *D'accord.*

Ils sortent.

Sur le chemin, ils s'arrêtent à la boulangerie, ils achètent un 4 quart, non, deux, pour qu'il y en ai assez, que tous les enfants puissent manger de tout. Et puis, ils se sont arrêtés au supermarché. Parce que la question des gâteaux réglée, il y a eu celle des boissons, Orangina, Coca, Pepsi, Fanta. Elise n'avait prévu que des jus de fruit bio, fait maison, mais ce sont des enfants quand même et ce n'est pas un jour comme les autres. Léo adorait le Fanta orange. Elle ne sait pas comment il faisait, c'est 10 fois trop sucré. Et puis, elle a voulu acheté du 4 quart industriel, parce que parfois les enfants préfèrent le tout fait. Là, Samuel a dit non. Non. C'est très bien comme ça. Samuel dit non. Il tient bon, il tient le cap, de l'école, et de l'heure, qu'ils soient à l'heure, que ce ne soit pas pire pour elle encore, que les enfants l'attendent, soient déjà là. Il sait que c'est important pour elle, d'être là, d'avoir tout préparé, pour eux. Il le sait.

Ils arrivent à l'école à 14H20 pour 15H. Samuel prend les choses en main. C'est juste mais, ça va le faire. La directrice de l'école, Madame Maillard, a laissé les clés et tout le matériel dont ils ont besoin. Samuel commence à installer, les chaises, les tréteaux, dans la cour. Une cour magnifique avec 4 grands marronnier. L'école d'Elise est une école de campagne, à l'ancienne, sur deux étages. Samuel se dit rapidement qu'il aurait aimé passé ses récréations là. Que c'est un bel endroit. Pour apprendre. Pour jouer. Pour la cérémonie aussi. Le mercredi après-midi, il n'y a pas école, sauf pour les enfants qui veulent rendre hommage à Léo. La cour est donc à eux. A Léo. Et c'est tant mieux. Il fait beau. Très beau. Et doux en même temps. C'est bien. Ça va être très bien. Elle va y arriver. Ils vont y arriver. Elise l'aide comme elle peut. Elle parle tout le temps, au fil de ses pensées. Elle aurait dû faire ça plus tôt, non ? Non ? En même temps c'est un goûter. Un goûter c'est 16 heures. Elle aurait dû dire 16H ? Elle va dire 16H ? Ça leur laisse le temps de tout installer ? Bon un goûter, c'est quand on veut, on même temps, du

moment que c'est l'après-midi. Il fait beau, ils pourront rester tard. Ce sera sympa de rester plus tard. Elle a dit au parent que ce serait fini vers 19H. Elle aurait dû dire 20H. Ou elle aurait dû faire ça un peu plus tôt ? 14H ? Pourquoi elle n'a pas fait ça à 14H ?

- *Parce que je travaille le matin. Et parce que ça leur laissait le temps de déjeuner et de venir tranquillement. Et parce qu'on s'est dit qu'un goûter c'était aux alentours de 16H et que s'il faisait beau on pourrait rester plus tard. Et tu leur a dit 20H.*

Cette fois, Elise ne s'arrête pas dans son esprit. Elle continue.

- *Ah oui, c'est vrai, pardon. Tu t'es pressé en plus. Tu n'as pas mangé. J'aurais dû faire ça plus tard. Je suis désolée. Tu veux un bout de gâteau, avant qu'ils n'arrivent ? Tu veux qu'on aille chercher un sandwich ? Pourquoi tu ne me l'as pas dit ? On aurait pu en prendre un sandwich à la boulangerie ? Ou une quiche ? Ou autre chose ? Au supermarché ? Merde. Tu veux qu'on y retourne ? Tu as envie de salé ? Je n'ai pas prévu de salé. Je suis désolée. Vraiment. Tellement désolée.*

Elle s'arrête là d'un coup. Elle est vraiment, tellement désolée. Tout est de sa faute s'il n'a pas mangé. Tout est de sa faute. Voilà, pourquoi elle mérite de se noyer. Samuel la regarde, sourit. Il est là. Elle ne va pas se noyer. Il tient bon. Il la tient.

- *Tout va bien. J'ai mangé à 12h en partant, tu sais, on mange tôt dans le bâtiment.*
- *Ah tant mieux.*

Elle est presque désolée de ne pas pouvoir insister, partir, aller lui chercher à manger.

- *Tu es sûr ?*
- *Archi sûr.*

Et puis, dans son tourment, Elise entend quelque chose. Bâtiment. Et son goût de l'autre, pour l'autre, un instant reprend le dessus.

- *C'est marrant, j'oublie toujours que tu travailles dans le bâtiment. Pour moi tu dessines et puis tu vis ta vie. C'est marrant. Tu es plus souple que le bâtiment.*

Il sourit la revoilà, avec ce regard qui la caractérise, si singulier, sur les choses et sur lui.

- *Merci.*
- *A toi merci. Je suis désolée.*

Soudain ce recul, le sien, sur les choses et sur elle. Elle se calme un peu. Samuel en profite. Il prend les choses en main. Ils installent les chaises et les tréteaux donc, dans la cour. Les panneaux d'affichage pour les dessins, à côté. Ils coupent les gâteaux. Ils mettent les bonbons dans les coupelles. Ils installent les boissons. Les aimants pour mettre les dessins sur les

panneaux d'affichage. Des craies si les enfants veulent encore dessiner. Sur le sol. Jouer à la marelle. Des tables avec de grandes feuilles dessus et des feutres. On a dit que le thème c'était le dessin et la BD. Des BD, à lire, à partager. La photo de Léo. C'est plus compliqué. Lequel des marronniers ? Au pied duquel des marronniers ? Elle essaye les 4, s'affole à nouveau. Samuel décide, celui à droite des tables, c'est bien, ça ouvre l'espace. C'est sûr ? Oui, c'est sûr. Samuel installe la photo. Elise pose des bougies à côté, les allume. Oui, c'est bien là. Il pose l'enceinte d'Elise pour écouter la musique. Elle lui a dit qu'il n'y avait rien à faire, qu'elle lançait la musique de son téléphone. Connection Bluetooth. Elle a sourit quand elle a compris qu'il n'y connaissait rien aux nouvelles technologies. En était resté au CD. Son premier sourire de la journée. Voilà. C'est prêt. Tout est prêt. Il est 14H45. C'est pile.

- *Tu as apporté ton ordinateur pour Kevin ?*

Soudain, la panique. Quoi ? Kevin ? Pourquoi ? Kevin n'est pas dans sa classe. Kevin est celui par qui le mal est arrivé. Kevin est celui qui a tué son bébé. Mon bébé.

- *Non, oh non, j'ai oublié, j'ai oublié. Je n'ai pas pris mon ordinateur.*

Voilà, il faut tout annuler. Ou annuler Kevin ? Elle n'aurait peut-être pas dû inviter Kevin, même par ordinateur interposé. Ce n'était pas une bonne idée. Ou si ? Elle ne peut pas faire ça, lui faire ça, elle ne peut pas, elle va annuler. Voilà.

- *Tu n'annules rien du tout. Kevin, c'est une très bonne idée. C'est important. Et pour les enfants. Et pour lui. Et pour toi. Et pour Léo. Je suis sûr.*

Pour Léo ? Comment peut-il être sûr pour Léo ? Il ne le connaissait pas. De quoi il se mêle ? La blessure est active, une plaie béante, avec du sel dessus, et d'un coup, l'autre, même cet ami, cet homme qui l'empêche de se noyer, oui, même lui, devient un ennemi, parce qu'il faut un coupable, une raison valable à tout cette souffrance, cette souffrance comme une vague, une déferlante. Et la peur, avec ça, que ça ne s'arrête jamais. Au secours, je me noie. Mais, Samuel est prêt, il se met de côté. C'est ça l'amitié.

- *Tu as raison, je ne peux pas être sûr pour Léo, je ne le connaissais pas. Je sais qu'il aimait son ami, il me l'a dit. Mais, je suis sûr en tout cas que c'est bien pour Kevin, pour les enfants et pour moi. Oui, pour moi aussi, parce que tu m'as appris que ce n'était pas la peine d'en vouloir d'une souffrance à qui que ce soit, et que je lui en veux encore un peu. Et que lui doit s'en vouloir encore plus. Mais c'est toi qui voit.*

C'est vrai, il a raison. Oui, bien sûr, il a raison, c'était bien d'inviter Kevin, du coup, il faut annuler, il voit bien, il faut annuler, reporter, elle n'a pas son ordinateur, elle s'en veut

tellement, c'est un acte manqué, c'est elle qui lui en veut, lui en voulait, encore, elle va reporter. Non. Samuel va aller chercher son ordinateur, l'école est à 30 minutes de chez elle, il sera de retour vite.

- *Non.*

Un cri du cœur, un cri de désespoir. Non. S'il te plait. Reste là. Les larmes. Au bord des yeux, aux bord du cœur, du désespoir. Les larmes. Si elle pleure, là, elle va se noyer, sous son flot de larmes, elle le sait. Et, s'il n'est pas là, il n'y aura personne pour l'en empêcher. Samuel comprend. D'accord. Un parent ? Elle ne veut pas impliquer les parents, les enfants. Elle ne veut pas. Même pas les parents de Lucas ? Même les parents de Lucas. De toutes façon, ils n'ont pas de portables. Les ordinateurs de la salle informatique ? Pour le coup, elle n'a pas la clé. Elle n'est même pas sûre qu'ils soient connectés. D'accord. Il va appeler Nathalie. Elise s'arrête soudain. Pardon ? Oui, il va appeler Nathalie, elle est à une heure de route, à peu près. Ils ont, elle a un ordinateur portable, et elle pourra même apporter l'imprimante s'ils veulent afficher le dessin de Kevin avec les autres. Il a fait un dessin surement. Oui ? Non ? Elise ne sait pas. Elle lui a dit que c'était une cérémonie où tous les enfants faisaient un dessin, oui évidemment, et puis elle a convenu d'un rendez-vous par Skype. A 17H. Heure française.

- *Voilà, j'appelle Nathalie, elle vient avec l'ordinateur et l'imprimante, je reste avec toi et tout sera très bien. D'accord.*

Elise renonce.

- *D'accord.*

Les premiers enfants arrivent.

Samuel appelle Nathalie. Nathalie est un peu, beaucoup surprise. Elle n'a pas le choix, elle ne dit rien, oui, fait ça. Dès que les enfants sont arrivés, Elise s'est recentrée, centrée, remise sur pied. Elle se doit d'être là, pour eux. Et puis, voilà, le moment est arrivé. La cérémonie en l'honneur de Léo commence. A l'heure. Elle ne peut plus reculer.

La cérémonie est douce, presque gaie. Les enfants arrivent les uns après les autres. Ils affichent leurs dessins de Léo sur les panneaux d'affichage. Ils sont beaux. Les enfants et les dessins. Léo de toutes les tailles, de toutes les formes, avec et sans couleurs, avec et sans copains. Léo dans la salle de classe, la cour d'école, sur le terrain de foot. Les enfants ont apporté des bougies aussi qu'ils ont déposé au pied du marronnier, avec d'autres photos, à

eux, des souvenirs, des figurines, des jeux, des fleurs. C'est beau, cet autel sous l'arbre, à l'abri d'une cour d'école, et d'un ciel presque d'été. Les enfants discutent entre eux, mangent des gâteaux, des filles jouent à l'élastique. Des filles et des garçons jouent au foot. D'autres lisent des BD ? Le fond de l'air est doux et musical.

Elise a mis sa musique en mode aléatoire. Ils faisaient ça tout le temps avec Léo en voiture. Samuel découvre la musique d'Elise. Une musique qu'il ne connaît pas, des voix, de femmes, d'hommes. C'est beau. Un peu planant parfois. Chaque morceau contient un univers. Comme une histoire. Il aime. Beaucoup. Tout.

- *C'est bien, c'est quoi ? Un genre en soi ? Le genre d'Elise ?*

Elle sourit.

- *Ça s'appelle de la musique alternative.*

- *Alternative à quoi ?*

Elle rit aux éclats. Elle rit pour la première fois de la journée. Décidément, la musique a du bon. Il apprécie. Elle est revenue avec eux, là, dans le présent. Dans le moment. Il lui parle du jazz et de la fipette, qui est un peu dans sa tête. Elle sourit. Justement, l'autre soir, elle écoutait FIP chez un copain, elle, elle n'écoute pas la radio, quelques chroniques ou documentaires en podcast mais c'est tout. Podcast ? Elle sourit. La radio c'est comme le reste, tu as tout en direct sur ton ordinateur ou en différé. Le podcast c'est du différé. D'accord. Bref, il passait de la musique alternative. Vers 21H. Il se dit qu'il aimerait écouter FIP aussi chez lui, à une autre heure que celle de la fipette qui aime le jazz. Il se dit qu'il écouterait bien de la musique chez lui à nouveau. Et la radio. Ils restent un moment en silence. Ils écoutent la musique et le vent. Ils regardent les enfants.

Elise regarde ces enfants. Un peu ses enfants. Sa classe. La classe de Léo. Elle se dit qu'elle a de la chance. Elle les passe en revue machinalement. Les enfants sont tous là. Non. Il manque Lucas. Elle regarde l'heure sur son téléphone. 15H40. Ça ne lui ressemble pas. Elle se demande si elle va appeler sa mère. Pas la peine. Lucas arrive, il a les yeux gonflés, il va vers Elise et Samuel. Il s'adresse à Samuel. Il est désolé du retard, il ne savait pas comment s'habiller, il a failli tout annuler.

- *C'est pas facile, Monsieur, aujourd'hui.*

Il n'ose pas regarder Elise. Il a peur de se remettre à pleurer, de repartir en courant. Elise tend les bras, le prend dans ses bras. Prend le risque de ses propres larmes.

- *Non, ce n'est pas facile mon Lucas.*

- *Non, vraiment pas.*

Elle lui caresse les cheveux.

- *Si tu savais combien de temps j'ai mis à me décider pour ma robe, et encore, heureusement que Samuel était là. Il a décidé pour moi. Demande lui.*

Lucas souri dans ses larmes aux yeux.

- *C'est vrai Monsieur ?*

- *Oui, c'est vrai, je voulais qu'elle vienne sans robe mais je n'ai pas osé lui demandé.*

- *Non ?*

- *Non.*

Ils rient tous les 3.

- *Tu peux m'appeler Samuel.*

- *Oui, Monsieur, d'accord Samuel.*

Elise le serre fort.

- *Je t'aime tu sais.*

- *Oui, moi aussi.*

Sarah s'approche, elle prend Lucas par la main, elle l'emmène vers les panneaux. Ils aimantent le dessin de Luca sur un des panneaux d'affichage. Un dessin flamboyant, Léo comme un super héros, de feu, de flamme, orange et rouge, et riant, riant aux éclats. Un dessin, dans la savane, parce que le roi lion c'était leur dessin animé préféré, même s'ils étaient trop grand pour le regarder, et que Léo, quand même, ça veut dire lion. Que le lion est le roi des animaux et que Léo était le roi des Pokémons. Lucas dépose tout son tas de Pokémons en offrande au roi Léo. Une pile de carte énorme. Au milieu des photos, des fleurs et des bougies. Voilà. Les autres enfants se sont tus un moment. Certains entourent Lucas, lui apporte du gâteau. Sarah ne le lâche pas, ne lui lâche pas la main. Timothée, qui a fait un magnifique dessin de Léo, qui a des envies de dessinateur, qui a fait une esquisse de Léo sur le sol, à la craie, qui a vu les feuilles et les feutres sur les tables, les reluke depuis un moment, s'approche Elise.

- *On peut dessiner ?*

- *Oui, c'est fait pour.*

Chouette. Il fait un clin d'œil à Samuel.

- *Tu vas voir ma BD, elle va déchirer.*

Il réfléchit une seconde.

- *On peut faire une BD en un seul immense dessin avec comme une histoire dans le même dessin.*
- *Oui, ça s'appelle une fresque.*
- *Ouais, je vais faire ça. Une fresque.*
- *Timothée ?*
- *Ouais ?*
- *Tu devrais aller voir l'exposition de Roy Lichtenstein au Mans. Je suis sûr que ça te plairait.*
- *Ah ouais ?*
- *Ouais. Ça te dit ?*
- *Roy comment ?*
- *Lichtenstein.*

Samuel sort son téléphone, lui montre des œuvres.

- *Ouais carrément. Ça a l'air canon.*

Il hésite.

- *Quoi ?*
- *Ben, mes parents ne sont pas très « art ». Je ne suis pas sûr qu'ils aillent au Mans pour ça.*
- *Moi, j'y vais. Tu veux venir avec moi ? J'y vais samedi avec ma femme et mes enfants. Ça te dit.*
- *Ouais, carrément. Cool.*

Top là.

- *Tu appelles mes parents ? Ou toi Elise ? Ils ne le connaissent pas et ils vont se méfier. Ma mère, elle dit toujours, attention aux pédophiles.*

Un temps de suspens. Elise reste en suspens, se perd dans ses pensées. Les enfants ne sont pas épargnés ces derniers temps. Par leurs parents. Par le monde. Par la vie. Remarque, c'était de tout temps. Si un Monsieur te propose un bonbon tu dis non. Alors qu'un crash d'avion, non, personne ne lui a dit, leur a dit, que c'était possible, qu'il fallait faire attention. Samuel est gêné. Timothée ne comprend pas, pourquoi, soudain, ce silence.

- *Quoi ? Elise, tu ne veux pas.*

Elise réagit.

- *Si. OK. Oui, bien sûr.*
- *Top là.*
- *Top là, merci, cool.*

Timothée se met d'un côté des tables et commence à dessiner sur le sol. Il est immédiatement rejoint par d'autres enfants. Ce sera une fresque collective. Pas de Léo. Non, d'un monde imaginaire. Avec des créatures étranges. Le monde de Timothée. Et des enfants. Elise et Samuel les regarde.

- *C'est super que tu emmènes Timothée voir une exposition. » « C'est normal. » « Non, c'est super. Tu es super. Merci.*

Un silence.

- *A quoi ça tiens la vie ?*

Un silence.

- *Peut-être que grâce à toi, Timothée va devenir un artiste. Que tu lui ouvres une porte. C'est vrai que ses parents ne sont pas très « art » comme il dit.*

Samuel repense à l'effet papillon, il sait qu'Elise y pense aussi.

- *Tu as dit aux parents de ne pas venir ?*
- *Non.*

Non, Elise ne leur a rien dit mais, c'est vrai qu'aucun parent n'est présent. D'un commun accord et d'un accord tacite, c'est comme ça que ça s'est fait. Ceux qui ont accompagnés leurs enfants en voiture les ont juste déposés, ils ne sont pas rentrés. Elise et Samuel se taisent. Ils regardent les enfants, les panneaux, l'autel, les marronniers, l'école. Sarah vient chercher Elise. Elle a besoin d'elle pour le Fanta. Ils ont envie de Fanta. Elle voudrait servir du Fanta pour tout le monde. C'est possible ? Oui, bien sûr. Elise fait un clin d'œil à Samuel, elle a eu raison pour le Fanta, beaucoup trop sucré. Elle s'éloigne avec Sarah, se mêle aux enfants, se fond dans le paysage. Samuel reste là. Il est emplis par un étrange sentiment de paix. Oui, vraiment. Le ciel clément et la douceur de la journée aide, évidemment, cette cour d'école et ses 4 magnifiques marronniers aussi, bien sûr, les enfants, mais pas seulement. C'est quelque chose dans l'air. Comme si Léo était là, présent, et content. Samuel a le sentiment d'être là où il doit. C'est ça. Il en est là, quand son portable sonne. C'est Nathalie. Elle a fait le plus vite qu'elle a pu. Elle est devant, elle a garé sa voiture devant, l'école, sur le parking. Il y a une autre voiture. Il peut venir ? Soudain, ce n'est plus le même air, comme un subtil changement d'atmosphère.

Samuel respire, elle est venue, c'est déjà bien, c'est déjà gentil, très gentil. Il ne peut pas, en plus, lui demander d'être tranquille. Non, il ne peut pas.

- *Non, viens, je te présente Elise.*

Nathalie ne sait pas. Elle hésite, elle ne veut pas, elle a juste voulu rendre service, ne veut pas s'imposer. Elise s'approche. Elle demande si c'est Nathalie, juste avec les lèvres et sa bouteille de Fanta à la main.

- *Oui, c'est Nathalie, elle vient d'arriver.*

- *Oh merci, dis-lui merci. Et de venir aussi. Elle vient non ?*

- *Tu as entendu chérie ?*

Il lui dit chérie à elle ou à elle ?

- *Chérie, tu as entendu ? Viens.*

Il lui dit chérie à elle, devant elle. C'est bien.

- *D'accord.*

Nathalie entre dans l'école, dans la cour, avec son ordinateur et l'imprimante. Elle repère Samuel, va directement vers lui, dit à peine bonjour à Elise. Elle a pris une imprimante en réseaux comme ça, ils peuvent la brancher n'importe où. Elle tend le sac avec l'ordinateur et l'imprimante à son mari.

- *Merci.*

- *Merci.*

Elise dit, merci.

- *Merci, merci beaucoup.*

Alors, Nathalie est bien obligée, de s'arrêter, elle ne va pas décrire le mode d'emploi de l'imprimante quand même, non, elle ne va pas le faire, même si elle est tentée. Non, elle s'arrête et regarde cette femme qui a perdu son enfant et qui lui vole son mari, non, qui est l'amie de son mari. Elle la regarde et elle la trouve sympathique. Ça la déstabilise complètement.

- *Vous voulez du gâteau de semoule ? Ou au chocolat ? Ou du 4 quart ? Ou les trois ? Fait maison les deux premiers. Pas le troisième, c'est la boulangerie. Je m'y suis prise trop tard.*

- *Non merci.*

Elle est sympathique et gentille, et elle fait du gâteau de semoule, le dessert que sa mère faisait à son père et qu'elle, Elise, n'a plus jamais fait. Nathalie dit non merci. Soudain, elle voit

le reste, en direction des gâteaux. Elle voit Elise, Samuel, les enfants, les dessins, les bougies, les photos, elle entend la musique, elle perçoit la douceur de l'air, la beauté fragile de ce moment et elle se sent mal. Elle n'arrive pas à trouver ça bien, à se mettre de côté. Elle trouve ça trop bien. Elle a peur que ça ne lui enlève définitivement son mari. La peur. L'ennemie.

- *Vous êtes sûre ? Vous savez que vous m'avez sauvé la vie.*

Oui, enfin, il ne faut pas exagérer quand même. Si elle avait su, elle ne serait pas venue. Samuel la tient par la taille, ça au moins c'est bien, ça au moins, ça la tient, parce que sinon, elle pourrait s'écrouler. Elle sourit.

- *Je suis au régime. Hein chéri ?*

Merde, mais quelle conne, pourquoi elle a dit ça ? Elle se tourne vers Samuel.

- *Toi tu n'en as pas besoin, tu as de belles petites fesses musclées depuis que tu passes tes après-midi à marcher.*

Mais tais-toi. Tais-toi. Ce n'est pas vrai. Tais-toi. Nathalie rit, gênée. Samuel rit franchement. Il ne savait pas qu'elle regardait ses fesses. Elise rit aussi. Elle adore Nathalie. Ce genre de répartie. Pas Nathalie. Personne ne voit, non, ils ne voient pas, qu'elle ne voulait pas dire ça, qu'elle est affreusement gênée ? Ou alors, ils se moquent d'elle ? Il a mis sa chemise à l'extérieur de son pantalon. Tais-toi. Tais-toi. Elle remet machinalement son col de chemise. Elise lui propose à boire. Si pas de gâteau. Elle sourit avec son Fanta à la main. Pas du Fanta hein. Il y a du jus de pomme bio. Sans sucre. Fait maison. Samuel ajoute qu'il est délicieux. Nathalie pense vite, très vite. Du jus de pomme bio ? Elle devrait acheter du jus de pomme bio ? Maison en plus. Elle fait des jus. Ses jus. Nathalie ne fait pas de jus. Merde.

- *Non, merci, c'est gentil, je vous apportais juste l'ordinateur et l'imprimante. Je dois retourner travailler.*

- *Vraiment ?*

- *Tu peux rester chérie, vraiment.*

- *Merci, c'est gentil mais tu sais comment est papa.*

Tais-toi. Mais tais-toi. Elle rit un peu.

- *Je vais rentrer.*

- *Merci encore, vraiment. Vous viendrez dîner un jour ? Ça me ferait plaisir de vous rencontrer. Je veux dire vraiment. De vous rencontrer vraiment.*

Non.

- *Oui, merci.*

- *Samuel, tu organiseras ça.*

Samuel, tu organiseras ça ? Non mais pour qui elle se prend ? Comment elle parle à son mari ? Et puis, normalement, c'est elle, Nathalie, qui invite, sait cuisiner, fait à manger. Non, d'ailleurs, ça fait très longtemps qu'elle n'a invité personne.

- *Oui chéri, tu organiseras ça.*

- *Oui, avec plaisir.*

- *Super.*

- *Bon, j'y vais.*

- *Je te raccompagne à la voiture.*

- *Merci encore.*

Elise s'approche.

- *Je vous embrasse.*

D'accord. Elise l'embrasse, la serre dans ses bras, lui murmure tout bas, merci, vraiment, et aussi pour Samuel, et d'être là. D'être vous. Nathalie est déboussolée. Merde. Elise est vraiment sympa. Merde. Mais qu'est-ce qu'elle a fait pour mériter ça ?

Samuel raccompagne Nathalie à sa voiture. Il la remercie, s'excuse de ne pas l'avoir invitée, lui dit qu'elle pourrait rester, trouve que c'est super ce qu'elle a fait. Que c'est un geste très digne. Il sait ce que ça a pu lui coûter. Non, il ne sait pas. Il le sait et il lui en est d'autant plus reconnaissant. Et voilà, Nathalie ne peut plus rien dire à nouveau, elle ne peut pas lui donner tort n'est-ce pas ? Lui dire qu'elle n'a pas su dire non, qu'elle s'est sentie obligée, qu'elle a trouvé Elise jolie et sympathique et gentille et intelligente et douce et forte et qu'elle ne cesse de se comparer. Non. Elle ne peut pas dire ça. Elle dit, à ce soir. Prend le temps que tu veux.

- *Tu rentres pour diner ?*

- *Je ne sais pas... Je resterai peut-être, si Elise a besoin de moi. Elle n'était pas en forme quand je suis passée la chercher. C'est une journée un peu compliquée pour elle. Tu ne m'en veux pas ?*

Quelle question conne. Evidemment, qu'elle lui en veut. Et la journée n'est pas compliquée pour elle peut-être ? Nathalie jette un coup d'œil vers l'entrée, la cour dans la porte d'entrée, ouverte, les panneaux d'affichage, au loin, le visage de son enfant, l'enfant d'Elise, reproduit à l'infini, par d'autres enfants. Et d'autres enfants qui jouent. A côté. Elle ne peut pas lutter.

- *Non, pas du tout évidemment. Rentres quand tu veux. J'ai fait du gaspacho et des carottes râpés et il y a des lasagnes. Si tu veux, tu pourras les réchauffer.*

Tais-toi.

- *Merci mon cœur.*

Mon cœur ? Ça faisait combien de temps qu'il ne l'avait pas appelé mon cœur ? Elle n'aime pas. Mon cœur, c'est galvaudé. Et puis, son cœur est à elle. Pas à lui. Parce que son cœur à lui est à lui, ça, elle l'a bien compris. Depuis que l'avion s'est écrasé, ne l'a pas tué, a tué l'enfant d'une femme qui est devenue son amie, son cœur à lui est à lui. Alors pas de raison que le sien soit à lui aussi. Voilà, c'est dit. Elle va lui dire que chérie c'est bien, pas mon cœur.

- *A ce soir. Tu me tiens au courant.*

Tais-toi.

- *Oui, bien sûr. Je t'aime.*
- *Moi aussi.*
- *Merci.*
- *De rien.*

Elle rit. Elle rit parce qu'elle ne veut pas pleurer. Samuel ferme la portière, Nathalie, démarre, lui fait un signe d'au revoir. Et puis, dès qu'il est plus loin dans son rétroviseur, elle laisse échapper un soupir de soulagement. Loin. Loin. Elle veut être loin. Retourner chez elle. Elle accélère. Elle fixe la route droit devant. Elle aimerait que son avenir ressemble à cette route. Elle sait que ce ne sera pas le cas. Elle doit conduire prudemment.

Samuel regarde Nathalie partir. Il se dit que tout change. Peut-être. Qu'il l'aime. Qu'il fait ce qu'il doit faire. Et qu'elle, aujourd'hui, elle a fait beaucoup. Dès qu'elle est assez loin, qu'il est sûr qu'elle ne peut pas le voir, il laisse échapper un soupir de soulagement. Nathalie a rencontré Elise. Elise a rencontrée Nathalie. Elles se sont rencontrées. Il a mélangé. Ça, c'est fait. Il est soulagé. Oui vraiment. Samuel s'apprête à retourner dans la cour quand il voit une autre voiture, plus loin, sur le parking. Il y va.

Samuel s'approche de la voiture, il reconnaît Laurence, l'avocate, la rescapée, perdue dans ses pensées. Il frappe à la vitre, automatiquement, elle prend son téléphone, baisse la vitre, met sa main en cache sur le téléphone.

- *Oui ?*

- *Bonjour.*

Elle montre le téléphone.

- *Oui, excusez-moi, oui, je vous rappelle, merci.*

Elle fait semblant de raccrocher.

- *Pardon. Un dossier. Oui ?*

Samuel, là soudain, a de la peine. Il a de la peine pour cette femme qui a perdu son enfant et son mari, qui se bat pour un procès, pour eux, pour les rescapés, les victimes, et qui n'ose pas entrer dans une cour d'école, et qui ment, qui fait semblant d'être occupée, d'avoir trop de travail, pour ne pas entrer. Il sent sa peur et sa douleur, rien qu'à la regarder. Il a une immense bouffée de compassion.

- *Je n'ai pas eu l'occasion de vous le dire mais merci pour les journalistes et encore désolé.*
- *C'est du passé, Elise, Madame Dumont, m'a invitée.*
- *Je sais. Elle m'a dit.*
- *Et vous ça va ? Elle m'a dit que vous étiez très précieux pour elle. Comment ça se passe aujourd'hui, pour elle. Ça va ?*
- *Ça va oui. Elle s'en sort très bien.*
- *Merci pour la signature.*
- *Merci à vous.*

Il hésite. Il repense à ce que lui a dit Elise.

- *Vous aviez... Vous avez raison... pour le procès. C'est important. Encore plus pour moi. J'ai perdu mes parents dans un accident de voiture.*
- *Je sais.*
- *Ah OK.*
- *On fait des enquêtes, c'est normal.*
- *Ah bon ?*
- *Oui, non, en fait je comprends que ça ne paraisse pas normal, c'est normal dans le métier, pour mettre toutes les chances de notre côté, pour gagner.*

Un procès c'est la guerre donc ? Il n'aime pas trop ça mais laisse passer. Elle voit sa gêne et enchaîne.

- *Et donc ? Vous ? Comment ça va ?*
- *Ça va. Ça va bien même.*

Il est surpris de dire ça, surpris de le penser, de s'en apercevoir et que ce soit vrai.

- *Tant mieux.*
- *Vous entrez.*
- *Non, merci, j'ai du travail. Je croyais que j'aurais le temps. Mais, non. Ce dossier. Un dossier important qui vient de me tomber dessus.*
- *OK.*
- *Vous direz à Elise que je suis passée.*
- *Je n'y manquerais pas.*
- *A bientôt.*

Laurence s'en va. Samuel rentre dans la cour.

Dans la cour, tous les enfants sont rassemblés autour de l'ordinateur. C'est un moment important. Ils vont rencontrer Kevin, un petit garçon pas de leur classe, un ami de Léo, l'ami que Léo a été voir, pour lequel il a pris l'avion, a été invité à participer à leur cérémonie. Parce que Lucas dit ça. Il dit que c'est leur cérémonie.

- *Oui, mais c'est notre cérémonie.*
- *Non Lucas, c'est la cérémonie de Léo.*
- *C'est notre cérémonie pour Léo.*
- *Oui, c'est pour Léo. Est-ce que tu ne crois pas que si c'est pour Léo, l'important c'est ce qui fait plaisir à Léo ? Pas à nous ? Est-ce que ce n'est pas ça l'amitié aussi ? Savoir mettre ses sentiments en balance avec ceux de l'autre et décider, avec ça, ce qui est le mieux dans une situation ? Et ici, je crois que Léo veut vraiment que Kevin soit avec nous. Je suis sûre.*

Elle regarde Samuel. Ses yeux disent, oui, tu avais raison, évidemment, pardon pour tout à l'heure.

- *Et donc, même si ça te dérange un peu, c'est bien que Kevin soit là. Avec nous. Et avec Léo.*

Lucas boude.

- *Et puis, on en a déjà parlé, c'est important, pour vous, de rencontrer Kevin. Vous allez voir qui il est, vous allez le mettre dans la réalité.*

Elle sait bien que la réalité, c'est qu'il est comme eux, un enfant de 10 ans, adorable et curieux, vif et super.

- *Et pour lui, c'est super important de vous rencontrer. Vous, vous êtes ensemble, vous pouvez parler, comprendre, partager, vous rappeler des souvenirs, lui non. Lui, il est tout seul. Il est tout seul et il se dit que Léo a pris l'avion à cause de lui. Il a besoin d'aide, tu comprends, Lucas. Tu peux aussi te dire que tu vas faire une bonne action.*
- *Je ne suis pas obligé de lui parler ?*
- *Non, tu n'es pas obligé de lui parler.*

Bon. On y va. Décidemment, Kevin, ce n'est pas simple, pour personne et c'est normal. Quand la souffrance est trop grande, c'est plus facile de trouver un coupable. Elle l'a bien vu elle aussi, pour elle, elle a eu envie que Kevin soit coupable. Elle le leur dit.

- *C'est normal que ce soit difficile. C'est difficile pour moi aussi. J'ai oublié mon ordinateur, c'est pour vous dire... Et, j'ai failli tout annuler. C'est grâce à Samuel que je n'ai pas annulé et que nous avons un ordinateur, et une imprimante.*

Tous les enfants se tournent vers Samuel. Lucas enchaine.

- *Ouais, ben merci pour la fête et pas merci pour l'ordinateur.*

Elise sourit si Lucas retrouve son humour, c'est gagné. Sarah est curieuse.

- *C'était votre femme la dame qui a apporté l'ordinateur ?*
- *Oui.*
- *Elle a l'air gentille.*

Lucas enchaine.

- *Oui, enfin, elle a apporté l'ordinateur. Vous n'aviez pas dit que vous aviez une femme ?*

Timothée s'en mêle.

- *Mais pourquoi vous ne m'avez pas dit que c'était elle ? Je me serais présenté pour l'exposition.*

Tous les enfants se retournent vers Timothée.

- *Quoi ? Mais pourquoi tu vas à une exposition et pas nous ? C'est quoi cette affaire ? C'est nul.*
- *Ben, je sais pas moi, parce que moi je dessine et j'aime le dessin.*
- *Oui, mais, nous aussi. Pourquoi que toi ? Elise, elle a dit que notre fresque collective elle était super. Et vous Monsieur, Samuel, vous avez dit que c'était digne de comment déjà ?*
- *Du Street art.*
- *C'est ça Street art. Comment il s'appelle le mec du Street art ?*

- *Keith Haring.*
- *Voilà. Et c'est collectif. Collectif, tu vois ce que ça veut dire. COLLECTIF.*

Ils regardent la fresque qui, effectivement, est très réussie, véritable œuvre collective ou l'ensemble sublime l'individu. Même si c'est Timothée qui a fait le lien, entre tout. Unifiant l'ensemble.

- *Ouais, ben en tout cas, on ne voit pas pourquoi on irait pas voir l'exposition tous ensemble.*
- *Ben ouais, moi j'ai rien dit, je veux bien qu'on y aille tous ensemble, je serais aussi bien qu'avec Samuel et sa femme et ses enfants, hein.*

Tout le monde rigole. Elise sourit, les enfants sont comme ça, capable de passer d'un truc à l'autre en si peu de temps. Et capables de vouloir aller voir une exposition de Roy Lichtenstein juste parce que l'un d'entre eux veut y aller.

- *OK. Je vais organiser une sortie au Mans pour voir l'exposition tous ensemble. Et puis ça sera notre sortie de fin d'année, avant les grandes vacances.*

Soudain, elle pense au texte de Samuel. Elle le regarde, façon, pardon, j'ai oublié, je te dis.

- *Et, Samuel qui aura déjà vu l'exposition avec sa famille pourra se joindre à nous quand même.*
- *Oui. Mais pas avec votre femme hein ?*

Lucas est d'humeur taquine d'un coup, ce qui est plutôt sa vraie nature.

- *Oui, parce que votre femme, elle apporte un ordinateur qu'on en veut pas et, en plus, on voulait que vous soyez l'amoureux d'Elise.*

Brouhaha.

- *Quoi ? C'est vrai. Les autres ils ne le disent pas mais c'est vrai. On s'est tous dit ça après la dernière fois que vous êtes venu.*

Et voilà, il a dit ce qu'il avait à dire et ce que tous les enfants pensaient tout bas.

- *Lucas. La dernière fois où vous êtes venu.*
- *Quoi, c'est pareil, c'est vrai.*

Elise sourit.

- *Lucas, Samuel est un ami, il a une famille et moi je suis très bien comme ça, je te remercie.*
- *Ouais on dit ça.*
- *Oui, oui.*

Elle éclate de rire.

- *Samuel tu n'es pas du tout obligé de venir à la sortie exposition, on ne sait jamais, pour un peu que ça crée une confusion dans la tête de ces enfants. » « Je viendrais avec plaisir. Madame mon amie.*

Tout le monde éclate de rire. Bon. N'empêche, c'est l'heure. Ils sont même en retard. Ils se connectent sur Skype. Kevin les attend depuis un moment. Il est prêt depuis un moment. Il est anxieux depuis plus longtemps encore. Son petit visage apparaît, soudain si proche. San Francisco.

- *Bonjour.*

Elise lui répond, bonjour, les enfants aussi. Lucas, se tient un peu à l'écart du groupe. Les autres sont tous ensemble pour que Kevin puisse les voir.

- *Merci. Merci de m'avoir invité.*

Silence.

- *Je... Vous savez je... J'aurais bien aimé être avec vous. Aujourd'hui, mais avant aussi. Je veux dire à Angers. Je veux dire... Il aimait beaucoup sa classe, Léo... Je veux dire, il vous aimait beaucoup vous tous depuis l'année dernière. Il m'a dit que vous étiez super cool. Et que c'était trop cool de passer deux ans avec les mêmes que c'était les nouvelles techniques de l'école et que c'était trop cool... Et j'aurais bien aimé être avec vous. Oui. Je veux dire... Parce que, ici, c'est pas si évident... C'est pas facile... Parce que aussi, même si les gens sont sympas, ils parlent anglais. C'est pas pareil. Non. C'est pas pareil. Je veux dire... J'aurais bien aimé moi être avec Léo et vous à Angers. Et puis, aussi, ben, comme ça Léo. Il aurait pas pris l'avion hein... Je veux dire...*

Un sanglot dans la voix. Dans le cœur. Voilà ce que Kevin tourne et retourne dans sa tête depuis 6 mois. Un si qui lui pourri la vie. Un si qui risque de lui pourrir la vie toute sa vie. C'est pour ça, oui, que c'était très important, que c'était indispensable, qu'il soit là. Au même titre que les autres amis de Léo. Il n'est pas coupable.

- *Kevin, ce n'est pas ta faute, pas ta faute du tout, si Léo a pris l'avion. Je sais que ce n'est pas facile à comprendre mais Léo a pris cet avion, c'est tout. » « Oui, mais quand même... Il l'a pris pour venir me voir... Je veux dire...*

Le désespoir dans la voix. Dans le cœur. La supplication de, dites-moi non. L'évidence de, de toute façon personne ne pourra me convaincre du contraire. Il faut un coupable et c'est moi.

Non. Samuel peut lui dire que non. Lui, il n'avait pas de lien avec Léo, il était dans l'avion, il a une valeur « objective. » Il regarde Elise. Je peux ? Oui. Samuel se met devant la caméra.

- *Bonjour Kevin, je m'appelle Samuel, j'étais dans l'avion à côté de Léo. Il est mort dans mes bras. Pas tout à fait dans mes bras mais presque.*

C'est cru. C'est dur. C'est comme ça. Il n'y a pas d'autre manière de dire ça. Il regarde les autres enfants.

- *Ils sont tous au courant, je leur ai raconté. Et tu vois, comme toi, j'ai pensé, mais vraiment pensé que c'était ma faute à moi. Je l'ai fait s'asseoir à côté de moi. Je me suis dit que je n'aurais pas dû. Je me suis dit que j'aurais dû lui donner ma place. Que j'aurais dû ne pas le bouger après, quand l'avion s'était déjà écrasé. Que je n'aurais pas dû le prendre dans mes bras. Que j'aurais dû plus lui parler. Alors tu vois, si c'est ta faute, c'est aussi de la mienne. En tout cas on est deux.*

Elise ajoute.

- *On est trois parce que c'est moi je l'ai laissé partir. C'est moi qui ai choisi les dates de voyage. Il voulait rester plus longtemps mais, je lui ai dit non, je ne voulais pas qu'il rate plus d'une semaine d'école. Tu vois Kevin, on est trois.*

Ils ont tous les trois les larmes aux yeux. Et si c'était vrai ? Et si c'était eux ? Lucas qui se tenait en retrait s'avance.

- *Ouais ça va, j'ai compris, vous n'allez pas en rajouter c'est pas votre faute OK, ni à lui, ni à lui et certainement pas à toi.*

Il va dans les bras d'Elise. Tous les enfants le reprennent.

- *Ben oui, non, c'est pas vous, quand même, c'est comme ça, à ce compte-là c'est tout le monde.*

Kevin comprend, il sourit dans ses larmes. Lucas insiste. Il regarde à Elise.

- *Et puis bon, dans le genre, je ne veux pas dire mais Léo, il n'aimerait pas mais pas du tout que tu dises ça..*

Il s'adresse à Kevin.

- *Et toi non plus. Parce que si tu savais comment il me bassinait avec mon pote Kevin qu'est aux Etats-Unis aux USA. Qu'est trop sympa et que tu l'aimerais beaucoup, c'est sûr. T'étais son ami. Et l'amitié, je ne veux pas dire mais c'est savoir un peu faire ce que l'autre il voudrait. Et Léo, il ne voudrait pas que tu te prennes la tête à croire qu'il est mort à cause de toi. Certainement pas. Alors t'as qu'à être son ami mon pote.*

Il se retourne vers Samuel.

- *Bon, toi je ne sais pas. Je rigole. Vu comment t'es, mon pote, sûr que Léo, il a été content de mourir dans tes bras, presque.*

D'un coup, le silence se fait, un trémolo dans la voix, même la vérité, la joie, le rire, fait mal parfois. Elise serre Lucas dans ses bras.

- *Merci mon grand.*

Kevin lui dit merci aussi, d'un coup, il a retrouvé le sourire.

- *Et je peux voir les dessins que vous avez fait ? J'en ai fait un moi aussi.*

Elise regarde Samuel, il est bon. Samuel prend le relais.

- *Super, on a une imprimante, tu peux le scanner ? L'envoyer par mail ?*
- *Non, Ah si, je fais une photo.*
- *OK.*
- *Le mail c'est... C'est quoi ? Attends ne bouges pas.*

Samuel appelle Nathalie. C'est quoi le mail ? nathalie@marbeufSA. OK. Merci. Et c'est parti. Il envoie le fichier pour impression. Le dessin est beau. Lucas le prend et va le mettre à côté du sien. Whaou. Léo riant, riant aux éclats, comme sur le dessin de Lucas, mais dans les bleus, dans le ciel, aérien, avec les nuages comme seul décor. Il a l'air bien Léo, là-haut. C'est beau. Whaou. Tous les enfants font whaou. Kevin sourit. Il peut voir les autres ? Oui, Samuel tient l'ordinateur face au panneau d'affichage. Tous les enfants, et Elise, entourent Samuel, Kevin, l'ordinateur et restent là, devant les panneaux d'affichages, les panneaux de Léo. Léo à l'infini. De toutes les couleurs. De toutes les envies. Et puis, naturellement, ils vont vers l'autel, le marronnier avec les photos, de tout le monde. Ils s'assoient. L'ordinateur face à l'arbre. Kevin appelle Elise. Il en a une. Une photo. Deux en fait. Une de Léo et une de Léo et lui. Il les avait préparées au cas où... Il aimerait bien les montrer. Il les envoie par mail, elles s'affichent en grand. Elles ont été prises le jour où... Prises devant l'entrée de... Derrière, il y a écrit San Francisco International Airport. Les dernières photos de Léo. Soudain, Kevin se demande s'il a bien fait de choisir ces photos-là. Il les reprends.

- *Je suis désolé.*

Mais non, tout le monde en cœur. Elise dit même qu'elle n'y a pas pensé mais, qu'elle aimerait bien les voir toutes ces photos qu'ils ont prises, pendant son séjour à San Francisco. Oui, elle aimerait beaucoup. Il pourrait les lui dupliquer ? Oui, bien sûr. Entre temps, Samuel à imprimer les deux photos, les a mises avec les autres. Merci Nathalie, vraiment. Elise propose

une minute de silence. Le silence est déjà là. Ils restent là, tous assis, Kevin à son bureau, les autres dans la cour et font une minute de silence. Pour Léo.

La minute de silence a duré plusieurs minutes. Et puis Sarah s'est levée. Elle a dit que maintenant, tout le monde était en paix. L'effet papillon avait marché. Ensuite, Kevin a beaucoup remercié et il s'est déconnecté. Samuel a rangé l'ordinateur et l'imprimante. Les enfants sont retournés à leurs activités, naturellement, un après-midi de liberté. Samuel rejoint Elise. Elle pense qu'il a compris, et que oui, vraiment c'était bien. Pour tout le monde. Elle a dit merci elle aussi. A Samuel. Vraiment beaucoup. Et à Nathalie. Les parents sont venus chercher les enfants. Cette fois, ils sont entrés. Ils ont salué, Elise et Samuel. Ils sont restés prendre un verre. Certains avaient apporté des bouteilles, d'autres des quiches, des cakes salés. Il y avait encore largement assez de sucré. Et, la cérémonie a tourné à l'apéro. Samuel a appelé Nathalie.

- *Ne m'attends pas pour dîner. Non, rien à réchauffer. Non, ne t'inquiète pas, couche-toi, je te rejoins.*

Il a rencontré des gens. Il a dit qu'il dessinait. Il a dit qu'il était content qu'Elise soit son amie. Il a dit aux parents de Timothée qu'il était doué. Et à ceux de Lucas qu'il aurait bien aimé un pote comme ça. Sarah a tenu la main de Lucas toute la soirée, les présentations officielles ont été faites. Avec ses parents aussi. Samuel a parlé de sa femme et de ses fils. Il a mélangé, même sans qu'ils soient là. Elise était douce et forte. Elle a lancé l'idée de la visite de l'exposition de Roy Lichtenstein au Mans. Beaucoup ont ri. Le nom. Le contemporain. L'art et la BD. Ça fait rire. En fait. Le soir est tombé. Tout le monde a aidé à ranger. Les dessins vont chez Elise. L'autel reste là. Les photos, aussi. Elles sont toutes numériques, il suffit de les imprimer. De nombreuses photos ont été prises, de l'après-midi, mais plus encore de la soirée, le père de Sarah avait emmené son appareil et les smart phone ont été dégainés. Promesse a été faite de les envoyer. Par mail. Elise n'a pas de compte Facebook et n'est pas très pour. Et puis, voilà, ils sont partis, la cour s'est vidée. Lucas a attendu d'être le dernier. Il a pris Elise dans ses bras. Et puis, il a regardé Samuel.

- *Vas-y, tu reviendras nous voir ?*

Samuel ne veut pas mentir, promettre, ne sait pas.

- *Peut-être.*

Peut-être oui. Peut-être pas. OK. C'est bien la vérité.

Samuel et Elise ne sont plus que tous les deux dans la cour. « *Merci.* » La femme aux 1000 mercis.

- *Vraiment, merci.*

Elle hésite.

- *Ah, et excuse-moi, pour les vacances, je vais chez mes amies, à Marseille. Je pars le mois d'août. Au mois de juillet, je reste tranquillement ici, j'ai du mal à l'idée de partir, de laisser...*

Elle a failli dire Léo.

- *J'ai des préparations à faire.*
- *D'accord.*

Samuel est content, ils vont se voir en juillet. Et en août, lui aussi, il part en vacances.

- *Et toi, tu fais quoi ?*
- *15 jours à Noirmoutier. Les 15 premiers jours d'août et ensuite des allers retour le week-end.*
- *Tu vas me manquer.*
- *Toi aussi.*
- *On s'appellera.*
- *OK.*

Samuel sourit, il se dit que dans un mois, ça va faire bizarre soudain, de ne plus la voir, de ne plus prendre la voiture, de ne plus écouter FIP et la fipette. Il se dit ça comme ça. Il se dit aussi que tout ça s'organise bien, il n'aurait pas aimé la laisser toute seule.

- *C'était sérieux mon invitation avec Nathalie, si tu as envie, et elle aussi, on peut faire ça en juillet justement.*
- *Oui, avec plaisir.*

Ils sortent sur le parking. Samuel n'a plus qu'à la raccompagner chez elle. Ils vont vers la voiture.

- *J'ai vu Laurence. Elle est passée. Je crois qu'elle n'a pas pu rentrer. Elle a dit qu'elle avait du travail mais je crois qu'elle n'a pas pu rentrer.*
- *Ça ne m'étonne pas.*

Elise ne dit rien d'autre, elle pense qu'elle devrait peut-être l'appeler. Que, si une personne peut la comprendre, c'est bien elle. Mais que là, tout de suite, c'est elle qui ne peut pas. Elle ne dit rien et monte dans la voiture. Ils démarrent.

Samuel raccompagne Elise. Ils sont silencieux tout le long du chemin. Les vitres ouvertes. L'air doux. Le coucher de soleil. La lumière rasante. FIP. Et de la musique alternative. C'est l'heure de la musique alternative. Soko. We all might be dead tomorrow. Ça ne pouvait pas tomber mieux. La fipette ne fait pas entendre sa voix, cette heure-là est musicale et c'est très bien comme ça.

Samuel dépose Elise. D'un commun accord, ils sont d'accord, il va rentrer. Elle est fatiguée. Epuisée. Elle s'assoit sur le canapé.

- *Reste là, tout va bien, je débarrasse la voiture.*

Elle fait un effort pour se lever.

- *Je vais t'aider.*

- *Non, ne bouge pas, je m'en occupe.*

Samuel vide le coffre des restes de nourritures et de boissons. Il y avait trop, évidemment. Il dépose tout dans la cuisine. Il vide la plage arrière de la voiture des dessins des enfants. Il les dépose sur la table basse du salon. Voilà. Il regarde machinalement les photos de Léo. Léo seul. Léo avec sa mère. Léo avec son père. Léo avec sa mère et son père. Il trouve que c'est bien, qu'il soit ici. Il voit l'urne. Il se dit que c'est drôle, il ne l'a plus jamais vue depuis le premier jour. Elle a toujours été là. Il ne la voyait pas. Il se dit que ce serait bien de disperser les cendres, de vider les affaires de la chambre, que dans la salle de classe, il faudrait réorganiser l'espace pour la rentrée, sinon, il y aura toujours la place de Léo, vide. Elise est assise. Elle le regarde. Elle sait à quoi il pense. Elle n'a pas le courage d'en parler.

- *Tu veux quelque chose ?*

- *Un verre de jus de pomme ?*

- *OK.*

Il lui sert un verre de jus de pomme. Il s'en sert un. Chacun boit son verre de jus de pomme en silence.

- *Il reste du vin ?*

- *Oui, je t'ouvre une bouteille ?*

- *Je veux bien.*

Samuel lui ouvre une bouteille, lui sert un verre de vin. Il hésite, il se demande si c'est bien le vin pour elle maintenant. Il ne dit rien. Lui ne boit pas, il conduit.

- *J'y vais alors.*
- *Oui, merci.*
- *Tu vas arrêter de me dire merci.*
- *Non.*

Elle sourit. Il s'apprête à partir.

- *Merde. J'ai failli oublié mon dessin. Le dessin pour toi.*
- *Ah tu vois, tu me donnes encore une raison de te dire merci.*
- *Je vais le chercher.*

Elise regarde tous les dessins des enfants, le visage de Léo, à l'infini, sur la table basse. Elle prend une gorgée de vin. Elle est fatiguée. Elle est épuisée. Samuel revient avec son dessin, encadré, emballé. Voilà. C'est pour toi. Merci. Elise sourit, elle fait bonne figure mais non, elle n'a pas le courage de d'ouvrir le paquet tout de suite. Elle sait, elle craint de savoir, ce qu'il y a dans ce dessin, la sensibilité de Samuel, son regard sur Léo. Ce regard d'amour qui la soutient, qui la soutenu toute la journée. Il est solide. Samuel. Son regard. Oui vraiment. En amitié. Il est là. Il est vraiment là. Mais là, justement, elle ne veut pas voir ce regard-là. Sur son fils. Pas tout de suite.

- *Merci.*
- *Tu ne l'ouvres pas.*
- *Pas tout de suite, ça ne t'ennuie pas ?*

Mais si ça l'ennuie. Enfin, il l'a fait pour elle, il veut la voir le voir, il veut qu'elle dise que c'est magnifique.

- *Je suis sûre que c'est magnifique.*
- *Non, tu ne peux pas être sûre. Tu n'as jamais vu mes dessins.*
- *Non, c'est vrai, mais je sais.*
- *Non, tu ne sais pas.*

Et voilà, comment soudain, l'autre même ami devient ennemi. Silence. Samuel sent bien que quelque chose s'est tendue. Entre eux.

- *Je suis désolée, je comprends que ce soit important pour toi, Léo, le dessin. Je comprends. Je suis juste si fatiguée. J'ai... Je le regarde plus tard et je t'appelle, tout de*

*suite après. D'accord ? Ou tu veux que je t'attende ? Je l'ouvre la prochaine fois que tu viens ? Samuel, je suis désolée, je suis si fatiguée...*

Et soudain, Samuel comprend, c'est comme la surprise. Là, il peut, il doit, se mettre un peu de côté. Ce n'est pas si grave pour lui si elle ne l'ouvre pas tout de suite. C'est important pour elle de l'ouvrir quand elle voudra. Quand elle pourra serait sans doute plus juste d'ailleurs. Son temps.

- *Excuse-moi c'est idiot, bien sûr, ouvres le quand tu veux.*
- *Non, ce n'est pas idiot, c'est normal que tu sois déçu. Je t'attends.*
- *Non. Enfin, oui, je suis déçu. Mais oui aussi, ouvres le quand tu veux.*
- *Merci.*

Ils rient. Elle le raccompagne au porte.

- *J'en dis 1000 pour de vrai alors ?*
- *1000 on n'a pas fini.*
- *Combien ?*
- *50 ?*
- *Allez, 50.*
- *Non, je rigole.*
- *Pas moi.*

Elle lui fait 50 bises, lui dis 50 merci. Ils rient. Samuel sort. Il prend la voiture, démarre, fait un signe d'au revoir. Elise aussi. Il roule tranquillement. FIP dans les oreilles. La vie est belle. Finalement.

Dès que Samuel est parti assez loin, Elise pousse un soupir de soulagement. Elle n'a qu'une envie, s'asseoir sur le canapé et respirer, elle sait, qu'elle va penser, que la journée a été rude, que le travail de deuil doit commencer. Elle voudrait reculer. Encore. Un peu. Le moment. Elle rentre. Elle s'assoit. Elle reste là. Les yeux dans le vide. Elle ne veut pas commencer. A penser. Maintenant. Commencer. Le deuil. Elle ne veut pas. Pas tout de suite. Encore un peu. Une minute. Une heure. Une journée. Ne pas regarder Léo. Qui est là partout. Même où elle ne peut pas le voir. En elle. Partout.

Samuel rentre chez lui. Nathalie l'attend. Il l'a appelé pour lui dire qu'il arrivait. Elle a fait réchauffer des lasagnes bien sûr. Il n'a pas faim. Bon, il n'a pas faim. C'est bête oui, bien sûr,

mais ça tracasse Nathalie. Elle aimerait mieux qu'il dine. D'autant que son père lui a dit, ah il commence à ne pas rentrer pour dîner, ce n'est plus une maitresse, ça devient une officielle, à côté, le dîner ma petite fille, c'est capital dans la vie d'un homme et d'une famille. Vraiment il ne veut pas dîner ? Samuel sent que c'est important pour elle. D'accord alors. Alors il dine. A quel moment commence l'amour, le respect de soi et la soumission ? A quel moment, doit-on se mettre de côté ? Faire un pas de côté ? Comment sait-on qui doit le faire ? De l'autre ou de soi ? Pourquoi les lasagnes ne lui font pas le même effet que le dessin alors que le dessin était plus important pour lui ? Samuel ne sait pas, il ne veut pas y penser. Il a eu une rude journée. Il peut manger un peu de lasagnes. Ça ne lui coûte rien. Si ça peut la rassurer. C'est ça. C'est ça la différence. C'est que la question n'est pas les lasagnes mais la peur.

- *Ça va chérie ?*

- *Oui, très bien.*

Non, pas trop. Nathalie pense à cette histoire d'officielle à côté. Même si Samuel dîne, là, des lasagnes. Ça ne la rassure pas. Et elle préfère ne pas penser à ce que son père lui a dit juste après, quand il a compris qu'elle s'était absentée du travail pour lui apporter son ordinateur et son imprimante, qu'elle avait fait l'aller-retour, deux heures et demi, aller et retour, et laissé le travail en plan, pour lui apporter son ordinateur, à lui et à elle, l'autre. Il lui a dit, autant lui donner les clés de ton lit. Elle s'est dit c'est bizarre d'ailleurs, un lit n'a pas de clés ou si ? Elle préfère ne pas y penser, elle ne pense qu'à ça. Et soudain, elle veut récupérer son ordinateur et l'imprimante, d'un coup, une angoisse, il est où ? Son ordinateur. Il est sur la table du salon. OK. Finis tes lasagnes, chéri, je veux juste aller voir mes mails. OK. Nathalie va dans le salon, sort l'ordinateur du sac, l'ouvre, l'allume, passe un chiffon dessus, partout. Le nettoie. Et puis, elle vérifie ses mails. Le mail, les mails de Kevin. Elle ferme l'ordinateur d'un coup. L'enfant. Il est là, dans son ordinateur. Samuel passe. Il a fini les lasagnes, il passé son assiette sous l'eau et l'a mise dans le lave-vaisselle.

- *Tu viens te coucher ?*

- *Oui... Heu... Tu pourrais... Heu... Je peux... Enfin, je peux enlever les mails sur ma boîte mail ? C'est mon ordinateur de bureau... Tu comprends, papa...*

- *Mais oui, chérie, bien sûr, supprime. Kevin avait fait un dessin lui aussi. Et grâce à toi, on l'a imprimé. Il a envoyé deux photos aussi. Ah oui, non, ce mail là en fait, si ça ne t'embête pas, tu le gardes jusqu'à demain. Je demande à Elise son adresse mail et tu le*

*lui envoies ? D'accord ? Les photos, on les a imprimées aussi mais elles sont restées dans la cour et Elise a dit qu'elle les voulait.*

Non. Mais non. Mais pourquoi ?

- *D'accord.*
- *Elle a proposé un diner en juillet, ça t'irait ? »*

Non. Elle entend son père d'ici. Donc, en fait, vous faites ménage à trois ?

- *Oui, oui, d'accord.*

Samuel l'embrasse. Il a bien fait de manger les lasagnes, ça lui a fait plaisir. Elle a un peu besoin d'être rassurée, c'est tout. Elle change, vraiment, merci, chérie. Non, Nathalie n'a pas changé. Elle est dépassée c'est tout. Totalement dépassé. La voix de son père. Papa. Maman. Je veux que tout redevienne comme avant. Parfait.

- *Tu montes te coucher ?*

Avant, ils montaient se coucher séparément. Elle veut que tout redevienne comme avant ? Vraiment ?

Elise n'a pas bougé. Elle est assise sur le canapé. Il fait nuit noire. Elle se lève pour allumer une lampe, et puis deux, et puis le plafonnier. Léo. Les dessins. Les photos. L'urne. Non. Ça non, elle ne veut pas la voir. Elle ne veut pas lui parler. Pas aujourd'hui. Elle sait ce qu'elle doit lui dire. Elle ne veut pas. Elle n'y arrive pas. Pas encore.

- *Je n'y arrive pas chéri. Mon ange, mon lapin, ma douceur. Je suis désolée. Je n'y arrive pas.... Pas encore. Je... Tu as aimé cette journée ? C'était bien. C'était une belle journée. Pour toi mon ange. Mon bébé. Je t'aime tellement tu sais. C'était bien pour Kevin, vraiment, vraiment important. Et Lucas, il a assuré, mais tu sais tout ça. Bien sûr que tu sais ça. C'est grâce à toi. Vraiment. Lucas me l'a dit, il m'a dit, ouais ben heureusement que Léo, on sait comment il était, on a fait une journée comme il était. Tu sais comment il est. Sarah et lui sont amoureux. C'était officiel aujourd'hui. Tu me l'avais dit chéri. Tu sais, tu te souviens, tu me l'avais dit. Tu avais deviné. Mon chou. Je t'aime. Je suis contente de cette journée. Vraiment contente. C'était bien. C'était une bonne journée. Samuel m'a bien aidée. C'est bien, vraiment bien, que tu aies été assis à côté de lui. Mais... Je suis désolée mon ange. Mon bébé. Je n'y arrive pas...*

Elise se rassoit, elle n'y arrive pas. Elle ne peut pas. Elle n'a rien à dire que des choses, une chose en fait, qu'elle ne peut pas lui dire. Qu'elle ne veut pas lui dire. Est-ce que je peux gagner

une minute, une heure, une journée ? Encore un peu de répit. Juste un sursis. Est-ce que je peux ? S'il vous plaît. Dieu ou qui que vous soyez, je vous en supplie, laissez -moi mon bébé encore un peu, un tout petit peu. Je vous en prie. Une minute. Je promets que je serais sage, je vous le rendrais. Laissez-le-moi encore un peu. Je promets. Je ne le garderais pas. Mon Dieu, aidez-moi, je vous en prie, je vous en supplie, aidez-moi. Dans sa prière désespérée, Elise tombe sur le paquet de Samuel. Mon bébé, encore un peu. Il est là. Là, emballé. Le paquet semble dire je suis là. Léo. C'est moi. Je suis là. Tu dois le faire maintenant. C'est le moment. Tu vas y arriver. Non. Une minute. Un peu plus. Encore un instant. Léo. Alors, Elise se rassoit. Elle prend le paquet, elle sait, elle sait qu'elle doit, là, maintenant, renoncer. A quoi ? Elle n'y arrive pas. Elle veut le garder avec elle, en elle, juste une seconde encore. Elise lève les yeux aux ciel. Mon Dieu, je vous en supplie, juste une seconde encore. Une seconde. Elle marchand. Elle n'y arrive pas. Elle doit le faire. Maintenant. Elle ouvre le paquet d'un coup, déchire le papier. Elle ferme les yeux. Léo à l'infini dans ses pensées. Les photos. Les dessins des enfants. Ses souvenirs. Léo à l'infini. Le visage de Léo à l'infini dans ses pensées. Dans le moindre espace de ses pensées. Dans le moindre mouvement de sa pensée. Léo. Mon bébé. Mon bébé. Dans son cœur. Dans sa peau. Dans sa chair. Son visage à la place du cœur. C'est comme ça. Léo. En elle. Partout. Partout en elle. Ça ne peut pas être pire. Mon Dieu, rendez-le-moi. Tout, tout ce que vous voulez, mais rendez-le-moi. Rendez-le-moi. D'accord non. Laissez-le-moi, encore une seconde, rien qu'une seconde, je vous en prie. Une seconde encore. Mais Dieu n'a pas de pitié. Elise sait. Qu'elle doit y arriver. Léo. Ça ne peut pas être pire. Alors, Elise rouvre les yeux et regarde le dessin de Samuel, encadré, Léo. Il est là, face à elle. Vivant. Elise arrête de respirer. Elle arrête de penser. Dieu l'a écouté. Lui a rendu Léo. Par le dessin de Samuel. Vivant. Une seconde. Une seconde seulement. La seconde d'après, si, c'est pire. Ça pouvait être pire. Il est mort. La preuve, il est vivant sur le dessin de Samuel. Elle y est arrivée. Elle n'est pas sûr d'y arriver. Quelque chose se déchire à l'intérieur. Elle s'effondre en dedans. Elise se met à crier, à hurler plutôt.

Elise pousse un cri terrible, un cri des profondeurs, abyssale, un hurlement à la mort. Soudain. Et les larmes, les sanglots. Elle hurle. Elle pleure. Elle ne peut plus s'arrêter. Elle va se noyer, c'est sûr, sous le flot de ses larmes. Maman. Maman. Mon Dieu, je vous en prie, aidez-moi. Elle ne peut pas, toute cette souffrance. La conscience. Mon bébé n'est plus là. Mon bébé n'est plus là. Je ne le reverrai plus jamais. Elle pleure. Elle se lève, marche dans la pièce, fait

des allers et retour, à envie de se taper la tête contre les murs. Elle veut se mordre l'avant-bras. Elle se mord. La douleur physique pour éviter un peu, un tout petit peu, la douleur psychique. Ça ne sert à rien. Elle a si mal. A l'intérieur. Il faudrait qu'elle se fasse mal. Bien plus mal. Qu'une simple morsure. Elle a envie de se faire du mal. Elle voit un couteau. Elle se voit le prendre, se le planter dans ventre. Elle voit des images, de pistolet, de fenêtre, à l'étage, au premier, c'est un peu bas. Et ses larmes, des torrents de larme. La douleur. La souffrance. Le déferlement de souffrance. Ce qui couvait depuis ce matin, depuis 6 mois, explose enfin et dévaste tout sur son passage. Son cœur en mille morceaux est mort et enterré. Sous ses torrents de larmes. Elle n'est plus qu'un lambeau de douleur. Une torche humaine de souffrance. Elle voudrait se griffer. Elle ne le fait pas. Elle sait au fond, dans son reste de lucidité que non. Ca ne sert à rien. Mais que ça fait mal. Dieu que ça fait mal. Faites que ça s'arrête. Je vous en supplie, mon Dieu, que ça s'arrête. Elise veut que ça s'arrête. Elle ne veut pas mourir mais elle veut que ça s'arrête. Elle connaît ça. Papa. Maman. Stéphane. Mon bébé. Mon bébé. C'est trop dur. Mon bébé. Je ne vais pas y arriver. Mon bébé. Elise sait qu'elle ne va pas y arriver. Pas toute seule. Elle le sait. Léo sur le dessin de Samuel. La preuve de sa mort. Le passé et le présent. L'effet papillon. Samuel dans le présent. Vivant. Elle appelle Samuel. Léo est mort.

Elise appelle Samuel. Il est deux heures du matin. Samuel ne dort pas. Nathalie oui. Lui, il n'y arrive pas. La journée a été forte en émotion. Il pense à Elise. Il se dit qu'elle est douce et forte. Mais que ce midi elle était perdue. Qu'il n'aurait pas dû la laisser seule. Et soudain, il entend quelque chose. Quoi ? Il se redresse d'un coup. Elise. Il est arrivé malheur à Elise. Il se redresse le cœur battant. C'est son téléphone. Il se lève d'un bond, descend l'escalier quatre à quatre. Elise. Il se précipite dans le salon, se cogne contre la table basse, putain, merde, allume la lumière. Le téléphone sonne. Elise. Il est arrivé quelque chose à Elise. « *Samuel ?* » Nathalie en haut s'est réveillée. Il est où ce putain de téléphone. Heureusement que la sonnerie était mise. La sonnerie vient de la cuisine. Il va dans la cuisine. Il est là. Elise. Il y a écrit Elise. Il décroche.

- *Elise.*

A l'autre bout du fil, un cri, juste un cri, une plainte en fait, un hurlement à la mort.

- *Elise, j'arrive. Elise reste avec moi. J'arrive. D'accord. Elise. Respire. Elise.*

Soudain dans la maison, toutes les lumières s'allument.

- *Samuel ?*

Nathalie a réveillé les garçons, elle n'a pas fait attention. A tout allumé.

- *Samuel ?*

Elle descend les escaliers, le rejoint dans la cuisine. Qu'est-ce qui se passe ? Samuel ne prend pas le temps de lui répondre, il parle à Elise.

- *Elise, je suis là. Attends-moi. Respires. Tu m'entends, respire.*

La plainte se calme un tout petit peu. Une respiration. Un halètement plutôt. Des sanglots. Et entre les sanglots.

- *Je ne vais pas y arriver.*

- *Bien sûr que si tu vas y arriver. Bien sûr que si. J'arrive. Tu vas y arriver, c'est sûr. Elise. Tu le sais. Je suis là. Tu ne vas pas te noyer. Elise.*

Soudain, un silence. Un instant. Samuel s'engouffre dedans.

- *Elise, tu respire. Tu vas dans la cuisine, tu te sers un jus de pomme. Tu bois à toute petite gorgée. Tu fais ça ?*

- *D'accord.*

Un tout petit d'accord dans les torrents de larmes. Elise soudain s'accroche à cet homme, qui a l'air de s'avoir ce qu'il fait, ce qu'il fait faire, lui dit ce qu'elle doit faire. Elle s'accroche, une part d'elle, toute petite ne veut pas se noyer. Samuel entend qu'elle entend. Il lui parle sans cesse. En même temps, il remonte dans la chambre, Nathalie le suit. Les garçons sont sortis de leur chambre.

- *Qu'est-ce qui se passe. Papa ? Maman ?*

Samuel met la main sur le téléphone.

- *Retournez-vous coucher.*

Il regarde Nathalie, pourquoi elle a allumé toutes les lumières ? Les a réveillés ? En même temps, il parle fort. Thierry insiste.

- *Retournez-vous coucher.*

Son ton ne souffre aucune réplique. Les garçons rentrent dans leur chambre. Samuel dans la sienne. Nathalie le suit.

- *Qu'est-ce qui se passe ?*

- *C'est Elise, ça ne va pas, pas du tout. Je vais la retrouver.*

- *Quoi ?*

Samuel s'habille.

- *Ça y est ? Tu as bu le verre de jus de pomme ?*
- *Oui.*

Comme un murmure.

- *Très bien.*

Samuel réfléchit vite. De la musique. Il faut qu'elle écoute de la musique. Elle est sur son téléphone. Non, il ne veut pas la laisser. Il doit lui parler. Merde. Vite. De la musique. Il a dans la tête ses CD. Il se souvient de la moquerie de Thierry. Papa, la musique de nos jours c'est dans les ordi. Il a mis sa musique dans l'ordinateur. Il le sait très bien. C'est dingue les tours de l'esprit.

- *Elise, tu vas ouvrir ton ordinateur et mettre de la musique d'accord.*
- *D'accord.*

Samuel enfle son pantalon, une chemise, des chaussettes.

- *Samuel. Tu as vu l'heure qu'il est ? Tu ne vas pas y aller ?*

Nathalie est en panique. Il va rejoindre, une femme, l'autre, au milieu de la nuit. Samuel ne l'écoute qu'à moitié. Il ne veut pas l'écouter, là tout de suite, il pourrait la tuer. Il entend le bruit de l'ordinateur qui démarre. Soudain, un hurlement dans le téléphone.

- *Elise, Elise qu'est ce qui se passe ? Elise, je t'en prie, dis-moi.*

Un cri, de bête blessée, à mort, à l'agonie, et des larmes, des sanglots, une suffocation. Je ne peux pas. Je ne peux pas. Je vous en prie. Mon Dieu. Aidez-moi.

- *Elise, je t'en prie, dis-moi ce qui se passe. Respires. Respires.*

Samuel descend les escaliers 4 à 4. Nathalie le suit.

- *Samuel qu'est-ce que tu fais ?*
- *Elise ?*

Elise n'arrive plus à parler, à respirer, elle va se noyer. Il la perd. Merde.

- *Elise ? Qu'est ce qui se passe ? Elise ?*

Il réfléchit vite à nouveau. Quoi ? Quoi de nouveau. Et soudain, il se souvient, il l'a vu, elle lui a montré des photos sur son ordinateur, Léo en fond d'écran. Léo partout en fond d'écran. Mais soudain, là, si présent. Merde putain. Comment ça marche la musique dans l'ordinateur ? Le fond d'écran ? La veille. C'est ça, ça se met en veille.

- *Elise, tu ouvres ta musique et tu lances l'aléatoire, d'accord ? Elise ? Elise, je ne peux pas te dire comment faire, je suis mauvais en nouvelles technologies, tu sais. Mais tu*

*le fais. D'accord ? Ça va se mettre en veille. D'accord ? Tu vas poser l'ordinateur sur la table et ça va se mettre en veille. D'accord ?*

- *D'accord.*

Tout petit, si petit d'accord. Mais un d'accord quand même.

- *OK. Vas-y.*

Il met ses chaussures. Il entend de la musique.

- *C'est bien, tu te concentres sur la musique. D'accord ? Tu t'assoies sur le canapé et tu te concentres sur la musique. Et tu respires. J'arrive.*

Soudain, un cri, désespéré.

- *Non.*

Elle ne peut pas. Elle ne pas rester toute seule, sans personne à qui s'accrocher, elle va se noyer.

- *Elise, je reste avec toi, je reste au téléphone avec toi. D'accord. J'arrive.*

Il est à la porte. Nathalie est derrière lui.

- *Tu ne vas pas y aller. Chéri. Qu'est-ce que tu fais ?*

Et soudain. La main sur le téléphone. Un cri.

- *Ta gueule.*

Il part et claque la porte.

Samuel roule comme un fou. 190 kilomètres heures sur les petites routes. Il fait attention, très attention. Il est concentré, très concentré. Il a mis le téléphone en main libre. Il entend la musique en même temps qu'Elise et il lui parle.

- *Tu vas y arriver. Tu vas y arriver. J'arrive.*

Samuel gare sa voiture devant chez Elise. Il descend vite, vite. « Je suis là. Je suis là. » Elle lui ouvre. Elle était plus calme. Le voir réactive toute sa douleur. Elle s'effondre. Un cri. Ce cri. Ce vide à l'intérieur qui lui mange tout son désir de vivre. Le vide béant laissé par la mort d'un enfant. Les larmes. Elle pourrait soudain, là, à nouveau vouloir combler ce vide en l'oubliant. En l'évitant mais non. Ce n'est pas la bonne solution, pas plus que de se faire du mal. Samuel lui ouvre les bras, la prends dans ses bras, l'accueille.

- *Je suis là. Je suis là.*

Et le vide qui est béant est un peu moins grand parce qu'il est là. Parce qu'elle n'est pas seule, pas complètement seule à y faire face et qu'elle peut le traverser, essayer de le traverser accompagnée. Par cet homme solide et fort. Qui était assis à côté de son fils. Cet homme qui est le dernier à avoir vu Léo et qui est là. Vraiment là. Elle peut se laisser aller. Elle pleure. Samuel ne dit rien, il n'y a rien à dire, il y a un chagrin immense à traverser. Il le sait. Il reste longtemps, là, sur le pas de la porte, ni dedans, ni dehors dans cet entre-deux, entre de monde, entre deux vies, avec et sans Léo. Entre l'acceptation et le déni. Voila. Le travail de deuil commence. Et Dieu que ça fait mal.

Après un certain temps, Elise se tranquillise. Soudain, des notes. Samuel prend conscience de la musique. Il y a toujours la musique. C'est Agnès Obel. Riverside. C'est beau, puissant, cristallin. Mystique. Ils écoutent en silence. Les notes. Dans la nuit. Ils rentrent.

Samuel fait une tisane à Elise. Il n'y a rien à dire, alors ils ne disent rien. Ils ont arrêté la musique. Il n'y a que leur respiration. Et le silence. Elise souffle sur sa tasse. C'est chaud. Elle prend une gorgée, déglutit. C'est chaud. Ça fait du bien. A l'intérieur. Elle regarde le portrait que Samuel a fait de Léo. Léo sera toujours vivant. Là. Dans ce regard-là. En plus du sien.

- *Merci pour ton portrait, il est sublime.*

Samuel sourit.

- *Tu pourras me montrer ta BD ? Quand tu voudras, quand tu l'auras finie. Ou avant. Enfin, quand tu veux. J'aimerais beaucoup.*

Nathalie ne lui a pas demandé. De lui montrer sa BD. Léger mécontentement.

- *D'accord. Avec plaisir. Au contraire.*

Elise sourit. Silence.

- *Il faut que je fasse un tri dans les affaires, tu pourras m'aider ?*

- *Bien sûr.*

Elle finit sa tisane.

- *Je vais aller me coucher.*

Samuel hésite.

- *Ça va aller.*

- *Tu es sûre ?*

- *Je suis sûre.*

Samuel se lève. Elise le raccompagne à la porte. Elle le sert dans ses bras.

- *Merci.*

Samuel rentre dans la nuit noire. Il allume FIP. Il roule tranquillement. Il est fatigué mais content. Il a fait ce qu'il fallait. Ça va aller.

Il arrive chez lui, il est 5H30 du matin. Le jour ne va pas tarder à se lever. Il va devoir affronter Nathalie et il n'en a pas envie. Pas plus que Jean-Claude. Pas plus que d'aller travailler. Pas plus que ses enfants d'ailleurs. Soudain, là, il prend conscience du poids qui s'abat sur lui quand il rentre chez lui. Une chape de plomb. Devant la maison, là, soudain, la vie lui paraît lourde. Difficile. Il se gare dehors, il éteint la radio, il reste quelques minutes dans la voiture à regarder le soleil se lever. Une nouvelle journée. Il aimerait qu'elle commence ailleurs. Sa journée. Et les autres aussi. Il soupire. Il rentre.

Samuel rentre dans sa chambre. Nathalie est couchée, elle fait semblant de dormir. Il le sait, il s'en fout. Il n'a pas envie de faire d'effort. Il n'a pas envie de lui faciliter la tâche. Et puis, de toute façon, il n'a pas envie de lui parler. Quand même, merde, il n'allait pas laisser Elise a perdu un enfant. Il n'allait pas la laisser se noyer. Il prend une douche, il s'habille. Il part travailler. On commence tôt dans le bâtiment.

Nathalie sursaute. Il ne prend même pas de petit déjeuner. Mais quand même, cette fois, ce n'est pas elle qui est en tort, pas comme avec les endives, merde, cette fois, elle est dans son bon droit. Elle va lui parler.

Le midi, Samuel rentre chez lui. Il est fatigué mais ça va plutôt bien. Il a passé une bonne matinée. Jean-Claude était sur un chantier. Il a évité Nathalie, elle est passé plusieurs fois devant son bureau, il a fait semblant de travailler. Il n'a pas fait grand-chose, il a suivi quelques commandes, il s'est concentré. Il n'avait pas envie d'être là. Il aurait été bien dans son lit. Ou à dessiner. Il a envie de dessiner. Il appelle Elise pour prendre de ses nouvelles. Ça va ? Ça va bien. Mieux en fait. Elle sent bien que c'est difficile mais, en même temps, la vie reprend. Et lui ? Elle est comme ça Elise. Toujours son goût de l'autre. Ça va. Il va aller se coucher. Il a passé l'âge des nuits blanches. Il est épuisé. Mais ça va. Ils rient. Il va dans sa chambre, dans

la salle de bain. Il prend une douche. C'est bon. Il reste un moment, là, sous l'eau tiède. C'est bon. Ça le nettoie. Ça l'allège. L'eau. Il se dit qu'il irait bien à la mer. Une campagne pas loin de la mer ? Il sourit tout seul. Il a envie de dessiner. Enfin là, il a envie de se reposer. De se glisser dans les draps frais. Il va montrer sa BD à Elise. Avant qu'elle ne soit terminée ? Après ? Après. Plutôt après. Il se passe quoi après ? Après que François soit sorti de l'eau. Tiens l'eau. L'eau de la mer, l'eau de la douche, l'eau du lac. L'eau. Bon, il verra après. Parfois, souvent, quand il dessine, les idées viennent en dessinant. Il n'a pas de plan. Il sait juste que l'homme est innocent et qu'il va le prouver. Se libérer. Et s'il rencontrait un enfant ? Le couple mort avait un enfant ? Un enfant qui s'est sauvé ? Un enfant qui s'est caché ? Non. Absurde. Un enfant qui était ailleurs. Mais qui sait quand même quelque chose. Oui. C'est ça. Ils ont un enfant qui était ailleurs. Et cet enfant sait quelque chose. Il doit retrouver cet enfant. C'est bon. Samuel sourit, l'eau dégouline sur lui, les idées aussi. C'est bon. Il sort, il s'essuie, il enfle un caleçon, et il se couche dans son lit. Son ventre gargouille un peu mais il a la flemme de descendre. Il a envie de rejoindre les bras de Morphée. Il se couche en étoile, prend toute la place. Il ferme les yeux. La porte d'entrée s'ouvre. Il rouvre les yeux. Se referme. Il referme les yeux, soupire.

- *Samuel.*

Samuel descend. Il est fatigué. Il est agacé. Elle ne peut pas comprendre. Et en même temps, il lui a dit ta gueule. Il est parti en pleine nuit. Oui, mais quand même, il le sait, elle va le saouler. Cette fois-ci ça ne va pas être un après-midi coquin, ça non. Pas du tout. Elle ne peut pas lui foutre la paix ? Nathalie l'attend en bas dans le salon. Elle a ruminé toute la matinée.

- *Pourquoi tu ne m'as pas dit bonjour ce matin ?*

- *Tu dormais.*

- *Tu pourrais mettre un tee-shirt quand même.*

Samuel est descendu, comme il était, en caleçon.

- *Je m'apprêtais à aller dormir.*

- *Tu dors l'après-midi ?*

- *Je n'ai pas beaucoup dormi cette nuit.*

- *Moi non plus.*

- *Excuse-moi, je n'aurais pas dû te parler comme ça.*

- *Non, c'est sûr. Et pour être parti à 2 heures du matin. Tu ne t'excuses pas.*

Il soupire, excédé.

- *Nathalie, elle était désespérée, elle allait s'effondrer.*
- *Elle ne pouvait pas attendre. Non, elle avait besoin que tu rappiques tout de suite au milieu de la nuit.*
- *Nathalie, elle a perdu un enfant, tu comprends.*
- *Ça je sais.*
- *Ça veut dire quoi ?*
- *Rien que je sais.*
- *Tu sous-entends quoi ?*
- *Mais rien, que de toute façon, je peux peut rien dire vu qu'elle a perdu un enfant.*
- *Mais ça ne va pas non, tu te rends compte de ce que tu dis.*
- *Très bien oui, elle a perdu un enfant pas moi donc ta gueule. Voila. C'est ce que tu m'as dit non ? Ta gueule. Donc je dois fermer ma gueule.*
- *Je me suis excusé. Ca ne suffit pas ?*

Ça ne suffit pas ? Non, ça ne suffit pas. Toute l'angoisse de Nathalie ressort, là maintenant, après ce cri, cette nuit blanche, ces mois à avoir espéré que tout redevienne comme avant.

- *Mais oui, bien sûr et tu vas me dire que tu es désolé, que tu sais que c'est compliqué. Mais je vais te dire moi, tu ne te rends pas compte de ce que je supporte, de ce que je fais, depuis que tu n'es pas mort, c'est l'horreur, tu changes tout, tu fais tout comme tu veux et tu te fous et de moi et des enfants et de mon père. Tu te fous de ta famille, forcément, on est vivant. Nous. On est vivant.*
- *Mais tu aurais voulu quoi que je la laisse en plan que je lui dise démerde toi, tu as perdu ton fils, il est mort dans mes bras, mais je m'en contrefous, vis ta vie.*
- *Elle n'a pas d'autres gens ? Elle n'a pas de famille, des amis*
- *Non, elle n'a pas de famille. Tu vois, ils sont morts. Et elle a des amis mais ils sont loin, voilà, je te l'ai déjà dit. Tu m'as déjà demandé ça. Bien sûr. Et je t'ai déjà dit aussi que j'ai envie de l'aider. En fait, je dois l'aider, c'est comme ça. C'est ma destinée.*
- *A voilà maintenant c'est ta destinée, et je dis quoi à ça ? Rien. Amen. Voila. Je peux crever oui, voilà, c'est ça, il faudrait que je sois malade ou je en sais pas quoi. Qu'un de mes enfants meure peut-être, c'est ça. Alors, peut-être tu serais là pour moi.*
- *Arrête. Nathalie arrête. Tu te rends compte de ce que tu dis ? Ça n'a pas de sens. Ca n'a aucun sens.*

- *Si justement ça en a. Je m'en fous moi qu'elle ait perdu un enfant. Enfin non, je ne m'en fous pas. Mais, je ne vois pas pourquoi ça changerait ma vie à moi. Je ne vois pas pourquoi elle est au centre de ma vie à moi.*
- *Mais tu veux quoi ? Que je ne la vois plus c'est ça ? C'est ça que tu me demandes ? Tu veux ton confort à toi alors qu'elle elle a perdu son enfant. C'est ça ?*
- *Ca va. Elle a perdu son enfant par ci. Elle a perdu son enfant par là. Et alors ? Moi j'ai perdu mon mari.*
- *Arrête Nathalie, arrête, ce n'est pas vrai. Tu te rends compte de ce que tu dis. Tu dis n'importe quoi.*
- *Si c'est vrai, je ne te reconnais plus. Je ne sais plus qui tu es. C'est pire que si tu étais mort.*
- *Mais bordel, je suis moi. Je suis moi. C'est ça que tu ne vois pas. Je n'aime pas les endives, je n'aime pas la chasse et j'emmerde le bâtiment. Voila. J'emmerde le bâtiment. Ce n'est pas moi ça. Moi, j'écoute FIP. J'aime dessiner. Et j'aime marcher.*
- *Tu vois, tu fous tout en l'air. Tu es en train de tout foutre en l'air. Tu veux me quitter, c'est ça ? Tu veux me quitter.*
- *Je n'ai pas dit ça. Putain, est-ce que j'ai dit ça ?*
- *Oui tu l'as dit.*
- *Non, je ne l'ai pas dit.*

Ils ont hurlé. Ils se sont hurlé dessus. Des noms d'oiseaux. Des cris. Des paroles de défenses. Forcément agressives. Tu me détestes. Elle n'a qu'à crever. Tu vas te la couler douce. Papa avait raison. Pauvre conne. Ton père est un connard. Vous m'empêchez de respirer. J'aurais mieux fait de baiser ailleurs. Et voilà, ce qui est fait, est fait. Quelque part, au fond d'eux-mêmes, ils savent que c'est foutu, qu'ils ne reviendront pas en arrière. Ils font marche arrière, tout de suite. Nathalie s'effondre en larmes. Je suis désolée. Je suis désolée. Pardon. Je comprends. Comprends-moi. Samuel hésite une seconde. Et puis, il la prend dans ses bras. C'est moi. Je devrais faire plus attention à toi. Je suis désolé. Je suis désolé. Ils restent arrimés l'un à l'autre. Mais, Samuel est déjà détaché. Il le sait. Il le sent. Il a envie de la frapper.

On sonne à la porte. La porte d'entrée s'ouvre. Les enfants sont à l'école pourtant. C'est Jean-Claude. Lui aussi en a marre. Lui aussi à son mot à dire. Samuel s'énerve immédiatement. Il lui a déjà demandé de ne pas rentrer comme ça. Il rentre comme il veut, il est ici chez lui. Le pire,

c'est que c'est vrai, la maison est à lui. Samuel le sait. Il se tait. Coup bas. Jean-Claude enchaîne.

- *Je ne permettrais pas que tu fasses du mal à ma fille. En plus du reste. Alors, mon petit, tu vas te reprendre immédiatement, sinon c'est à moi que tu vas avoir à faire.*

Les poings fermés. Papa. Nathalie veut s'interposer. Elle est assez grande pour se débrouiller toute seule. Non. La preuve, elle n'est pas au travail. C'est le troisième après-midi manqué. En moins d'un mois. Un il y a quelques temps. Celui d'hier et aujourd'hui. Ça devient un problème. Un vrai problème. Pour l'entreprise. Déjà que Samuel est à mi-temps. A mi-temps depuis des mois. Tout ça pour quoi ? Une histoire de cul.

- *Je n'ai pas de maitresse.*
- *Papa. Il n'a pas de maitresse.*

Jean-Claude passe au-dessus de sa fille.

- *C'est ça prend moi pour un con en plus. Tu passes tes après-midi dehors avec cette femme. Tu demandes à ta femme de lui apporter son ordinateur. Et maintenant, tu parles mal à ta femme. Ma fille. Et tu découches.*

Samuel se retourne vers Nathalie. D'un coup, elle regrette d'avoir parlé à son père. Elle aurait mieux fait de se taire

- *Oui, tu crois quoi ? Elle me parle. Je suis son père. De toute façon, elle pleurait. Et elle te défend encore. Ma fille est bien gentille mais moi, ça suffit. J'en ai marre. Regarde-toi. Tu fais n'importe quoi.*
- *Papa.*
- *Je n'ai pas de maitresse. Elise n'est pas ma maitresse. Elle est mon amie.*

Les poings serrés.

- *A d'autre. Prend moi pour un con je te dis. Et puis, tu sais quoi, très bien, alors cette femme-là, ta maitresse, ton amie, ou ce que tu veux, je m'en fous, tu la mets de côtés, tu lui dis au revoir, tu fais tes excuses à ta femme, tu t'occupes un peu d'elle et de tes fils, ça changera, et tu reviens travailler à plein temps. Et tu arrêtes de vouloir tout changer. La crise d'ado à 48 ans, c'est franchement ridicule et tu commences à emmerder tout le monde.*
- *J'ai besoin de réfléchir.*
- *Tu as besoin de réfléchir ? Très bien. Tu as assez réfléchi. Maintenant, ça suffit les conneries. La plaisanterie a assez duré. Tu reviens ou tu vas voir de quel bois je me*

*chauffe. Tu es en train de tout bousiller. Tu te rends compte de ça ? Tu fous tout en l'air. Putain, mais si tu veux baiser ailleurs ? Tu baises ailleurs discrètement et tu arrêtes de faire chiez. Merde. Ce n'est pourtant pas compliqué.*

- *Papa.*
- *Je ne baise pas ailleurs.*

Jean-Claude n'écoute plus rien.

- *Tu te crois tout permis parce que quoi ? Parce que tu as survécu à un crash. Mais mon petit tu n'as aucun mérite à ça. C'est de la chance. C'est tout. Et si ma fille est assez idiote pour penser que c'est un miracle et tout te passer, moi, je vais te dire, je ne suis pas comme elle. Je ne te laisserais pas tout foutre en l'air sous prétexte que tu n'es pas mort dans ce putain d'avion. Je ne le permettrai pas. Tu ne vas pas me gâcher la vie. Et celle de ma fille. Tout ça pour quoi ? Tout ça pour une BD. Non mais je rêve.*
- *Ce n'est pas une BD. C'est un comics.*
- *Mais putain. C'est pareil.*
- *Non. Ce n'est pas pareil.*

Ok. Ça suffit, là c'est trop. Les poings serrés. La tempête de part et d'autre. La tension accumulée. Les hurlements. De Nathalie. Les poings. Des deux hommes. Les deux hommes en viennent aux poings. Au point de basculement. De deux hommes qui s'affrontent. Deux vies. Deux conceptions de la vie. Il n'y a plus d'alternative, plus de demie mesure. Ce n'est simplement plus possible. Ils luttent au corps à corps. Jean-Claude est fort pour son âge. Il est robuste. Il est porté par la colère. Une vie de construction. Samuel n'a plus de retenue. Une vie de frustration. Une vie de compromis. La cocotte-minute a explosée. La tension accumulée. C'était maintenant. C'est comme ça. Le bruit du craquement. Un hurlement. Jean-Claude saigne du nez. C'est le moment que choisi Thierry pour rentrer. Il crie. Nathalie ne supporte pas ce qui est en train de se passer. Sylvain voit les dégâts.

- *Papa.*

Samuel s'arrête, soudain tétanisé. Il sait que s'il part maintenant, là, comme ça, il ne reviendra pas. Jamais. Il sait que c'est fini aussi. A quoi ça sert de reculer. Il sait tout ça. Il contemple le gâchis de sa vie. Il pense à une maison à la campagne, pas loin de la mer. Du côté de Nantes, pas trop loin d'ici aussi quand même. Il hésite. Il ne sait pas. Vraiment pas. Jean-Claude saigne du nez. Mais, il n'est pas cassé. Ça se voit. Il n'est pas devenu violet. Son œil oui. C'est la pommette sans doute qui a pris.

- *Si tu passes cette porte tu ne reviendras pas. Jamais.*

Samuel est en caleçon. Il se dit c'est con. Mais bon. Il sait que s'il remonte. S'il met un pantalon, il n'est pas sûr de sortir. Il pense à la voix de la fipette. La vie c'est du groove. Il prend son téléphone, les clés de sa voiture. Si tu passes la porte tu ne reviendras jamais. Tu n'entends jamais. Il sort. Non. Hurlement de Nathalie. Papa. Sylvain. Le regard de Thierry. Samuel prend la voiture. Il l'avait laissé dehors. Il fait beau. Il a envie de s'allonger sur l'herbe. Il démarre. Il part. Voilà. Au revoir.

Samuel est allongé, en caleçon, au bord de la Mayenne. Il a laissé le contact allumé. La porte de la voiture ouverte. Il écoute FIP. La fipette ne parle pas aujourd'hui. C'est musical. John Coltrane. Entre autre. Les nuages passent. Il les regarde. Le bruit de l'eau qui coule. La rivière. Pas un torrent. La vie qui suit son cours. Qui ne sera plus jamais la même. Les nuages dans le ciel d'un bleu clair. Le vent. Doux. Il fait doux. Une belle journée pour un nouveau départ. Léo, là-haut. L'avion. Le crash. Reste avec moi. La voiture de ses parents en miette. Le jeune homme qu'il était en miette également. La voix de BB King. Ses parents à la morgue. Il a bien fallu les identifier. Son hurlement silencieux. La pluie, ce jour-là. Le bruit de la rivière. De la vie. Samuel se met à pleurer. Doucement. Puis plus. Et plus encore. Il pleure ses parents. Léo. La vie qu'il n'a pas eu. Celle qu'il n'aura plus jamais. Il pleure sans s'arrêter. Un long moment. Il se lave. Il se vide. De la tension. De la fatigue. De toutes ces années en apnée. Le brouillard est dissipé. D'un coup, il sait d'où il vient. Il sait où il va. Vers sa liberté. Ses larmes se tarissent. Il enlève son caleçon et plonge dans la rivière.

La vie ne peut pas reprendre son cours. Elle continue. Ailleurs.

Il a bien fallu que Samuel retourne chez lui. Il ne pouvait aller nul part en caleçon. Il a bien fallu qu'il retourne chez lui. Enfin, chez Nathalie maintenant. Enfin, chez Jean-Claude depuis toujours puisse que la maison lui appartient. Jean-Claude est chez lui. Vraiment chez lui. Il surveille, derrière la fenêtre. Samuel le voit. Son regard comme un avertissement. Le rideau retombe. Samuel respire un grand coup. Il est entre.

Samuel entre. Nathalie pleure. Elle supplie. Elle veut qu'il revienne. Qu'il fasse des excuses à son père. Non, son nez n'est pas cassé. Non, il ne reviendra pas. Il n'a pas de maitresse. Ce

n'est pas contre elle. C'est pour lui. Et elle. Il ne peut plus lui apporter ce dont elle a besoin, une vie bien réglée. Il ne peut plus vivre comme ça, il en mourrait. Il l'aime, là n'est pas la question. Non plus. Mais s'il l'aime il devrait rester. Non plus. Samuel n'a pas envie de discuter. Il a peur de revenir en arrière. Peur de succomber aux sirènes de l'habitude rassurante. Il monte dans la chambre. Il croise le regard de haine de Thierry qui lui claque la porte de sa chambre au nez. Celui de Sylvain, triste. Nathalie le suit. Elle le supplie. S'il te plaît. On pourrait faire du tango. C'est trop tard. Il enfiler un pantalon, un tee-shirt. Il met quelques affaires dans une valise, le minimum. Il ne peut pas partir qu'avec ça. Il va manquer ? Il ne peut pas partir. Il ne peut pas rester. Elle a bien vu. Il devient violent. Il ne veut pas faire de mal. Surtout pas. Mais il lui en fait là. Samuel ne sait pas quoi répondre à ça. Il monte avec un sac au grenier. Nathalie reste en bas.

- *Ça m'est égal pour les endives. Et pour la chasse, je suis sûre que papa comprendra.*

Samuel soupire. Il fait bien de partir. Il met les planches de sa BD en court et les esquisses dans un grand carton à dessin. Il choisit quelques BD, quelques comics, des crayons, des pinceaux, de l'encre, des couleurs qu'il met dans le sac. Il va sortir. Il se souvient de quelque chose. Il prend les baskets rouges qu'il avait glissé sous le canapé. Il va pouvoir les porter. Nathalie l'attend au bas de l'escalier. Il ne peut pas partir, elle ne peut pas vivre sans lui. C'est peut-être ça la question. Au-delà de l'amour. L'autonomie. Il ne le dit pas. Il dit mais si. Il prend un album photo de ses parents. Il le met avec son carton à dessin. Il regarde ses chaussures. Merde. Il a oublié de mettre des chaussettes avec cette manie d'enlever les chaussures dans l'entrée. Pas grave. Il commence à mettre ses chaussures. Nathalie va lui en chercher. Il met les chaussettes, il est désolé. Met ses chaussures. Il prend son téléphone, dans la poche de sa veste. Regarde ses clés. Les laisse. Il est prêt. Thierry est enfermé dans sa chambre. Sylvain est descendu. Samuel le prend dans ses bras. Il part sans se retourner.

Dehors, Jean-Claude ouvre la porte de sa maison. Samuel rentre dans la voiture. Leur regard se croise. Le visage enflé de Jean-Claude. Son regard plein de haine. Tu vas me le payer. Samuel démarre.

Samuel va à Angers. Il retrouve Elise. Il n'y a rien à dire. Il doit avancer. Il a fait ce qu'il fallait. Il a peur mais c'est normal. Voilà. Il a changé. Elise le sait. L'effet papillon. Qui peut savoir si c'est un mal ou si c'est un bien. Ils fêtent ça en buvant du vin. Il dort sur son canapé.

Le lendemain, Samuel se réveille avec la gueule de bois, dans tous les sens du terme. Elise a laissé un mot, elle est partie travailler.

Samuel passe la journée sur le canapé. C'est bien joli tout ça mais qu'est-ce qu'il fait de toute cette liberté ? Il sort sa BD, s'arrête, incapable de dessiner. Il panique à l'idée de tout ce qu'il doit régler. Il voudrait que tout soit déjà réglé. Toutes les questions. Que faire ? Avec qui ? Avec quoi ? Comment gagner sa vie ? Ou habiter ? Ça il sait. Il rêve d'une maison à la campagne pas loin de la mer. Mais pour le reste ? Pour le reste, il ne sait rien. Et soudain, la situation lui paraît bien compliquée. Abyssale même. Il a le vertige. Il est presque prêt à repartir chez lui. Il pourrait retourner chez lui. S'excuser. Faire table rase. Tout recommencer comme si rien ne s'était passé. Mais non. Il a fait le plus difficile. Surtout, surtout, tenir. Il a peur de craquer. Elise le rejoint. Ça va aller, c'est normal. Toutes ces questions. Ces hésitations. Oui, c'est normal. Qu'il ait peur. Qu'il ait le vertige. Elle rit. Il n'a pas fait les choses à moitié quand même. Il s'est jeté dans le vide sans filet. Elle rigole, mon héros. Il rit aussi. Heureusement qu'elle est là. Il se rend compte qu'il est seul. A part elle, il n'a personne. Personne à qui parler. Voilà, il a toujours dit que c'était pour lui aussi cette amitié. C'est un fait.

Samuel organise sa nouvelle vie. Ou, en tout cas, sa transition de vie. Il rêve d'une maison à la campagne pas loin de la mer. Il prend un hôtel à Angers. Il n'a pas voulu dormir chez Elise. Il sait qu'il n'y a pas d'ambiguïtés. Il ne veut juste pas la gêner. Il veut aussi être libre. Ne pas dépendre. Un moment. Et puis, il sait, il sent confusément que la moindre embrouille, le moindre doute pourrait se retourner contre lui dans le bras de fer qui va l'opposer non pas à sa femme mais à son beau-père. Ça va être la guerre. Il le sait, il le sent.

Il a raison. Jean-Claude porte plainte contre lui pour coups et blessures. C'est surtout son cœur et son orgueil qui est blessé. Et son monde qui s'est écroulé. L'entreprise. L'héritier. Il jure qu'il va rendre la vie impossible à Samuel. Il va le payer. Et il le fait. Dans la foulée de la plainte, il lance une demande de divorce pour abandon de domicile qu'il fait signer à Nathalie. Il fait bloquer tous les comptes communs. Nathalie signe aussi. Les enfants. Il demande la garde

exclusive. Pour Nathalie. Jean-Claude veut la peau de Samuel. La colère est à la hauteur de ce qu'on perd. Jean-Claude a beaucoup perdu. Il veut lui faire payer.

Nathalie, pour le moment est beaucoup trop dévastée pour faire quoique ce soit d'autre que pleurer. Elle passe son temps à pleurer. Elle ne veut plus se lever. Elle ne sait plus vraiment comment elle va faire pour vivre. Elle aurait préféré qu'il meure pour de vrai.

Samuel passe ses journées dehors, à la terrasse des cafés. Il a du mal à se concentrer. Il ne sait pas quoi faire de son avenir. Il ne sait pas par quel bout commencer. Alors, il ne fait rien, ou presque rien, de son présent. Dépassé par la tâche à accomplir, il n'arrive pas à s'organiser. Il pense à son passé. Il est pour l'instant entre deux. Et cet entre-deux est rude. La violence des attaques de Jean-Claude ne lui facilite pas la vie. C'est le moins qu'on puisse dire. Evidemment. Ça fait encore plus de choses à régler dans le présent. Pour préparer un avenir complètement flou. Angoisse. Incompréhension. Malaise. Il paye cher sa liberté. Il essaye de joindre Nathalie, elle ne répond pas. Même pas au bureau. Thierry non plus. Sylvain répond une fois, en cachette. Papa. Arrête d'appeler. Et raccroche aussitôt. C'est dur. Vraiment dur. Parce qu'après tout, ce n'est pas parce qu'il voulait changer de vie qu'il ne voulait plus leur parler. Il les aime. C'est vrai. Il est désespéré. L'avenir sans ses enfants est inconcevable. Sans Nathalie aussi. Il se sent seul. L'hôtel est impersonnel.

Un jour, Samuel appelle Nathalie non-stop. Il alterne, le téléphone de bureau. Le portable. La maison. Elle va bien finir pas répondre. Et oui. Elle appelle. Il décroche.

- *Chérie merci. Merci de me rappeler.*
- *Tu continues à harceler ma fille et je te colle une procédure d'éloignement sur le dos. Tu vas me le payer. Je te l'ai dit. Et ce ne sont pas des mots. J'aurais ta peau.*

Jean-Claude raccroche. Samuel décroche. Il commande 4 bières d'affilé. L'après-midi y passe. Il ne sait même plus penser.

Samuel est au commissariat de Laval. Il est entendu pour la plainte de coup et blessures. Il raconte la vérité. Sa version des faits. La vraie. Il est désolé. Ça lui a échappé. Mais c'était une bagarre entre hommes il a envie de dire. Les flics ne sont pas de cet avis. Jean-Claude a 70 ans. Il y a maltraitance sur ascendant. Il l'a adopté non ? C'est son père, officiellement. C'est

vrai. Oh putain, c'est. Il a laissé faire ça. Pour des raisons d'héritage ou je ne sais quoi. Il y a maltraitance donc. Et sacrément. Les flics lui montrent les photos. C'est vrai que ce n'est pas beau. Il ne s'est pas rendu compte. Il est désolé. Il n'est pas comme ça d'habitude. Il n'a jamais été violent. Ça l'angoisse d'ailleurs.

- *Ah bon. Et ça ?*

Il lui montre la vidéo que Thierry avait faite avec les journalistes. Samuel devient blême. Ce n'est pas vrai. Ce n'est pas vrai. Entre le choc de la trahison. Et la compréhension que oui, à ce rythme-là, il va avoir sa peau. Il est en train de tout perdre.

- *Alors voilà Monsieur, je vais être franc avec vous. Rien ne joue en votre faveur. Monsieur Rivet vous a tout donné, sa maison, son entreprise, son affection, sa fille. Il vous a adopté. Et vous, voilà, comment vous le remerciez ? Vous le frappez. Vous n'avez aucune chance. Mon conseil, tenez-vous à carreau. Laissez un peu de temps passer. Et essayez de régler tout ça à l'amiable. C'est quand même con de tout foutre en l'air toute une vie pour une histoire de cul.*

Samuel est sur le cul. Il savait que ce serait la guerre mais pas à ce point.

Samuel encaisse mais n'en mène pas large. Il a de la peine. Et concrètement, en plus de tout le reste, il a un vrai problème d'argent. Il avait tiré une grosse somme le premier jour sur une intuition. Elle touche à sa fin. Il ne peut plus rien payer. Parfois, il se dit que c'est vraiment très cher payé. Le prix de la liberté.

Elise lui prête de l'argent. Evidemment. Elle est présente. Très présente pour Samuel. Ils passent du temps ensemble, elle l'aide, comme elle peut. Elle sait qu'elle ne peut pas grand-chose. A part être là. Et c'est déjà beaucoup. Elle s'est excusé pour la nuit. La nuit où. Il l'a tout de suite arrêté. Elle n'y est pour rien. Rien du tout.

Viviane le soutient elle aussi. Il a pris une décision majeure et c'est bien. Non, il n'est pas violent, c'est sa frustration qui a joué. Et sans doute, aussi, l'incapacité de prendre cette décision dans le calme justement, il aurait sans doute renoncé, vu qu'il a toujours renoncé. On ne change pas les habitudes comme ça. Et sinon, elle n'est pas là pendant les vacances. Soudain, Samuel se sent abandonné.

Trois semaines ont passé. C'est la fin de l'année scolaire. Ça passe vite. Samuel n'a pas avancé. Il a encaissé et il a tenu. C'est déjà bien. Samuel accompagne Elise et les enfants, voir l'exposition Roy Lichtenstein. Après tout, il avait envie de la voir. Lucas est content qu'il soit là.

- *Tu as pu te libérer alors ?*

Samuel est surpris.

- *Ben oui, t'avais dit que tu irais avec ta famille.*

Coup au cœur.

Timothée aussi est ravi.

- *C'est génial. J'adore. Vous me montrerez vos dessins à vous un jour.*

Samuel a failli répondre qu'il ne dessinait pas, c'est dire son état de désarroi. Samuel regarde les enfants, les œuvres, Elise. Et il n'est pas là. Il est avec Nathalie, avec ses enfants. Sa famille. Il a du mal. C'est trop bête. Nathalie. Elle n'est pas comme ça. Il décide d'aller la voir. De forcer les choses. Même s'ils ne reviennent pas ensemble, il n'y a pas de raison de se faire la guerre. Ils ne sont pas ennemis. Nathalie. Il va l'attendre s'il le faut. Il doit lui parler. Lui dire que c'est trop bête. Qu'ils peuvent faire autrement. Régler les choses à l'amiable comme à dit le policier. Il va voir Elise, il est désolé, il ne reste pas. Il va voir Nathalie. Il doit lui parler. Trouver le moyen d'avancer avec un peu plus de paix. Construire l'avenir sur des bases de compréhension, par sur des cœurs dévastés.

- *Fonce.*

Samuel fonce. Il retourne chez lui. Il se dit ça en roulant sans FIP. Il fonce sur la route. Il rentre chez lui. On ne change pas les habitudes comme ça. Il a passé 30 ans de sa vie là-bas, avec elle, avec Nathalie. Ce n'est plus chez lui mais, il voudrait que ça le soit encore un peu. En tout cas qu'ils soient amis. Est-ce qu'ils pourront être amis ? Enfin amis ? C'est important d'être ami avec les gens qu'on aime. Il met FIP, ralentit et pense à ce qu'est l'amitié.

Il arrive devant chez lui. Il voit la voiture de Nathalie. Il est surpris. Il est 16H. Elle ne travaille pas ? Il lui envoie des messages. Il est là, devant la porte. Il voudrait lui parler. Il voudrait voir les enfants. Que les choses se passent plus simplement. D'accord. Elle finit par ouvrir. Elle a l'air si triste. Si fatiguée. Les yeux rougis de larmes. Elle voit les baskets rouges aux pieds de Samuel. Elle se met à pleurer. C'est à cause de ça ? A cause des baskets ? Non. Ça n'a rien à

voir. Si quand même. Elle s'excuse. Elle aurait dû lui laisser. Samuel s'excuse. C'est lui aussi. Il n'a pas su lui dire qu'il voulait les garder. Il entre. Il prend des nouvelles. Non, elle ne travaille plus depuis qu'il est parti. Elle ne peut pas. Elle n'arrive plus à rien. Elle est obsédée par le ménage ou elle dort. Elle sent bien que ce n'est pas normal. C'est vrai que la maison, n'est pas impeccable, elle est comme statufiée. Rien ne dépasse. Nathalie a sursauté quand il est entré avec ses baskets. Elle n'a rien dit mais Samuel l'a vu. Et là, pendant qu'il lui parle, assis sur le canapé, elle regarde la trace infime de ses pas.

- *Je sais que ce n'est pas normal. Avant, je crois que je ne savais pas.*

Il la prend dans ses bras.

- *Je suis là pour toi. Je ne suis peut-être pas la meilleure personne mais quand même. Je suis là pour toi. Je suis ton ami.*

Nathalie se remet à pleurer. Elle voudrait que tout redevienne comme avant. Ce n'est pas possible. Il est désolé. Tellement désolé. Non. C'est elle. Elle sait bien que ce n'est pas possible. Peut-être même pas souhaitable. Tout a changé. C'est Didier qui a repris le poste de Samuel. Il est bon. Son père a confiance. Ils ont embauché un chef d'atelier pour le remplacer. Un certain Renaud. Thierry va bosser là-bas cet été. Samuel ne dit rien mais ne trouve pas que ce soit une très bonne idée. Nathalie le sait. Elle lui a dit qu'il faisait comme il voulait. Jessica a repris ce qu'elle pouvait de comptabilité. Ils ont embauché une nouvelle jeune fille à l'accueil, Jennifer. Ils vont quand même à Noirmoutier. Mais 15 jours seulement tous les 4. Elle, elle ne sait pas si elle aura le courage d'y aller. Et puis, elle est en vacances depuis 3 semaines. Elle sourit. Pas vraiment en vacances mais disons en repos obligé. Désolée de te recevoir comme ça. Elle est en jogging, le cheveux sale et pas lavée. Samuel le voit là. Il ne l'avait pas vu avant, Il avait vu quelque chose de juvénile.

- *Je suis désolé.*

Il ne faut pas, elle sait bien qu'elle aurait dû faire plein de chose autrement. Elle n'aurait pas dû jeter les baskets par exemple. Elle sourit. Nathalie ne le sait pas mais elle a raison, penser comme ça, c'est déjà penser reconstruction. Si l'autre n'est pas un ennemi, même s'il n'est plus un ami, pas encore tout à fait un ami, si ce n'est pas tout de sa faute, alors quelque chose peut être appris. Elle a un bon fond Nathalie. Et, il l'aime au fond. Simplement, ils ne voulaient plus la même vie. Il pourrait être ami. Il pourrait voir les enfants ? Il voudrait voir les enfants. Il a bien conscience de ses torts, il ne demande rien. Mais les enfants. Nathalie se tait. Papa. Son père. Et puis tant pis. Tant pis pour papa. Il peut les voir aujourd'hui oui. Ils ne vont pas

tarder à rentrer. Et il est là. N'est-ce pas ? Elle sourit. Tu veux un thé ? Mais je n'ai rien à manger. Rien à manger ? Vraiment. Oui, quelque chose a changé. Ils rient. La porte s'ouvre. Sylvain et Thierry entrent. Sylvain se précipite vers son père.

- *Papa.*

Thierry hurle.

- *Dégage. Qu'est-ce que tu fous là ? Tu n'as pas le droit. Je vais appeler les flics. J'appelle papi.*

Nathalie se remet à pleurer.

- *Thierry. Chéri.*

- *Je suis désolé.*

Samuel est désolé. C'est lui. Thierry appelle son grand-père. Papi. Il est à la maison. Il appelle la police. Monsieur. Mon père est chez moi, il fait du mal à ma mère. La colère est à la hauteur de ce qu'on perd. Thierry est très en colère. Comme son grand-père.

Samuel retrouve Elise. Il est désespéré. Son fils le déteste. Pour l'instant. Il ne peut rien faire. Il va faire quoi ? Il doit prendre une avocate. Il ne veut pas. Nathalie ne mérite pas ça. Il ne veut pas la guerre. Il décide de laisser passer l'été. On verra à la rentrée. OK.

L'été c'est le lendemain. Le 21 juin. Jour de la fête de la musique. Samuel et Elise se promènent dans les rue d'Angers. Ils se balladent. Ils s'arrêtent sur un groupe qui joue des reprises des années 80. Téléphone. Niagara. Les Rita Mitsouko. Ils les reprennent en cœur. Samuel est pompette. Il danse. Il chante. La vie, c'est le groove. Elise rit. Elle n'a pas ri comme ça depuis... depuis le crash. Samuel est comme un adolescent. Et ça lui va bien. Elle sait qu'il a besoin de décompresser aussi. Elle le ramène à son hôtel complètement cuit. Il veut l'embrasser. Il a 16 ans. Il pense à Nathalie. Il la prend dans ses bras. Elle l'embrasse sur la joue. Elle se dit qu'un jour peut-être. Ou dans une autre vie. Elle rigole. Elle apprécie. Son envie. Et qu'il ne tente rien. Même raide bourré. C'est un gentleman Samuel. Et il aime sa femme, elle le sait. Samuel entre dans son hôtel. Il se retourne. Soudain, il sait par quoi commencer. Il sait à quoi il doit passer l'été, le début en tout cas. Le mois de juillet.

- *Dis, j'ai promis de t'aider. Je vais t'aider. Pas ce soir, cette nuit, mais demain.*

Elise sait immédiatement de quoi il parle. Elle a voulu repousser, s'est dit que c'était une chance tout ce bazar, qu'elle pourrait peut-être l'éviter. Mais non. L'inévitable est arrivé. Et c'est le mois de juillet.

- *C'est quand la fin des classes ?*
- *Le 4 juillet.*
- *OK. Le 5 on s'y met. D'accord ? Elise ? D'accord.*

Le 5 juillet c'est une bonne date. Pour tout recommencer. Accepter. Un monde imparfait. Parfait dans son imperfection définitive. Léo ne sera plus jamais. Le monde ne sera plus jamais. Parfait. Ou si ? Comme ce soir ? Aujourd'hui. Oui. Aujourd'hui, ce soir le monde était parfait. Alors allons-y, allons-y pour le 5 juillet, le lendemain de la fête nationale américaine. Si ça ce n'est pas un signe. OK pour le 5 juillet, c'est parfait. Elise sourit.

- *D'accord.*

Samuel rentre, il titube. Elle rit.

- *Tu vas arriver jusque dans ta chambre ?*
- *Je vais me gêner.*

Nathalie, ou plutôt Jean-Claude, demande une mesure d'éloignement. Qu'elle obtient. Samuel va devoir prouver qu'il n'est pas violent. Les photos de Jean-Claude, la vidéo de Thierry avec les journalistes ont été versées au dossier. Samuel a interdiction de voir les enfants tant que le jugement de divorce n'a pas été prononcé. Risque de violence et d'enlèvement. Bizarrement, Samuel le prend bien. Il sait que ce n'est pas Nathalie. Il s'en tient à ce qu'il a décidé. Il laisse passer l'été. Il sait par quoi commencer.

Le 5 juillet, Samuel arrive à 9 heures chez Elise. Ils montent dans la chambre de Léo. Et ils commencent le tri. Ça leur prend presque 3 semaines mais pas à temps plein, Elise ne peut pas. 3 semaines pour se séparer des affaires de Léo, les donner à une œuvre de charité. Laissez le lapin Minou qui mangeait des carottes avec lui. Le doudou dont il ne voulait pas se séparer. Le lapin minou. Oui, elle disait à Léo, mon lapin, mon chaton, il répondait faut savoir ma poule. Elle lui a déjà raconté. Alors, il avait appelé le lapin, Minou. Et tout est comme ça. Chaque objet, chaque vêtement raconte une histoire. Une histoire de Léo. De Léo et Elise. Parfois de Léo et Elise et Stéphane. C'est long. Ça prend du temps. De raconter l'histoire et de passer à la suivante en sachant qu'on ne l'oubliera pas, même si l'objet n'est plus là. Parfois, Elise perd

pied. Elle hésite. Dans ces cas-là, Samuel sait. Il sait pour elle. Il sait pour deux, ce qu'il faut faire. Et, Elise se raccroche à lui. Elle ne se noie pas. Même si, parfois, elle le croit. Elle verse des larmes bien sûr. Elle a besoin de dormir beaucoup, énormément. Elle boit du vin parfois à 10 heures du matin. Mais, globalement, ça va. Oui, ça va bien. La chambre de Léo est vide. Ils la transforment en bureau. Les murs beiges douceur. Les peintures à peine plus relevées. Un joli bureau. Une table. Un canapé lit. Elise se dit qu'elle pourrait écrire ici. Ils accrochent au mur le portrait que Samuel a fait de Léo. Elle a gardé tous les dessins d'enfants mais les a rangés.

Ils terminent par la salle de classe. Ils changent toute la configuration. Ils suppriment l'estrade, ils mettent les tables ensemble par groupe de 5. Voilà. C'est mieux pour la convivialité. Et les enfants changeront de place au fur et à mesure de l'année et des projets. Voilà. On est le 25 juillet et c'est fait. Ils sortent.

Dans la cour, un chaton passe par là. Il est petit. Pas plus de deux mois. Il a l'air affamé. Elise s'approche de lui. Il se laisse attraper. Il est petit, si petit. Il tient dans le creux de sa main. Il est gris avec de grands yeux. Il regarde Elise comme si elle était la 7<sup>ème</sup> merveille du monde. Elle a les larmes aux yeux. Il est si mignon.

- *Comment tu t'appelles ? Tu es tout seul ?*

Samuel sourit. C'est comme, comme si c'était écrit. Le chaton. Aujourd'hui. Il est traversé par l'idée du comics. Deux fois. Du dessin que ça faisait. Là, ça fait un dessin aussi. Comme un plus grand dessin. Elise sait ça. Evidemment. Elle ramène le chaton chez elle. A moins que ce ne soit une chatonne. Elle vérifie. C'en est une. Elle s'appellera Mila.

Il reste une chose à faire et pas des moindres. Il reste à laisser partir Léo. Le laisser s'envoler. C'est le jour. C'est le moment. Elise prend l'urne. Elle lui dit qu'elle va y arriver. Samuel et là. Mila vient contre les jambes d'Elises. Elle miaule comme si elle savait quelque chose. Peut-être qu'elle sait quelque chose. Dans une maison, les enfants et les chats savent tout. En tout cas, elle miaule. Elise lui répond. Elise parle à son chat. C'est normal. Non ? Samuel n'avait jamais vu ça. D'autant que Mila semble répondre pour de vrai. Aujourd'hui, elle miaule sans qu'Elise lui parle. Alors Elise lui répond.

- *Mila, on part dire au revoir à Léo. Tu ne l'as pas connu mais tu l'aurais adoré. C'était mon fils. Oui, tu l'aurais adoré. Je te raconterais qui il était. Mais oui ma douce, je te raconterais. A tout à l'heure.*

Ils sortent.

Samuel conduit en silence. L'air est doux. Le ciel paisible. Ils roulent les fenêtres ouvertes. Elise met sa musique. Sia. Breathe me. Magnétique. Envoutant. Spirituel. Elle a les yeux clairs. Elle va y arriver. Elle est prête.

Ils s'arrêtent devant un champ de Colza. Ces champs de Colza que Léo affectionnait tant. Samuel coupe le moteur. Il laisse Elise s'éloigner. Pour certaine chose, c'est bien d'avoir un peu d'intimité. Elise regarde l'urne. Elle l'embrasse.

- *Au revoir chéri.*

Elle l'ouvre et disperse les cendres. Léo s'envole. Un aigle passe.

Elise part en vacances, elle n'emmène pas Mila, elle est trop petite et elle va en Grèce finalement avec ses amies. Une croisière. Les Cyclades. Une croisière. Samuel voulait faire une croisière avec Nathalie. Serrement de cœur. Boule dans la gorge. Ça va ? Oui ça va. Elle propose à Samuel de rester chez elle. C'est mieux pour lui. Mais pour Mila aussi. D'accord. Elise part en vacances.

Samuel se retrouve seul. Enfin seul avec Mila. Mais Mila ne suffit pas. Il accuse le coup. Seul. Ce n'est pas si simple d'être seul, de se retrouver seul, même si on l'a choisi. Non ce n'est pas simple. Il a des choses à faire pourtant, mais à nouveau, tout le submerge. Elise lui a bien dit pourtant. Une chose après l'autre. Chercher une maison. Faire une lettre de motivation. Prof de dessin. Marcher. Dessiner. Nourrir Mila. Mila qui le réveille à 6 heures du matin. Tant mieux, il finit par se lever. La nourrir. Il fait au moins ça de la liste. Après, il reste assis sur le canapé. Il regarde la télé. Il a mis du temps à la faire marcher. Elise ne s'en sert que pour les DVD. Parfois, il se recouche. Il reste un peu au lit. C'est pire. Il est submergé par les si, ce que j'aurais dû faire et si j'avais fait ça. Et, Elise n'est pas là pour lui dire que ce sont des pensées parasites, des pensées qui empêchent de vivre. Ça l'empêche de vivre. Et même, certains jours

de se lever. La mélancolie. Et la culpabilité. Ce n'est pas si simple de vivre. Mila reste à côté de lui. Elle miaule. C'est vrai que ce chat parle. Alors, il se met à lui parler. Un peu.

- *Salut. Qu'est-ce que tu veux ? Mais oui, tu es belle. Je suis désolé, je ne suis pas très en forme.*

Et Mila lui répond. Samuel se dit comme ça que dans le dessin, le grand dessein, Mila était aussi un peu dans le sien. Parfois, il se lève. Il essaye de dessiner. Il a du mal. Il peine. François doit rencontrer un petit garçon qui sait quelque chose. Il est certain de tenir la bonne idée mais il sèche. Il n'y arrive pas. Pour l'instant. François est sur le point de se libérer. Ça prend du temps. Même à l'imaginer. Ça l'inquiète de ne plus dessiner. Ça le panique même par moment. Et s'il s'était trompé ? Et s'il avait tout envoyé balader pour rien. Et s'il ne savait pas dessiner ? Et s'il ne pouvait plus jamais dessiner de sa vie ? Alors qu'il vient juste de commencer. Et que ça donne un sens à sa vie. Ça l'étouffe d'un coup. Panique. Crise d'angoisse. Sueurs froides. Il ne sait plus quoi faire. Vers qui se tourner. Les questions affluent. Et comment il va vivre ? Comment il va gagner sa vie ? Dans ses cas-là, il respire. Il a dit à Elise respire le soir où elle était en train de se noyer. Il respire. Mais parfois, ça ne suffit pas. Il hésite. Il veut appeler Elise. Ou Viviane. Il hésite. Il doit faire quelque chose. Mais non. Ça suffit. Il doit décider. Se prendre en main. Et décider sa vie. Il est encore dans la nostalgie. L'entre deux. Il a pris une décision. Il la tient. Il a bien fait. Il voulait vivre sa vie. Arrêter de vivre une vie qui ne lui convient pas. Il sait. Il s'y tient. Mais c'est difficile. Quelque chose en lui résiste. Il résiste. Parfois, il va marcher. Il emmène Mila. C'est un drôle de chat. Elle le suit. Ça le rassure. Il écrit sa lettre de motivation. Parce que l'argent va être un vrai problème. Un vrai, vrai problème. Il n'a plus rien, pas un sou. Tout est bloqué. Il se demande s'il ne doit pas emprunter mais sur la base de quoi ? Il n'a plus de boulot. Il doit trouver un petit boulot ? Bosser dans un Mac Do. C'est drôle, à 18 ans, il rêvait de bosser dans un Mac Do. Ça l'amusait. Jouer au vendeur. Il ne l'a jamais fait. Ses parents sont morts. Et Jean-Claude l'a embauché. Il sourit. Se retrouver au Mac DO à 48 ans, bientôt 49, c'est rigolo. Ou pas. D'un coup, le désarroi s'abat. Décider c'est bien beau mais décider quoi ?

- *Décider quoi ? Hein Mila ?*

Un jour, Samuel n'arrive pas à se lever. Même pas pour donner à manger à Mila. Il est envahi par des idées de plus en plus noires. Comme des cascades. Une entreprise de démolition. Son esprit entreprend de le démolir. Il va se retrouver à la rue. Il n'arrivera plus jamais à dessiner.

Il ne reverra plus jamais ses enfants. Jean-Claude a raison, il va payer. Le prix fort. Il va expier. Il va se retrouver à la rue. La voix de Jean-Claude. Sa colère. Sa culpabilité. Et son cœur à la chamade. Nathalie. Il n'a plus de chez lui. Sans maison. Sans Nathalie. Il ne dessinera plus jamais. Qu'est-ce qui lui a pris de penser qu'il pouvait dessiner ? Il est seul. Abandonné. Personne ne l'aime. Il ne peut compter sur personne. Elise est partie. Viviane aussi. Elles s'en foutent. Il pourrait aussi bien crever. Il pourrait aussi bien se suicider. C'est de la faute d'Elise. Tout est la faute d'Elise. Ou de la sienne. Oui, de la sienne. Si ses parents sont morts. Pourquoi il leur a dit de venir ? Léo. Pourquoi il l'a touché ? Il est nul. Nul. Ingrat. Il fout tout en l'air. Il détruit tout. Pourquoi ? Pourquoi ? Il n'en sait rien. Il est mauvais. Pas gentil. Il tue tout le monde. Il a envie de se tuer. Ça fait mal. Il ne sait pas qui appeler. Il va crever. Ça sera bien mérité. Il appelle Nathalie. Elle ne répond pas. Il raccroche. Il laisse passer. Il respire. Il a dit à Elise de respirer. Elise lui a dit qu'elle laissait passer. Dieu que ça fait mal. De grandir.

Samuel est évidemment perdu. On ne change pas de vie comme ça. 30 ans de vie. C'est courageux. Il faut beaucoup de force et de courage. Il les a mais c'est difficile. Très difficile. Parfois, il a l'impression que c'est au-dessus de ses forces. Il voudrait juste demander pardon. Retourner en arrière. Mais il tient. Même s'il tergiverse.

Samuel décide d'aller à Noirmoutier. Pourquoi ? Il ne le sait pas lui-même. Pour vérifier ? Valider ? Y retourner ? Il est surtout désespéré. Et il a besoin d'aide. Il décide d'aller à Noirmoutier. Il veut se baigner. C'est tout. Voilà. Il veut voir la mer. La mère. De ses fils. Ses fils. Non. Il veut se baigner, c'est tout. Il a le droit. Et Noirmoutier, il connaît. Il ira chez Jeannette, il prendra une chambre chez Jeannette. Et s'il croise Nathalie ou Jean-Claude, ou les garçons, il dira que c'est un endroit public. Mila, elle peut bien rester là pendant 3 jours. Il lui met des croquettes. Il se dit bien qu'Elise n'aimerait pas mais Elise n'est pas là. Voilà. Elle n'avait qu'à être là. Voilà. Il est prêt, il part à Noirmoutier. Il prend la voiture. Il roule sur la nationale et s'engage sur l'autoroute. Il n'a presque plus d'essence, il doit faire le plein. Il s'arrête à la station-service. Carte refusée. Il n'a pas de chéquier. Il lui reste 3 euros en monnaie. Il n'a même plus d'argent pour mettre de l'essence. Oh putain, c'est pas vrai. Il n'a même plus d'argent pour aller à Noirmoutier. Même plus pour faire des courses. Bientôt il ne pourra plus bouger. Il ne peut plus bouger. Il n'a pas assez d'essence pour rentrer. Alors, là soudain, à côté la voiture, il se met à pleurer comme un bébé. Il prend conscience que tout ça

est vrai. Tout. Les menaces de Jean-Claude. La mesure d'éloignement. Le divorce pour abandon du domicile conjugal. La plainte pour coup et blessure. L'argent. Il pleure comme un bébé. Il ne sait pas vraiment pas comment il va s'en sortir. Il ne peut même pas rentrer. C'est un problème l'argent. Il n'a jamais eu de problème d'argent. Elle avait raison l'avocate. Laurence. Il ne voyait pas de quoi elle parlait quand elle disait que même si ça ne réparait rien, ça pouvait aider. Là, ça pourrait l'aider. Pas l'aider. Le sauver. Il pense à Laurence. Il pense au jour où il l'a vue sur le parking de l'école. Son regard. Sa fragilité. Elle est humaine même si elle continue à avoir l'air d'un monstre froid à la télé. Alors, là à côté de sa voiture, de la pompe à essence, du bruit des voitures. Dans ce décor improbable d'une station-service, au début de l'autoroute, il appelle la seule personne qui lui vient à l'esprit. Laurence. Par chance, elle a enregistré son numéro personnel dans son téléphone. Par plus de chance encore, elle décroche. Le bruit des moteurs. Des klaxons. Il gêne tout le monde. Il ne peut pas se bouger ? Samuel regarde les voitures. Sa voiture.

- *Samuel ?*

Et soudain, une angoisse terrible, un coup de poignard dans la poitrine. La voix déraillée.

- *J'ai besoin d'aide.*

Laurence est rapide, efficace. C'est ça aussi qui fait qu'elle paraît être un monstre froid, ce qu'elle n'est pas. Elle est humaine. Et rapide. Et efficace. Histoire aussi de tenir à distance ce qui pourrait la faire s'écrouler. Mais ça, c'est une autre histoire. Dans cette histoire, Laurence a récupéré Samuel sur l'aire de la station d'autoroute en pleine crise d'angoisse. Elle lui a donné un anxiolytique, pour l'aider, là tout de suite. Elle a mis de l'essence dans la voiture, l'a garé et lui a payé un café. Une bière ? OK pour une bière. Il se sont assis sur des tabourets en hauteur à côté de la machine à café.

- *Alors ? Racontez-moi.*

Samuel lui raconte tout et même plus, depuis le début, depuis la mort de ses parents. Il raconte tout à cette inconnue qu'il n'aime pas, pas trop, attablé à une table en formica, dans une station-service, avec des touristes, des gens, des jeunes des vieux, qui passent et ne s'arrêtent pas. Eux, ils sont arrêtés. Laurence se lève de temps en temps. Elle achète une autre bière. Du vin pour elle. Des sandwiches. Au poulet. Un coca light. Samuel parle. Il parle 4 heures d'affilée. Même l'adoption de Jean-Claude. Même son absence à la naissance de Thierry. Même les endives. Il lui raconte tout. Vraiment tout. Et elle l'écoute, très attentivement.

- *Voilà.*
- *Ce n'est pas gagné.*

Samuel la regarde, désolé.

- *Ce n'est pas parce que ce n'est pas gagné qu'on ne peut pas gagner. Alors voilà ce qu'on va faire. D'abord, il faudra me signer un mandat. Je vais vous représenter sur trois plan, civil, correctionnel et prudhomme. Oui, on va l'attaquer au prudhomme avant qu'il ne le fasse lui. Vu comme c'est parti et que vous n'avez pas démissionné, il va le faire. Le civil, c'est le divorce. Le correctionnel, c'est la plainte et la mesure d'éloignement. Donc, vous me signez un mandat. Je m'occupe de tout. Pour le reste, vous, vous ne bougez pas. Vous ne les appelez pas. Ni votre femme ni vos enfants, encore moins votre beau-père. Vous n'envoyez pas de SMS. Ils doivent tout garder. Les réseaux sociaux ?*
- *Je n'y vais pas.*
- *Bon, donc vous n'y allez pas. Et vous ne les voyez pas, évidemment. Vous n'allez pas à Noirmoutier ni ailleurs. Avec la mesure d'éloignement, vous ne les approchez pas. Vous faites demi-tour. Et vous déménagez de chez Elise dès ce soir, même si elle n'est pas là, ça joue contre vous.*
- *Mais, et Mila.*
- *Mila ?*
- *Son chat. Elle ne va pas rester quinze jours toute seule.*
- *Vous la prenez avec vous.*
- *A l'hôtel ?*
- *Je la prends avec moi. Vous allez à l'hôtel. Et vous n'appelez plus Elise non plus. Je la préviens.*
- *Non, quand même, c'est mon amie.*
- *Non, ça va. Vous pouvez l'appeler et la voir. Mais plutôt dans des lieux publics. Il n'y a vraiment rien entre vous.*
- *Mais non. Pourquoi personne ne me croit.*
- *Parce que ce n'est pas si courant.*
- *Mais j'aime ma femme.*

Silence.

- *La priorité c'est de trouver un logement décent avec deux chambres pour recevoir vos enfants.*

- *Mais je ne peux pas, je n'ai pas d'argent.*
- *Pour l'argent, je vous prête 400 000 Euros. Partez du principe que c'est une avance sur les indemnités. Je vous avais dit, l'argent ne répare rien mais il peut aider.*
- *Je ne peux pas accepter.*
- *Evidemment si vous pouvez. Je ne vous demande rien non plus pour mes honoraires. Je vais demander une indemnité pour violences psychologiques, je me paierais dessus. 10% ça vous va ?*

Oui, Laurence est rapide, efficace. Ça cache parfois son côté humain. Là, elle l'est et généreuse avec ça.

- *Je ne peux pas accepter.*
- *Si vous pouvez et vous allez le faire. Cet argent est l'assurance vie de mon mari. Et je vous assure qu'il n'aurait pas souhaité un meilleur usage que celui-ci. Un homme qui quitte le bâtiment pour dessiner, qui quitte sa femme alors qu'il l'aime pour vivre sa vie et se bat pour voir ses enfants, franchement, il aurait adoré votre histoire. Alors, faites-lui plaisir, vous lui devez bien ça.*

Et soudain, Samuel se souvient qu'elle est une rescapée, que bien sûr elle le comprend, elle est humaine, et en souffrance. Comme tous les rescapés. Encore plus elle qui a perdu son mari et son fils. Alors que lui, il n'a perdu personne. Mais est sur le point oui. Alors il dit oui.

- *Merci.*
- *De rien. C'est lui qu'il faut remercier. Pour le reste, c'est mon travail. Je vais me battre pour vous mais il faudra me faire confiance. Et il faudra attaquer. Ça ne va pas être très joli. Ça va même être la guerre. Vous êtes prêt à ça ? Si vous n'êtes pas prêt à ça, ce n'est pas la peine. Et ce n'est pas grave. Je vous prête l'argent quand même.*
- *Ça veut dire quoi la guerre.*
- *Ça veut dire chercher les maitresses de votre beau-père, vu ce que vous me dites il en a, éplucher les comptes, vous avez été sous payé et certainement mal distribué en bénéfiques, prouver que votre femme est malade avec sa folie du ménage et autres TOC. Que Thierry est instrumentalisé par son grand-père contre vous. Que cet été le stage est un emploi abusif déguisé. Faire témoigner Sylvain.*
- *Ah oui.*
- *Oui.*

Silence.

- *Vous voulez réfléchir ?*
- *Je veux bien oui.*

Entre temps, la nuit était tombée. La station-service s'était vidée. Ils ont repris un verre de vin. Des sandwichs et un croque-monsieur sous vide. Ils sont partis. Ils sont passés chez Elise pour les affaires de Samuel. Samuel l'a appelée, lui a expliqué brièvement la situation. Laurence lui a dit qu'elle prenait son chat à Paris, passerais la chercher avec elle à son retour d'avion. Elle aura ses clés aussi. Elle a tiré 1000 euros à Samuel. Il a pris une chambre d'hôtel. Elle aussi.

Le lendemain, ils ont ouvert un compte pour Samuel. Elle fera le virement en arrivant à Paris. Il l'appelle quand il veut. Elle part. Avec Mila.

Samuel est sonné. C'est beaucoup. Beaucoup. Il reste un long moment à une terrasse de café perdu dans ses pensées. Il recommence à tergiverser. Ce n'est pas possible. Il prend la voiture et il file à Noirmoutier. Il sait que Laurence lui a dit de ne pas faire ça. Mais, il a besoin de savoir où il en est.

Samuel arrive à Noirmoutier, il va directement chez Jeannette, visiblement personne n'a rien dit, le respect des apparences bien sûr. Elle est contente de le voir. Il était fatigué. Un petit crème ? Comme d'habitude ? Quand il lui demande une chambre, évidemment, elle se pose des questions, pourquoi une chambre Monsieur Samuel ? Vous ne dormez pas chez vous ? Si bien sûr. Evidemment. C'est pour un ami. Petit être. Pas pour aujourd'hui. Demain. Il repassera demain. Il recule. Les apparences. Le risque. L'habitude. Une petite voix en lui, lui dit que décidément non, il a bien fait. Il n'y a rien de mieux que la vérité. Il sort et se dirige 28 allée des Acacias, l'adresse, la maison qu'il loue depuis 30 ans. Enfin, depuis 20 ans, avant c'était Jean-Claude. C'est dingue ça, il ne s'est jamais dit qu'il n'avait pas choisi la maison, l'endroit de ses vacances. Il ne s'est jamais demandé s'il avait envie de voyager. Il n'avait même jamais pris l'avion. Avant celui qui s'est écrasé. Avant d'aller à New York. C'est dingue ça. Il n'a même pas pensé rester quelques jours à New York. S'il y avait pensé. La vie n'aurait pas tourné pareil. N'est-ce pas ? Qui peut savoir si c'est un mal ou si c'est un bien. Il ouvre le portail bleu qu'il a ouvert tellement de fois et il entre. Il fait quelque pas dans le jardin clos, devant la maison, typique des maisons de Noirmoutier, de plein pied, blanche, avec des volets bleus et un toit

en tuile. La terrasse. Nathalie est sur une chaise longue. Elle lit. Elle semble fatiguée. Mais ses cernes lui vont bien. Ca lui donne un air doux. Abandonné. Oui, ça lui va bien. Son corps voluptueux dans son maillot de bain deux pièces bleu aussi. Il remarque le vernis de ses ongles de pieds légèrement écaillé. Pas son style que ce ne soit pas parfait. Ca le fait sourire. Il est submergé par une bouffée de tendresse pour cette femme qu'il a vu grandir, changer, perdue de vue, failli retrouver. Son premier amour. Son seul amour. Et là, tout de suite en la voyant, il se dit qu'il a bien fait de venir, qu'il va dire non à Laurence, qu'il ne veut pas la guerre, surtout pas.

Il ne veut pas la guerre. Il l'aura quand même. Il aurait dû regarder l'heure. Il est 19 heures, c'est l'heure de l'apéro. Jean-Claude sort de la maison avec le pastis et les chipsters. Samuel aurait préféré des olives souvent et une bière mais il n'y est jamais arrivé.

- *Les garçons, l'apéro.*

Samuel reste là, au milieu du jardin, tétanisé. Jean-Claude en fait tombé son plateau ce qui, évidemment le mets hors de lui. Nathalie sursaute. Elle regarde son père.

- *Putain mais qu'est-ce que tu fous là. Tu n'as pas fait assez de dégâts déjà ?*

Et puis, elle voit Samuel.

- *Papa.*

Les garçons déboulent. Thierry se met derrière son grand-père. Sylvain court vers Samuel.

- *Papa.*

- *Reviens ici Sylvain. Tout de suite.*

Sylvain s'arrête net.

- *Papa.*

Nathalie interpelle son père. Elle se tourne vers Samuel. Elle voit cet homme, qu'elle aime, qu'elle a aimé pendant 30 ans, qui l'a quitté et qui, pourtant, est là, elle éprouve une bouffée de tendresse pour lui. C'est comme ça. Et elle voit son regard sur elle. Son désir. Elle le désire.

- *Il n'a pas le droit d'être là.*

- *Papa, ça va.*

- *Non, ça ne va pas.*

Mais alors pas du tout.

- *Tu dégages ou j'appelle les flics.*

Samuel se sent prisonnier. Injuste. C'est tellement injuste. Il n'a voulu que vivre sa vie. Pas la perdre. Il ferme les poings pour la première fois depuis la dernière fois.

- *Vas-y, frappe-moi. Je t'en prie. C'est bon pour nous.*

- *Papa.*

Samuel desserre les poings, respire.

- *Jean-Claude, on ne peut pas parler ? Juste parler ?*

- *Non, tu parleras aux policiers. Tu leur expliqueras ce que tu fous là alors qu'il y a une mesure d'éloignement. Et estimes toi heureux que je ne leur dise pas que tu m'as frappé.*

Les sirènes de police. Thierry a appelé la police.

- *C'est bien fiston. Merci.*

3 flics débarquent. Samuel n'oppose aucune résistance. Il a la voix de Laurence dans la tête, il sait bien qu'il a merdé. Il regarde Thierry.

- *Je t'aime mon fils.*

Il se tourne vers Sylvain.

- *Toi aussi.*

Il regarde Nathalie. Ses yeux disent toi aussi, pardon. Pardon du passé. Pardon de ce qui se passer. Ce n'est pas contre toi. Je te jure. C'est pour moi. Nathalie entend quelque chose, oui bien sur elle entend, elle est mariée avec lui depuis 30 ans.

- *Papa.*

Les policiers s'arrêtent une seconde. Samuel la regarde.

- *Je ne te laisserais plus jamais faire du mal à ma fille. Et à aucun de nous.*

Nathalie baisse les yeux.

Samuel est couché sur le banc de la cellule. Bizarrement il se sent plus léger. Pas d'idées noires. Pas de question. Il a bien fait de partir. Pour lui. Mais pour Nathalie. Et pour ses fils. Ce n'était pas bon cette vie programmée, toute millimétrée. Oui, il a bien fait. Et oui, il va se battre. Pour être père. Pour devenir ami avec Nathalie. Même s'il doit faire la guerre. Oui. Il a décidé. Comme ça. Cette nuit. En cellule. Une décision radicale. Il a le cœur léger.

Laurence arrive au milieu de la nuit. Elle vient sortir Samuel de là. Ils voulaient le garder le temps nécessaire, le plus longtemps possible. Le temps de la garde à vue. Il sourit. Elle l'engueule.

- *Je vous avais dit quoi ? De m'écouter. De faire comme je vous disais. Et vous vous faites quoi dès que j'ai le dos tourné ? Vous faites exactement le contraire. Merci. Vraiment merci. C'est exaspérant. Exaspérant.*

Elle avale un cachet.

- *Merci.*
- *Pourquoi ?*
- *Pour être venu pour la deuxième fois en deux jours dès que je vous appelle. Pour avoir pensé à m'apporter à manger à 5 heures du matin, des sandwichs au poulet et de vous être souvenu que c'était mes préférés. Et aussi évidemment pour l'argent. Et pour m'engueuler. Et sinon la réponse est oui.*
- *Oui quoi ?*
- *Oui je vais me battre.*

Laurence s'arrête.

- *Mais...*

Elle est forte. Elle comprend tout.

- *Mais je ne veux pas la guerre. Pas de saletés. Vous ne touchez pas à mes enfants ni à Nathalie. Et même pas à mon beau-père. Vous utilisez la vérité.*
- *C'est vous qui posez vos conditions ?*
- *Je crois oui.*

Elle réfléchit.

- *Je ne suis pas mort. Plein de gens sont morts. Pas moi. Je me suis beaucoup demandé pourquoi. Et je me dis que ce que je peux faire, le moins que je puisse faire c'est de vivre bien. Au mieux. Je leur dois. Je crois. A eux tous. Ceux qui sont partis.*

Elle l'écoute. Elle entend quelque chose.

- *D'accord.*

Au petit matin, à la terrasse d'un café qui est en train d'ouvrir, en bord de mer, Samuel et Laurence font leur rendez-vous. C'est un drôle d'endroit, un drôle de moment pour un rendez-vous d'affaire. Mais, c'est comme ça. Ils sont comme ça. Inattendus. Un café crème. Un noir.

Deux jus d'orange et un croissant. Le bruit de l'océan. La marée basse. L'odeur de l'iode. Le sel dans le vent sur leur peau. Laurence sort son ordinateur, son imprimante. Elle fait le tour des familles de victimes du crash, pour la plainte collective, elle sillonne la France. Son bureau est donc dans sa voiture. Elle ne sait pas pourquoi elle lui raconte ça, de toute façon, elle a toujours son bureau avec elle. Les familles des victimes. Les rescapés. Elle a presque fini. Il lui manque une dizaine de signatures. Elle fera ça à la rentrée, là tout le monde est parti en vacances. La première quinzaine d'août, la France est en vacances. Ça tombe bien, comme ça, elle peut s'occuper de Mila. Elle est drôle. Elle parle. Ça l'a un peu ennuyée de la laisser toute seule cette nuit mais, elle lui a dit que c'était pour lui. Samuel sourit. Il se dit qu'il a peut-être une nouvelle amie. Que lui qui n'avait aucun ami, a trouvé deux amies dans un crash. Enfin, suite à un crash. Enfin, si ça se trouve. Parce que Laurence, il ne sait pas. Mais, Elise oui. Laurence ouvre son ordinateur, l'allume.

- *Passons aux choses sérieuses.*

Samuel signe une lettre de démission. La première chose à faire. Parer au plus pressé. Elle lui fait remplir un questionnaire pour le divorce. Une multitude de questions très précises. Trop précises. Combien de fois vous faisiez l'amour avec votre femme par semaine ? Il a dit qu'il ne voulait pas la guerre. Non, d'accord, mais elle doit pouvoir répondre s'ils attaquent de l'autre côté. OK. Pour les modalités de garde et de répartition des biens matériels, elle le laisse réfléchir. C'est tout réfléchi. Il veut voir ses enfants un jour par semaine et un week-end sur deux. Si ça peut être de plus en plus à l'amiable, c'est bien. Il laisse les fêtes à Nathalie, elle en a besoin, Noël, Pâques et les anniversaires. Pour la répartition, c'est simple. Il lui laisse tout, Les meubles tout ça. Il ne veut rien. Il veut juste récupérer ses comics et ses BD, sa table à dessin. Non, il n'y a rien qui appartenait ses parents. Il a tout jeté quand ils sont morts. A part un album photo qu'il a pris avec lui. Il a tout jeté ? Oui, il avait besoin de faire le vide. Laurence reste un instant en suspens. Samuel ne peut pas le savoir mais c'est ce qu'elle a fait, elle, avec les affaires de Simon et Christophe, son fils et son mari. Elle a tout jeté sauf un carton de photos. Elle enchaîne. La maison ? La maison ? De toute façon, elle n'est pas à lui. Certainement pas de montant compensatoire pour les travaux. Ni pour l'apport initial qui venait de la vente de la maison de ses parents. Il cède évidemment ses parts de l'entreprise à Jean-Claude, pour 1 euro symbolique. Ou à Nathalie. Il veut bien faire un don de son vivant à ses enfants mais ça l'ennuie. Il préférerait les laisser en dehors du bâtiment. Mais quand même c'est à lui, il a travaillé 30 ans. Il s'en fout. Il ne veut rien. En gros, il donne tout. Grace

à elle, à son avance et à la future indemnités. Elle avait raison, l'argent ça aide, parfois même ça change tout, la ça lui permet de changer de vie. Abyssale. Les relations de causes à effets. Il paiera une pension aussi pour ses garçons. Bon. Laurence dit bon. Il est un bon client, ou un très mauvais. Elle va devoir faire la guerre en demandant la paix. Ce n'est pas gagné. Ce n'est pas gagné mais ça l'amuse. Elle sourit. Un défi. Et puis, ça va la changer du dossier. Le dossier du crash. Dernières choses. Il s'engage à trouver le plus vite possible un logement. Si possible pas trop loin de Laval. Pour les enfants, maximum une heure de route pour aller, moins serait mieux. Surtout s'il les veut, un jour, une nuit dans la semaine. Samuel se dit tant pis pour la mer. Il aura la campagne. Et puis, de toute façon, la mer n'est pas loin de la campagne dans ce coin-là. Et il aime rouler. C'est dingue comme on prend goût à la liberté. Oui, il s'engage aussi à ne plus s'approcher de Nathalie et des enfants, de Jean-Claude, évidemment, tant que la mesure d'éloignement n'est pas levée. Voila. Autre chose ? Il écrira une lettre pour Nathalie, pour ses enfants et pour Jean-Claude, pour leur expliquer. Laurence n'est pas pour. C'est trop chaud, trop frais et puis, il mélange tout. Le divorce c'est censément entre Nathalie et lui. L'idéal dans ce cas serait même de verser la lettre qu'il lui écrira, à elle, au dossier. Comme un témoignage. Les lettres pour ses enfants et son beau-père, ce sera après, enfin, il peut les écrire maintenant, mais il les enverra après. D'accord ? D'accord. Voila. Ils ont fait le tour. Ils se séparent devant la mer. La marée est montée. Le clapotis des vagues. Les premiers vacanciers.

- *Vous direz bonjour à Mila pour moi.*

Samuel sourit.

- *D'accord.*

Laurence repart. Samuel aussi. Il se dit qu'il la vouvoie. Et que oui, il aimerait qu'elle devienne une amie. Qu'il ne faut pas se fier aux apparences. Elle n'est pas du tout un monstre froid.

Samuel trouve une rapidement une maison. Une petite maison de 5 pièces et une grande cuisine, et une salle de bain. Les murs de crépi sont blancs avec des briques et de grandes fenêtres pour laisser passer le jour. Les chambranles de fenêtres sont verts. Et les volets aussi. C'est joli. Elle est meublée, dans son jus, avec des murs colorés, de vieux papiers peints mais bien conservés. Des cheminées. Des miroirs. Vraiment très joli. Charmant. Avec tout le confort. Et surtout, surtout, elle est sur un terrain de 1000 mètres carrés. Il voit l'horizon. Voila. C'est la première qu'il ait visité. Parfois l'univers se met d'accord avec toi. Caroline

Lesueur, la propriétaire l'a reconnu. Ben oui, les journaux télé. C'est vrai. Samuel a oublié mais il est un rescapé. Il sera toujours un rescapé. Il est rescapé du crash de l'avion AF536 à vie. C'est sa vie. Et sa vie le mène là et là, tout de suite, aujourd'hui, Samuel est bien content. Il achète la maison. Et les meubles avec. Cash. Merci Laurence.

Il envoie des photos de la maison à Laurence et à Elise. Il a envie de les envoyer à Nathalie. Il ne le fait pas. Il s'est engagé. Il n'a pas le droit. Il voudrait lui dire qu'il pense à elle.

Samuel emménage. Il transforme une des pièces en salle de dessin. Il achète tout ce qu'il faut pour les chambres de ses enfants, du linge de toilette. Il emménage. Et il aime ça, choisir des couleurs, des matières, des objets. Il hésite pour la télévision. Et puis oui, Elise lui a donné envie de regarder des séries. Il achète un ordinateur. Il découvre le monde des nouvelles technologies. Il installe de quoi écouter de la musique et puis la radio. De belles enceintes Bluetooth. Deux pour faire la paire. Une ancienne habitude de la vieille Sono. Il se refait sa bibliothèque I-tunes. Il repart de zéro. Oublie ses vieux CD. Il rachète les classiques, ce qui lui viennent à l'esprit et d'autre, qu'il a entendu chez Elise. Il met FIP à tout heure de la journée. Il utilise shazam dès qu'un morceau lui plait. Ça ça lui plait. Et il se met à la cuisine. Et ça c'est drôle. Il n'a jamais cuisiné de sa vie. Il fait des lasagnes. Ratés. Trop cuites. Une fois. Deux fois. Trois fois. Et tout à l'avenant. Il finit souvent avec des pizzas surgelées. Et puis, comme il trouve qu'il grossi à vue d'œil, il s'y met sérieusement. Gratin dauphinois. Ratatouille. Tomates farcies. Ce que lui faisait sa mère. Ce que lui faisait Nathalie. Ça lui revient assez facilement finalement. Est-ce qu'il aimerait manger autrement ? Il ne sait pas. Il ne se pose pas la question pour l'instant. Ça fait déjà pas mal de changement.

La vie suit son cours. Autrement.

Elise est rentrée. Elle va bien. Elle va mieux. La Grèce ça lui a fait du bien. La mer aussi. C'est bien les croisières. Samuel sourit, cette fois, il peut lui en parler, lui il voulait faire une croisière avec Nathalie, les îles éoliennes. Les îles d'Ulysse. Un rêve d'enfant. Il se promet qu'il fera ça un jour avec ses enfants. Voilà. Un rêve d'enfant avec ses enfants. Il a un pincement au cœur. Nathalie. Ses enfants. Ça va passer. Il a bien compris que ça passait. Elle lui raconte a mis trois cierges dans toutes les églises orthodoxes. Un pour Léo. Un pour Stéphane. Et un pour

lui. Pour que ça se passe au mieux. Il ne savait pas qu'elle était croyante. Non. Mais ça ne fait pas de mal. Ils rient.

Ils passent du temps ensemble, comme avant. Elle l'initie à la cuisine un peu mieux, et au bio. Il lui répare sa maison quand il y a des soucis. Ils marchent. Ils parlent. Elle joue du piano. Ils vont boire des coups. Elise sort à nouveau dans les lieux publics. Elle va mieux vraiment. Elle est douce et forte. Et fragile. Ils rient. Ils sont amis. Vraiment amis.

Samuel reçoit la réponse du recteur d'académie. Ils cherchent un prof de dessin au Mans. 20 heures par semaine. Génial. Samuel dit génial. Génial vraiment. Il n'a pas besoin d'argent, il n'a pas besoin de travailler mais il sent que c'est bien, de transmettre, d'être avec des jeunes, de l'âge de ses enfants, au collège, de rencontrer d'autres gens, des enseignants, des parents. C'est bien oui. Il devient prof de dessin, c'est comme s'il avait fait ça tout sa vie.

Il reprend sa BD aussi. Il arrive de nouveau à dessiner. François rencontre l'enfant du couple. Il s'appelle Louis. Il était caché mais oui, il a entendu ses parents dire qu'il devait se sauver, ils étaient à la recherche d'un criminel de guerre. Celle de la Syrie. De la Turquie. Du Liban. Il se documente sur ce conflit, ces pays. Ces endroits où il n'est jamais allé. Il ne sait pas pourquoi, ça a un rapport avec l'histoire qu'il a envie de raconté. Louis part avec François. Il a 10 ans. La cavale commence. Il ne sait pas où elle les mènera. En Iran peut-être.

Quand Samuel ne dessine pas, il marche. Il marche pendant des heures autour de chez lui. Il ne prend plus la voiture pour marcher, il n'en a pas besoin, il habite à la campagne et c'est bien. La Mayenne n'est pas loin et même la Loire. Parfois, le dimanche, il va voir l'océan.

Samuel va bien. Vraiment bien. Il se sent bien dans sa nouvelle vie. Il pense souvent que sa vie a eu comme une rupture. C'est quand même une deuxième vie. Comme une deuxième vie. Et il aime cette deuxième vie.

Il arrête de voir Viviane parce qu'il va bien justement. Qui peut savoir si c'est un mal ou si c'est un bien ? Il est un peu tôt mais, plus tard, il se dira sûrement que, en ce qui le concerne, le crash a été un bien. Viviane lui aurait répondu qu'il en a fait un bien. Et que c'est bien. Mais,

il n'en est pas là, il ne faut pas exagérer et il ne le dira peut-être même jamais, par respect pour tous ceux qui sont morts, pour tous ceux qui ont perdu quelqu'un. Même s'il sait, au fond de lui, que Léo comprendrait et Elise aussi. En attendant, il se dit juste qu'il va bien. Vraiment bien. A part le fait de ne pas voir Nathalie et les enfants. Il dit toujours Nathalie. Il n'a aucune nouvelle non. Et c'est dur. Mais, Laurence s'occupe de tout. Il a confiance.

Un jour, Samuel invite, Laurence et Elise, à dîner. Comme ça. Un dîner d'amis. Pas de rescapés hein, ou quoi que ce soit d'autre de solidarité. Non, un dîner d'amis. Comme ils ont fait un dîner avec Elise et les amies d'Elise de Marseille. Pareil. Il s'occupe de tout. C'est lui qui reçoit. C'est l'automne mais il fait encore doux. Il a fait une belle table dehors. Laurence arrive la première.

- *Ce n'est pas un jardin, c'est un terrain. Immense. Je peux visiter ? Vous voyez l'horizon. C'est vraiment bien.*

Elle visite la maison. C'est bien. Vraiment bien. Calme. Un peu trop calme. Elise arrive, avec Mila. Mila qui sort de la voiture, gambade, elle connaît le lieu. Et reconnaît Laurence. Elle vient se frotter contre elle. Et miaule de plus belle. Laurence est très contente.

- *Qu'est-ce qu'elle a grandi. Je ne m'étais pas rendu compte sur les photos.*
- *Elle te reconnaît.*
- *Mais non.*
- *Mais si, elle te reconnaît.*
- *C'est dingue, elle parle toujours autant.*
- *Plus.*

Samuel voit Laurence soudain détendue. Le visage détendu. Le regard plus clair. L'effet de Mila est clair.

- *Pourquoi tu n'en prendrais pas un ?*
- *Non. Non merci. C'est gentil.*

Samuel n'insiste pas. Il sent que Laurence est fragile. Elle prend un cachet.

- *Ça va ?*
- *Oui, ça va, merci. Je suis contente d'être ici.*

Et c'est vrai. Laurence est contente d'être ici. Le temps d'une soirée. Avec eux. Ce dîner d'amis. Laurence n'a pas d'amis. Comme lui. En fait, elle avait un ami. Est-ce qu'on peut être ami avec la personne qu'on aime ? Oui. Christophe, son mari, était son ami. A part ça, il y a Nadine.

Mais, elle ne lui parle pas. Elle n'arrive plus à lui parler. Depuis le crash. Nadine était la marraine de Simon, son fils. Alors, est-ce que c'est encore une amie ? Pas sûr. Oui. Mais il faudrait qu'elle puisse lui parler. Avec Elise, c'est facile. Elle ne sait pas pourquoi. Elle se parle de tout et de rien. Et surtout de Mila. Et Samuel, elle trouve que c'est un homme bien. Ce n'est pas si courant. Alors oui, elle est contente d'être ici.

- *C'est grâce à vous. Tout ça.*
- *C'est grâce à vous.*

Elise rigole.

- *Vous vous vouvoyez ?*

Ils répondent en chœur, surpris.

- *Oui.*

Laurence enchaine.

- *Elle a raison, on pourrait se tutoyer.*
- *D'accord.*
- *Donc, c'est grâce à toi tout ça.*
- *Et à toi.*

Elise intervient.

- *Et moi ? Personne ne parle de moi.*

Ils rient. Samuel débouche une bouteille de champagne. L'apéritif est lancé. Gougères au fromage.

- *Faites maison ?*
- *Non quand même, acheté à la boulangerie, il ne faut pas exagérer. J'ai changé mais pas à ce point. Des gougères. Et pourquoi pas de la chantilly.*
- *Mais oui, je vais t'apprendre ça. C'est facile.*
- *Moi je mange à peine. Et je ne cuisine pas. Ça ne dérange personne ?*

Ils rient encore. Mila se couche près de Laurence.

Pour le dîner, Samuel s'est surpassé, salades en tout genre, à la grecque, lentilles et petits pois, carottes au cumin, épinards et œufs pochés et puis une omelette garnie, pas de poisson, pas de viande, depuis la Grèce, Elise est végétarienne. C'est bon, délicieux même, il a trouvé son style. De cuisine. Le dîner est gai. Et très arrosé. Ils parlent de tout et de rien. Elise veut fonder sa propre école. Elle a commencé à écrire un livre sur les nouvelles méthodes

pédagogiques à sa manière. Samuel raconte ses cours. La joie de dessiner. L'avancée de sa BD. Il ne veut pas la montrer en fait. Pas tant qu'elle n'est pas finie. Il se dit qu'il n'y a que Nathalie qui a vu, entraperçu quelques planches. Laurence ne veut pas parler du dossier du crash. Pas ce soir. Elle parle donc de son autre dossier en court. Celui de Samuel. Il devra témoigner le 25 octobre pour la plainte et la mesure d'éloignement. Normalement, ça devrait aller. Le journaliste qui a été agressé, témoigne en fait en leur faveur, il va dire que Samuel s'est excusé dès qu'il est rentré. C'est vrai, il avait oublié. Elle a retrouvé le journaliste ? Elle est forte.

- *C'est mon travail. Pour ton beau-père, c'est plus compliqué. Il n'a pas bougé de sa version. Et ils ont fait témoigné Thierry qui dit qu'il avait peur que tu frappes sa mère.*

Elle hésite. Ça ne lui arrive pas souvent. Normalement, le job est le job. Mais là, Samuel, elle l'aime bien. Elle enchaine.

- *Et lui.*

Samuel reste silencieux. Le ton devient plus grave, sans s'alourdir.

- *Et Nathalie ? Elle dit quoi ?*
- *Elle ne dit rien.*
- *Elle a eu ma lettre ?*
- *Oui, je lui ai fait remettre en mains propres, pour être sûre. Après, je ne sais pas si elle l'a lue.*

Elise intervient.

- *Tu sais, ça prend du temps. Tout prend du temps. Et puis, pour eux, c'est un sacré changement de vie, subie. Ce n'est pas facile.*
- *Je sais.*
- *Tu ne veux vraiment pas que j'attaque pour harcèlement ? Pour contrer. Une charge plus une charge et le juge fait sauter. Il a dit qu'il allait te faire la peau quand même.*
- *Non.*
- *Alors, il n'y a rien de plus à faire qu'attendre. Ils vont faire trainer. Ils savent qu'ils n'ont rien d'autre après pour négocier la garde des enfants. Ils le savent. Tu es un mec bien. Ça se voit partout.*
- *Pas si bien que ça.*

Elise rigole.

- *Ça y est Calimero. Il adore faire ça.*
- *Moques toi.*

- *Je lui ai dit qu'il devrait choisir ça comme pseudo sur Meetic. Il récupérera plein de femmes sympas tendance infirmières.*
- *Les infirmières souvent elle préfère les pervers non ?*
- *Mais non ?*
- *Si. Je crois.*
- *Ça va ? Je vous dérange ?*

Soudain Laurence réagit.

- *Merde. Vous vous êtes inscrit sur Meetic ?*
- *Oui, tu veux voir.*
- *Non.*
- *Oui ou non ?*
- *Oui et non.*
- *Elise a validé son profil. Pas moi.*
- *Ah ok. Merci. Parce que en pleine procédure de divorce, compliqué, ce n'est pas du tout mais pas du tout une bonne idée. Tu ne peux pas imaginer le nombre de divorce avec des captures d'écran aujourd'hui, réseaux sociaux, sites de rencontres, prostitution en ligne. L'adultère se passe par le virtuel et laisse des preuves. Donc, Meetic, ce n'est pas du tout une bonne idée. Pour l'instant.*
- *Tu vois je te l'avais dit.*
- *Ce n'est pas pour ça que tu n'as pas validé.*
- *Si.*
- *Non.*
- *Pourquoi ?*
- *Parce qu'il est encore amoureux de sa femme.*
- *Non.*
- *Si.*
- *Oui, je sais. Christophe...*

Laurence s'arrête net. Elle n'avait pas prononcé le prénom de son mari depuis... depuis le crash. Elle reprend.

- *... mon mari, aurait adoré. Il t'aurait adoré Samuel. Il aurait dit il est trop fort ce type genre, j'aime toujours ma femme mais je la quitte parce que ma vie est plus grande*

*que moi. Tu te rends compte. Et de l'amour et du courage qu'il faut. Mais si. Tu te rends compte. Il aurait adoré. Vraiment.*

Soudain, ils se taisent. Chacun avec leur plus jamais. Celles qui ne peuvent rien y faire. Et celui qui peut encore espérer. Ils se taisent parce qu'il n'y a rien à dire. Que parfois, il n'y a pas de mot. Pour la perte. Le deuil. Le chagrin. La souffrance. Et puis, la souffrance de la réparation aussi. Personne qui ne l'a pas traversé ne peut savoir. Mais, tout le monde traverse ce silence un jour. C'est un silence qui se traverse seul. Même accompagné. Au bout d'un moment, Samuel se lève. Il met FIP. Un peu de musique. Et c'est Régina Speckor. Fidelity.

- *J'adore.*

Samuel chante. « *I hear in my mind all this voices, I hear in my mind all this words, I hear in my mind all this music and it beaks my heart and it breaks my heart* » En même temps qu'il esquisse des pas de danse. Elles le regardent. Elles éclatent de rire. Laurence applaudit.

- *Tu as toutes tes chances. Je te jure. Et pas qu'avec les infirmières. Bon, vous me les montrez vos profils Meetic ? Qu'on rigole.*

- *Tu veux faire ton profil ?*

Laurence se tait. Elle hésite. Est-ce qu'elle se laisse rattraper ou non. C'est non.

- *Non, mais je veux bien voir les vôtres.*

Ils finissent la soirée au vin, armagnac et whisky indifféremment, à écouter les musiques qui passent, regarder les profils de Meetic et danser. Soudain, le temps est en suspens, sans tourment. Nulle part. Un monde parfait. La perfection de l'instant présent.

Au moment du départ, les inquiétudes reviennent et c'est bien normal. La suspension se déchire. Retour à la réalité. Laurence est devant sa porte de voiture. Elle est sur le départ. Elise est à côté d'elle avec Mila dans les bras. Samuel aussi.

- *Tu penses que je pourrais revoir mes enfants quand ?*

- *Je dirais vers février ou mars. Je suis douée.*

- *Pas avant ?*

- *Non, je suis désolée. Pas avant.*

- *C'est long.*

- *Je sais.*

Laurence a un geste impulsif. Elle prend Samuel dans ses bras.

- *Tenez bon.*

Elle le vouvoie à nouveau. Il ne relève pas. Elise non plus.

- *Tenez bon. Ça vaut le coup.*

Elle parle aussi à elle.

- *Merci.*

Elle dit au revoir à Elise, à Mila et s'en va. Elise embrasse Samuel.

- *Merci. C'était super.*
- *Merci à toi.*

Samuel pense très fort, merci à vous. Il leur envoie. Par texto. Merci. Merci à vous. Pour tout.

Tout prend du temps mais parfois, la vie prend des raccourcis et les choses vont plus vite qu'on ne le croit. Le 20 octobre, il est en train de prendre le petit déjeuner, tartines de pain grillé et café au lait, quand son téléphone sonne. Il laisse son téléphone ouvert tout le temps maintenant, sauf pendant ses cours, au cas où. Au cas où ? Au cas où quoi ? Au cas où Nathalie veuille lui parler. Au cas où Elise aussi. Au cas où. Parce que le lien c'est important. C'est tout ce qui reste quand il ne reste plus rien. Mais la raison principale, c'est Nathalie. Au cas où Nathalie veuille lui parler. Et il a bien fait. Le 5 novembre, Nathalie l'appelle. Elle est très calme. Efficace. Différente.

- *Samuel, j'ai besoin de toi. C'est Thierry. Il a été arrêté pour conduite en état d'ivresse. Sans permis. Il est au commissariat. Est-ce que tu peux venir s'il te plaît ?*
- *J'arrive.*

Samuel arrive au commissariat. Nathalie est assise sur une chaise. Elle l'attend.

- *Merci. Merci d'être venu si vite.*
- *Il est où ?*
- *En cellule de dégrisement. Il était à 1 gramme 3 quand ils l'ont arrêté tu imagines ?*
- *Il était au volant ?*
- *Oui. Tu sais. Ah non, tu ne sais pas. Il sait conduire. Je l'ai inscrit en conduite accompagné et papa lui a appris à conduire cet été. Il a fait le mur. Il a pris la voiture. Il a été faire la fête avec ses nouveaux copains Mickaël et Jordan. Je ne veux pas appeler papa. Il va encore hurler. Et Thierry, tu sais comment il est. Enfin, en tout cas, je pense qu'il a besoin de toi.*
- *Tu as bien fait de m'appeler.*

Ils se dirigent vers l'accueil, se présentent. Ils remplissent tous les papiers nécessaires pour que Thierry sorte. Ils récupèrent ses affaires, clés de voiture, papier, téléphone. On les fait patienter. Tout va bien. Tout ira bien. Ils s'assoient. Ils ne se parlent pas. Ils sont ensemble. Ils savent qu'ils vont se parler. Il la regarde. Elle sourit.

- *Quoi ?*

Le désir. C'est une drôle de chose que le désir. Et eux, se désirent. C'est comme ça. Leurs corps dansent le tango même sans avoir pris de cours.

- *Ça te va bien tes cheveux.*

Elle rougit et sourit. Soudain, elle a l'air d'avoir 15 ans. Comme la première fois qu'il l'a vue. Le passé et le présent confondus. Il sourit.

Thierry arrive, encadré par deux policiers. Il a une mine défaite. Il est épuisé. Et cassé. Dès qu'il voit son père, il recule, s'apprête à crier. Qu'est-ce qu'il fait là ? Il n'a pas le droit. Il n'a pas le temps. Samuel est là, devant lui, droit dans ses bottes, direct. Son ton ne souffre aucune contradiction et pourtant, il est aimant.

- *Je suis là parce que ta mère m'a demandé de venir. Et parce que je suis ton père. Tu as fait une connerie, ça arrive à tout le monde. Maintenant, n'en rajoute pas. Ça n'est pas une bonne idée. Crois-moi. Allez, viens.*

Nathalie se tient à côté de Samuel. Elle est très clairement d'accord avec lui. D'accord pour qu'il soit là. Thierry hésite. Ce n'est pas si simple de changer d'attitude, de faire un autre choix. De choisir de faire autrement. Il pourrait crier. Demander qu'on appelle son grand-père. Et puis non, d'accord. Il redevient un enfant. Il suit ses parents.

Il résiste un peu quand il s'agit de monter en voiture avec son père mais sa mère lui dit qu'elle lui a déjà tout dit, qu'elle l'aime et que le fait qu'il ait conduit en état d'ivresse ne change rien à ça, mais elle, elle ne sait plus quoi lui dire. Donc, il monte avec son père. Nathalie est très calme. Sûre. Thierry est fatigué, il n'a pas la force de se battre vraiment, et puis maintenant qu'il a commencé à accepter, il continue, il monte dans la voiture de son père. En soufflant un peu mais quand même.

Ils roulent quelques minutes en silence. Thierry n'en mène pas large. Ce n'est pas si simple quand même d'avoir passé plusieurs heures en cellules. Il n'a pas dormi de la nuit. Il a peur. Il a froid. Il a faim. Il n'a que 16 ans. Et il ne peut pas se cacher derrière son téléphone.

- *Je peux avoir mon téléphone ?*
- *Désolé, c'est ta mère qui l'a récupéré.*
- *Merde.*

Thierry a les larmes aux yeux. Soudain fragile. Il regarde par la fenêtre. Son regard se perd. Et Samuel regarde ce jeune homme qui est son fils et qu'il n'a pas vu grandir. Il se dit qu'il n'a pas fait attention. Qu'il a laissé passer toutes ces années. Que c'est de sa responsabilité. Qu'il a navigué à vue pendant tellement d'années. Dans le brouillard. Qu'il n'était pas là, pas vraiment là, et qu'il a laissé passer l'essentiel. Peut-être. Mais, qu'il n'est jamais trop tard.

- *Je suis désolé, je sais que je n'ai pas été présent. Je ne t'ai pas parlé pendant 16 ans. Pas vraiment parlé. Tu as raison. Et, après le crash, j'ai voulu tout changer mais je n'ai pas su m'y prendre. J'ai fait comme si c'était normal et que c'était facile pour vous. Je ne t'ai pas pris en compte. Je sais. Et je te fais mes excuses. J'imagine que tu es en colère. J'imagine que tu m'en veux. Et tu as raison. Tu peux m'engueuler. Me dire ce que tu as sur le cœur. Mais, ne te mets pas en danger pour ça. Que tu sois arrêté pour conduite en état d'ivresse en soit, ce n'est pas terrible mais, c'est un moindre mal. Tu aurais pu avoir un accident. Je ne veux pas te perdre. Je ne le supporterais pas. Tu comprends ? Je ne veux pas te perdre.*

Thierry ne dit rien. Mais oui, il a entendu. Quelque chose. Quelque part. Il voudrait crier à son père ses 4 vérités, les siennes. Qu'il n'a jamais eu de père. Qu'il a toujours souffert d'un manque de père. Que c'est trop tard. Sauf que là, au fond de son cœur, il aimerait bien que ce ne soit pas trop tard.

- *Et je suis désolé aussi pour ce qui s'est passé avec ton grand-père. Je n'avais pas à être violent avec lui, d'aucune manière que ce soit. La violence n'arrange jamais rien. Elle ne fait qu'empirer la situation. Je ne suis pas violent. Tu le sais. J'étais perdu et en colère. Ce n'est pas une excuse non plus. Mais ce sont mes erreurs, pas les tiennes. Et tu n'as pas à choisir entre ton grand-père et moi. Tu comprends ?*

Non, ça ce n'est pas simple pour Thierry. Il a vraiment l'impression qu'il doit choisir. Il ne sait pas pourquoi.

- *Je suis ton père et je serais toujours ton père. Et ton grand-père sera toujours ton grand-père. Et même si nous sommes en désaccords, lui et moi, même si on ne se voit plus, ce sera toujours comme ça. Et même, si toi et moi, on ne se voit plus, c'est pareil. Je serais toujours ton père. Et, je sais que ça a l'air un peu pompeux dit comme ça, mais c'est vrai, quoiqu'il arrive, tu peux compter sur moi. D'accord ?*

D'accord ? Thierry entend à nouveau quelque chose. Il ne dit rien. Faut pas exagérer quand même, il ne va pas lui sauter dans les bras. Samuel se demande s'il en fait un peu trop. Mais non, il fait comme il le sent. Et son cœur le sent comme ça. Il roule tranquillement, il se sent étrangement serein. Il est content que Nathalie l'ai appelé et de voir Thierry. Même pour le sortir d'un commissariat.

- *Ils t'ont laissé poireauté combien de temps avant de te laisser appeler ta mère ?*
- *5 heures.*
- *Les cons. Moi, ils m'ont laissé poireauté 4 heures avant que je puisse appeler mon avocate. Ils abusent.*

Thierry devient blême.

- *Quoi ?*

Samuel comprend. C'est Thierry qui a appelé la police à Noirmoutier.

- *Mais non, je ne dis pas ça pour ça. Tu as fait ce que tu avais à faire et tu avais raison, je n'avais pas à venir sans l'accord de ta mère. T'inquiète.*

Thierry se détend un peu. Samuel rigole intérieurement, les deux dernières fois qu'il a vu son fils il est passé par la case commissariat.

- *Enfin, comme ça, on aura goûté de la garde à vue et toi et moi au moins une fois. On pourra mettre ça sur notre CV. Ce n'est pas mal. Ça fait genre on a vécu non ? Non ?*
- *Ouais.*
- *C'est bon pour les filles, non ? Pour toi, hein, pas pour moi.*

Thierry sourit mais ne répond pas. Il ne va pas faire ami, ami, avec son père en 5 minutes quand même. Il sourit quand même. Pas longtemps. Il se sent mal. Il a envie de vomir.

- *Tu veux que je m'arrête ?*

Hochement de tête. Samuel s'arrête, Thierry ouvre la portière. Il a des nausées. Il n'a plus rien à vomir que de la bile mais son estomac est encore bien retourné. Il crache de la bile. Samuel lui tend une bouteille d'eau. Thierry boit. Kleenex.

- *Tu ne le diras pas à maman.*

- *Non.*

Ils redémarrent.

- *Tu n'as rien mangé depuis hier soir ?*

Négation de la tête.

- *Non bien sûr, ce n'est pas un service 4 étoiles, j'oubliais. Il faut que tu manges un truc. On s'arrête à une boulangerie ?*
- *Mmmm.*
- *Je prends ça pour un oui.*

Ils roulent en silence.

- *A quoi ?*

Thierry regarde son père. Quoi à quoi ?

- *Ta gueule de bois ? Elle est à quoi ?*
- *Rhum.*
- *C'est ta première ?*
- *Ouais.*
- *Moi, ma première gueule de bois, c'était au whisky. Mon père était fan de whisky. Un jour, je lui ai bu toutes ses fins de bouteille. Certaines avaient 20 ans d'âge. J'ai vomi tripes et boyaux. Je me suis fait sacrément engueulé. Et le lendemain, il m'a voulu me faire reboire du whisky. Autant te dire que je n'en voulais pas, mais pas du tout. Il m'a dit, peut-être mon garçon, mais je ne voudrais pas que tu passes à côté d'un des plus grands plaisirs de la vie parce que tu as pris une cuite. Si tu n'en rebois pas de whisky maintenant, tu n'en boiras plus jamais. Alors, on a trinqué et j'ai bu. Il a bu aussi. Après, je suis passé à l'eau mais pas lui. Et on a ri. Mais rit. Et c'est lui qui a fini rond comme une queue de pelle. J'ai passé une des meilleures soirées de ma vie... Enfin, en gros, si tu veux continuer à boire du rhum, je te conseille d'en boire ce soir... Ou maintenant.*

Sans prévenir, Samuel bifurque et tourne à droite sur le parking d'un Leclerc, se gare, sort de la voiture. Thierry le suit. Il n'a pas vraiment le choix non plus.

- *Qu'est-ce que tu fais ?*
- *Je vais acheter une bouteille de rhum et on va trinquer.*
- *T'es malade.*
- *Pourquoi ? Ce n'est pas mal comme petit déjeuner avec un pain au chocolat.*

Thierry le regarde, complètement dépassé.

- *Ça ne t'embête pas un pain au chocolat de grande surface ?*
- *Non mais...*
- *J'appelle ta mère pour lui dire qu'on s'est arrêté prendre un petit déjeuner.*
- *Tu ne vas pas lui dire pour le rhum.*
- *Celui d'hier soir ou celui de ce matin ?*
- *Les deux.*
- *Ça t'embête. Le rhum c'est la première cuite de ta mère figure toi. Je m'en souviens très bien on était ensemble, autant te dire qu'à la fin de la nuit, elle était à Cuba. Donc, bon, pour hier, tu n'as pas à t'en faire et pour ce matin, je prends sur moi.*
- *Elle va être verte.*
- *On lui fera boire le reste de la bouteille.*

Ils rient.

Samuel appelle Nathalie, il lui dit la vérité. Elle rit. Lui aussi. Thierry emboîte le pas de son père. Il se détend. Il ne le reconnaît pas, mais il est fatigué et puis, ce père-là, sûrement, lui plaît bien. Même s'il ne va pas l'avouer tout de suite. De toutes façon, la faim fait tomber les défenses. Il dévore un pain au chocolat et un croissant. Il a pris une brioche aussi. Il prend une gorgée de rhum à la bouteille. Il n'en a pas envie du tout, il se force. Il en reprend une. Samuel aussi. Il est 9 heures du matin et ils sont au rhum attablés à la table de la boulangerie du Leclerc. Les clients du samedi matin, chocolat chaud, cafés, les regardent avec désapprobation. Quoi ? On ne peut pas boire un rhum à n'importe quelle heure de la journée ? Voilà, c'est fait. Ma réputation est faite. Je suis un père indigne. Samuel reprend une gorgée à la bouteille. Thierry rigole et mord allégrement dans sa brioche. Samuel le regarde. On est bien ici.

Ils reprennent la voiture. Ils roulent en silence.

- *Je peux mettre un peu de musique.*

Hochement de tête. Samuel met FIP. Radio Head. Creep.

- *Putain, pour 9 heures du matin, c'est rock.*
- *Ouais. C'est comme le rhum. Ça déchire.*

Samuel sourit.

Ils arrivent. Nathalie ouvre la porte. Thierry sort, va directement vers l'entrée, vers sa mère.

- *Je peux avoir mon téléphone.*

Il le voit sur le meuble de l'entrée, il passe devant elle et monte dans sa chambre.

- *Il faudra qu'on parle nous aussi.*

Il claque la porte parce que, quand même, il a une réputation à tenir. Samuel sourit. Il sait que oui, quelque chose s'est enclenché. Et vraiment.

- *Ça s'est bien passé.*

- *Très bien.*

- *Tu veux entrer ?*

Samuel hésite.

- *Ça serait bien qu'on parle nous aussi.*

- *Oui, bien sûr. Merci.*

Décidément, Nathalie a changé. Il montre la bouteille de rhum.

- *Désolé, je n'ai que ça pour le petit déjeuner.*

Elle rit. Qu'est-ce qu'il aime son rire. Ils rentrent.

La maison a changé aussi. La décoration. Tout a été vidé. C'est plus sobre. Plus clair. Plus féminin. Mieux. Il aime mieux. Il aime. Nathalie voit son regard.

- *J'ai refait le grenier aussi. Une bibliothèque. J'ai rangé toutes tes affaires dans des cartons. Tu pourras les prendre quand tu veux. Et si tu veux des meubles... Tu me dis aussi.*

Coup au cœur. Sensation étrange. C'est normal. Mais, ça lui fait mal. Alors c'est fini ? Vraiment fini. Il n'a pas le temps de s'attarder sur cette pensée, Sylvain descend les escaliers 4 à 4 et je jette dans les bras de son père.

- *Papa.*

- *Chéri. Qu'est-ce que tu as grandi. Regarde-moi, je ne te reconnais pas. C'est dingue. Tu n'es plus un petit garçon. Tu es un ado.*

Il regarde Nathalie.

- *C'est un ado. Non mais je rêve. Je suis content de te voir mon grand.*

Câlins, embrassades et compagnie. Ça fait du bien. Au bout d'un moment, Nathalie intervient.

- *Sylvain, tu veux bien remonter dans ta chambre s'il te plait. Je dois parler avec ton père.*

Incroyable. Samuel n'a jamais entendu ça quand il était là. Soudain, tout s'aligne.

- *Tu me diras au revoir.*
- *Bien sûr.*

Sylvain va pour monter dans sa chambre.

- *Sylvain.*

Il se retourne vers son père.

- *Je sais que tu ne voulais pas qu'on divorce ta mère et moi. Et je t'avais dit non. Mais c'est oui. Je suis désolé. Tu sais que ce n'est pas lié à toi. Et qu'on t'aimera toujours autant.*
- *Oui, maman m'a dit.*
- *Ça marche.*

Il monte. Samuel le regarde puis revient sur Nathalie.

- *Merci.*
- *De rien.*

Elise reste silencieuse une seconde et puis elle se lance.

- *Je suis désolée pour cet été. J'aurais dû intervenir mais je n'avais pas le courage. Ce n'est pas une excuse. C'est un fait. J'ai eu ta lettre. Ça m'a touchée, beaucoup mais, je suis en colère aussi encore parfois. Et je...*

La voix enrouée. Elle se reprend.

- *... Je réfléchis beaucoup. J'ai mes tords. J'aimerais bien qu'on en reparle un jour mais pas tout de suite, pas maintenant. Plus tard.*
- *D'accord.*
- *Je vais faire annuler la mesure d'éloignement. Ce n'est pas si simple une fois que c'est lancer mais ça se fait. Je vais appeler ton avocate. Et puis, OK pour voir les garçons une fois par semaine et un week-end sur deux. Et pour la pension on verra quand tu auras touché ton indemnisation.*
- *Merci.*
- *Je t'en prie.*

Silence. Voila. L'essentiel a été dit. Ils pourraient se dire au revoir. Ils n'en ont pas envie.

- *Et tu fais quoi ? Je veux dire, tu travailles à nouveau ?*
- *Oui, mais à trois quart temps. Je suis encore très fatiguée. Le médecin dit que c'est normal, c'est la dépression.*
- *Je suis désolé.*

- *Tu ne vas pas dire que tu es désolé tout le temps, et moi non plus d'ailleurs. Et toi ? Tu fais quoi ?*
- *Laurence... mon avocate m'a prêté de l'argent pour voir venir. Je pourrais te donner une pension toute suite.*
- *Je ne dis pas ça pour ça.*
- *Je sais. Et je donne des cours de dessin.*
- *Oh, prof, c'est super. Ça te va bien.*

C'est tellement sincère et ça fait tellement plaisir à Samuel et parce qu'elle est contente pour lui et parce qu'elle le connaît bien.

- *Merci.*
- *Tu vas arrêter de me dire merci tout le temps aussi.*

Elle sourit. Son sourire est interrompu par la sonnerie de la porte. Jean-Claude entre.

- *Nathalie ? Nathalie, j'ai vu la voiture de...*

Il voit Samuel. En une seconde l'incendie est là.

- *Qu'est-ce que tu fous là ? Ça ne t'a pas suffi la dernière fois ? Non ?*
- *Jean-Claude, je suis désolé. Je m'en vais.*
- *Papa.*
- *Visiblement pas. Non. Tu ne t'en vas pas. Tu ne vas nulle part. Je vais appeler les flics. Et tu vas le payer. Tu peux dire adieu à toute conciliation le 12 novembre. Adieu, tu m'entends.*
- *Jean-Claude...*
- *Papa. C'est moi qui lui ai demandé de venir. Alors tu arrêtes maintenant.*

Jean-Claude s'arrête, abasourdi. Trahi par sa propre fille, la chair de sa chair. Sa chair et son sang.

- *Tu lui as demandé de venir. Non mais ça ne va pas ? C'est quoi ton problème. Il faut que tu te fasses soigner ma petite fille. Tu ne retiens aucune leçon de rien. Je te rappelle que si tu m'avais écouté on en serait pas là.*

Samuel n'aime pas mais pas du tout le ton qu'emploie Jean-Claude avec Nathalie. Soudain, un début de tempête. Il doit faire attention. Très attention.

- *Tu ne devrais pas lui parler comme ça.*
- *Je parle comme je veux à ma fille.*

- *Papa, il a raison, tu n'as pas à me parler comme ça et tu n'as pas à lui parler comme ça non plus, ni à Thierry, ni à Sylvain, ni à personne. Tu n'as pas à parler comme ça. Et tu n'as pas à entrer avec ta clé quand on est là. Je te l'ai déjà dit.*

Incroyable. Nathalie est ferme. Elle tremble à l'intérieur mais ça ne se perçoit presque pas. Et sa douceur naturelle fait le reste. Sa fragilité s'est transformée en une immense douceur. Incroyable. Samuel est sidéré. Jean-Claude aussi.

- *Et ce divorce, c'est entre lui et moi. Et moi, je souhaite que ça se passe bien. Je veux qu'il voit ses enfants, c'est leur père. C'est lui leur père, pas toi.*

Plus qu'incroyable. Surréaliste. Mais tellement bon. D'un coup, tout se remet d'aplomb. Thierry et Sylvain ont tout entendu, en haut de l'escalier, Samuel les voit. Ils voient qu'il les a vu, il se recule pour se planquer. Evidemment, Samuel ne dit rien.

- *Tu es ici chez moi.*
- *Je sais et finalement, tu vois, ce n'est peut-être pas une bonne idée. J'en ai assez de payer la maison le prix fort. Ça m'est égal si tu veux la récupérer, tu la récupères, ou je te la rachète. Et si tu veux la guerre avec moi, j'en serais très malheureuse mais ce sera comme ça.*

Jean-Claude ne sait plus quoi faire. Ni quoi dire. Il ne veut pas la guerre avec sa fille. Il ne veut pas ça. Il n'a jamais dit ça.

- *Je n'ai jamais dit ça.*
- *Papa, s'il te plait, maintenant tu t'en vas. On en reparle plus tard. Je n'avais pas fini de parler avec mon mari.*

Jean-Claude oscille entre la fureur la plus totale et le désarroi, à égalité. Mais c'est sa fille. Et il l'aime. Il ne veut pas la guerre. Il sent bien que se mettre à hurler ne serait pas une bonne idée. Alors, il renonce. Il part et il claque la porte.

Dès qu'il est sorti, Nathalie se met à pleurer. Ce qu'elle vient de faire lui a demandé une énergie hors du commun. La tension retombe. Et elle a une peur bleue. Son cœur bat à toute vitesse. Les larmes coulent toutes seules. Elle s'essuie machinalement les yeux.

- *Je suis désolée.*
- *Mais non, mais Nathalie, surtout pas.*

Samuel la prend dans ses bras. Elle se serre. Il la serre fort. Ils restent là, un moment. Comme ça. Sans bouger. Serrer.

Et la vie continue. En mieux.

La mesure d'éloignement est annulée. Samuel est condamné à payer des dommages et intérêts à Jean-Claude, ce qu'il fait. Jean-Claude lui renvoie le chèque. Ils savent très bien que derrière l'argent, il y a une autre histoire qui se joue. Et, si Jean-Claude refuse de croiser Samuel, ne s'est pas excusé, refuse de vendre la maison à Nathalie, il fait attention à ne pas tout gâcher. Cette fois, il beaucoup, beaucoup à perdre. Sa famille. Maintenant, cette histoire se passe entre Nathalie et lui.

Le divorce est prononcé. Ça a fait un pincement au cœur à Samuel au moment de signer. Pas simple. Non pas simple. Mais nécessaire. Une étape nécessaire. Nathalie n'a pas hésité au moment de signé. Elle lui a serré la main. Alors, il a signé aussi. Finalement, le lien est ailleurs.

Samuel voit ses enfants une fois par semaine et un week-end sur deux. Il découvre ses fils. Leurs personnalités. Leurs caractères. Leurs rêves. Leurs aspirations. Thierry se met au design et s'oriente vers la conception de jeu vidéo. Sylvain se met à la sculpture et il rêve d'astronomie. Samuel les accompagne comme il peut. En faisant des erreurs. En tâtonnant. En trébuchant. Mais, il devient leur père vraiment. Il leur parle beaucoup. Il leur parle de ses parents. Et de lui, quand il était enfant. De rêves justement. Que la vie est un rêve et que fais de ton rêve une réalité. Mais ça, c'est Antoine de Saint Exupéry qui le dit. Il leur fait écouter RFI. Thierry lui installe son téléphone et lui fait découvrir la musique électro, les compils Youtube, Spotify et Deezer. Sylvain va marcher avec lui. Il aime être dans la nature et contempler et ne rien dire. Comme lui. Ils rencontrent Elise même si Thierry a eu du mal. Nathalie a dit que c'était normal. Que c'était son amie. Alors, Thierry a dit oui. Est-ce qu'on peut être ami avec les gens qu'on aime ? Oui. Certainement. Avec le temps. Et beaucoup d'envie.

Samuel et Nathalie se voient chaque fois qu'il passe chercher les garçons ou qu'il les ramène. Parfois, il reste un peu. Il prend l'apéritif. Nathalie va mieux. Vraiment mieux. Ce n'est pas comparable. Elle s'est mise à la Zumba. Elle a gardé Jessica. Elle l'a même formée pour qu'elle reprenne une part de la comptabilité. Elle, elle voudrait mettre en place une fondation.

Quelque chose pour aider dans la région. Elle ne sait pas quoi encore, elle cherche. C'est bien fiscalement et, pour le coup, son père est content. Il va mieux lui aussi. Il est plus tranquille. C'est difficile pour lui. Nathalie est pleine de compassion pour son père. Ça lui va bien. L'amour rayonne sur celui qui le donne. Elle a encore des manies mais elle se soigne. Elle a bien compris que la question n'était pas la poussière sur le tapis. C'est long. ça prend du temps. Il y a des rechutes. Mais elle avance. Oui. Vraiment. Elle n'a pas encore été chez Samuel. Un reste de crainte. De quoi ? Elle ne sait pas. C'est comme ça. Ils ne sont pas encore amis, ils le deviennent.

Un jour, Samuel raccompagne les garçons. Ils entrent et montent directement dans leurs chambres après les salutations d'usage à leur mère et un vague au revoir à leur père. Salut papa. Bisous maman. Ouais. Salut. C'était bien ? Ouais c'était bien. Cavalcade. Escalier. Claquement de porte. Calme. Sourire.

- *Tu prends un verre ? Ou tu veux repartir ?*
- *Je veux bien prendre un verre.*

Samuel pose ses affaires dans le salon, la télévision est allumée. Nathalie va dans la cuisine préparer quelques trucs à grignoter.

- *Tu as besoin d'aide ?*
- *Non, j'en ai pour 5 minutes. Eteins la télé si tu veux, je regardais d'un œil en faisant les comptes de fin d'année.*
- *Je te dérange ?*
- *Non. Pas du tout.*

Samuel s'assoit, il prend la télécommande, zappe machinalement avant d'éteindre. Soudain, il s'arrête. Une jeune fille fend l'eau en crawl. Elle ne fend pas l'eau, elle fait corps avec elle. La même jeune fille reçoit une médaille d'or olympique. La voix du commentaire.

- *« Ces images sont d'autant plus bouleversantes qu'elles n'existeront plus jamais. Isabelle Martigues ne nagera plus jamais. Elle a perdu l'usage de ses jambes suite au crash de l'avion New-York Paris en janvier dernier qui a fait 465 morts. Isabelle Martigues avait 17 ans. Elle est une rescapée. Elle était un des plus beaux espoirs de la natation française. Un destin hors norme. Un destin brisé. »*

Isabelle Martigues. Elle ne peut plus nager. C'était son rêve. Elle a 17 ans. L'âge de Thierry. Sa vie est brisée. Elle est paraplégique. Mais là, à la télé, elle est comme avant, elle fend

l'eau avec une aisance incroyable et une rapidité folle. C'est son élément. Elle est un poisson. On dirait qu'elle ne fait aucun effort. Elle glisse. Elle est bouleversante de force, d'unité, de transcendance. Il est scotché. Il ne l'avait jamais vu nager. Il pense à elle maintenant. Comment elle est ? Comment va-t-elle ? Elle est en fauteuil roulant, il se souvient des images des premières semaines. Sur son lit d'hôpital. Sur son fauteuil roulant. Paraplégique. Ils disaient qu'elle ne pourrait plus marcher. Il regrette là, d'un coup de ne pas avoir pris de nouvelles des rescapés. De ne pas les avoir vu. C'est dur. Si dur. Ce crash. Il a eu de la chance en fait. Beaucoup de chance. Nathalie arrive dans le salon. Elle voit Samuel, là, debout, scotché avec la télécommande à la main. Elle voit les images. Elle comprends. Elle pose le plateau. Elle s'approche de Samuel et regarde la télévision avec lui. Isabelle fend l'eau. Elle reçoit une médaille d'or. Elle sourit. Un sourire éclatant. Elle a 17 ans. Samuel regarde la télévision. Il cherche ses mots.

- *Je me demande ce qu'elle se dit... Enfin, comment elle le vit, je veux dire... si elle voit se documentaire, tu te rends compte. Elle doit.... Ils ne se rendent pas compte les gens de la télévision.*

Elle se serre contre lui. Samuel la tient contre lui. Il est resté diner ce soir-là.

Un jour, Laurence appelle Samuel.

- *Ça va ?*
- *Mieux.*

Un silence.

- *Merci d'ailleurs pour les attentions, les fleurs, les chocolats, les appels, tout ça.*
- *De rien. Je soigne mon avocate.*

Ils rient.

- *Dis-moi, je t'appelle justement en tant qu'avocate.*
- *Mais, tout est réglé non ?*

Légère inquiétude.

- *Non, pas pour ton divorce, pour...*

Silence. Hésitation. Pas envie d'en parler. Que ça existe. Même avec le temps et la conscience, il y a des choses qu'on aimerait mieux oublier.

- *... pour notre autre affaire. Le procès. Je t'appelle en premier, je vais appeler tous les rescapés en premier. Et après, les familles de victimes. Je n'en ai pas encore parlé à*

*Elise. Je voulais t'en parler d'abord. Voilà. Tu connais comme tout le monde les résultats de l'enquête.*

- *Oui.*
- *Tu as vu la conférence de presse du commandant de bord. Christophe Gouram ?*
- *Oui.*
- *Le délibéré du juge n'est pas encore tombé mais il risque d'être condamné à une peine de prison.*

Silence.

- *J'ai beaucoup réfléchi. Je me dis que ça ne sert à rien de rajouter de la peine à la peine. Que le coût humain d'un procès est colossal. Pour lui. Mais pour les familles des co-pilotes. Et même pour nous. Et les familles de victime. On en a pour au moins 3 ans de procédure.*

Silence.

- *Je n'ai pas changé d'avis sur le fait que je voulais la justice. Mais je pense qu'elle peut se faire autrement. Qu'on peut obtenir la même chose autrement. La manière dont tu as géré ton divorce y est pour quelque chose d'ailleurs. Tu as eu ce que tu voulais sans faire la guerre. Du moins d'une autre manière. Je ne te l'ai jamais dit mais c'était une leçon.*

L'effet papillon. Silence.

- *Là ce n'est pas pareil. Il va quand même falloir que je pousse les curseurs de la menace. Je pense que je peux obtenir à l'amiable une indemnité de 850 000 Euros. Je ne pense pas qu'on aurait beaucoup plus s'il y avait un procès. Et pour la reconnaissance du statut de victime, je trouve toujours ça important, je voudrais leur demander une publication presse dans les plus grands quotidien le jour de la date anniversaire avec le nom des 465 victimes. Et nous.*

Silence.

- *Et puis, je voudrais organiser une cérémonie d'hommage aux victimes. Comme vous avez fait pour Léo.*

Silence.

- *Je voulais t'en parler en premier. Parce que c'est toi bien sûr. Mais je sais que j'avais appuyé sur le procès en rapport avec tes parents. Excuse-moi d'ailleurs. Je crois que c'était plus ma vendetta personnelle ce procès.*

Laurence est toujours aussi rapide et efficace. Et clair. Directe.

- *Voilà. Tu sais tout. Qu'est-ce que tu en penses.*

Silence. Samuel réfléchit. L'accident de ses parents. Le chauffard. L'alcool. Le commandant de bord. Le crash. L'alcool. Thierry. La voiture. La peine. La perte. L'endroit. L'erreur. Qu'est-ce que c'est que la condamnation ? La culpabilité ? Qu'est-ce qui fait que cette route là ? Cet avion là ? Il se dit qu'il ne doit pas confondre. Ses parents. Maintenant. Que tout est dans tout. Qu'il était un peu mort. Qu'il est vivant maintenant. Qu'il n'est pas une victime. Mais que c'est important qu'il soit signalé comme tel. Pour ne pas se sentir coupable. Que ce qui dépend de nous. Que ce qui ne dépend pas de nous. Qu'on n'est pas responsable de ce qu'on nous fait mais de ce qu'on en fait.

- *D'accord.*

- *D'accord ?*

- *D'accord.*

- *C'est tout.*

- *Oui pourquoi ? Tu veux quoi de plus ?*

- *Non, rien.*

Quand même, Laurence n'est pas habituée à la conciliation. Elle sait convaincre, défendre, argumenter. Ça la démunit quand elle n'a pas besoin de le faire. Mais c'est bien.

- *D'accord.*

- *Voilà.*

Ils rient.

- *J'appelle d'abord les rescapés et ensuite Elise en premier. Je préférerais lui en parler moi. Ça te n'ennuie pas de ne pas lui en parler pour le moment ?*

- *Non.*

- *Merci. A bientôt alors, je te rappelle.*

- *Merci à toi.*

Ils sont sur le point de raccrocher. Et soudain, Laurence se dit que cet homme est potentiellement un ami. Et que c'est important de prendre soin de ses amis.

- *Elise m'a dit que tu étais tout seul à Noël.*

- *Oui.*

- *Pourquoi tu ne viens pas avec nous ?*

Il rit.

- *Parce qu'il n'y a que des filles. Je rigole. Je suis bien chez moi. Et puis, je ferais un Noël différé avec les garçons mais j'ai envie d'être avec eux dans cette période.*
- *OK. A vite alors. Je t'appelle.*
- *Ça marche. Prends soin de toi.*

Ils raccrochent.

Samuel dessine dans son bureau. Il est concentré et détendu. La lumière d'hiver est rasante. Il fait froid dehors, ça se voit. Le givre sur l'herbe. Mais, à l'intérieur de la maison, il fait chaud. Samuel est assis à sa table à dessin. Il termine un dessin. Un trait doux. Et en même temps, droit. Précis. De la couleur. Aquarelle. Un homme est debout, devant un champ de colza. C'est la fin de la journée, entre chien et loup, la plus belle lumière. Un petit garçon le rejoint. Ils se mettent à marcher. Ensemble.